This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

LETTRES
SUR
QUELQUES
ECRITS
DE CE TEMS.

Parcere perſonis, dicere de vitiis. Martial.

TOME QUATRIÉME.

A GENEVE,

Et ſe trouve à Paris, chez la Veuve CAILLEAU, rue St. Jacques, à S. André.

M. D. CC. LI.

Cunning
eighoff
21-37

4196

LETTRES
SUR
QUELQUES ECRITS
DE CE TEMS.

LETTRE I.

Réflexions sur le comique Larmoyant.

UNE nouveauté, quelle qu'elle ſoit, s'établit rarement ſans obſtacles. On ſe ſoulève d'abord contre elle; on s'y accoutume peu à peu; on finit par l'adopter. Tel a été parmi nous, Monſieur, le deſtin du *Comique* appellé *Larmoyant*. Ce genre dans ſa naiſſance a eſſuyé bien des contradictions. Ses ſuccès multipliés l'ont fait triompher; & il ſembloit enfin que ſes cenſeurs, ne pouvant arrêter le cours rapide de la mode, avoient pris le parti du ſilence. Mais au milieu des applaudiſſemens prodigués dans la Capitale, une voix s'eſt fait entendre du fond d'une Province.

Ce n'eſt pas ſans doute *la voix du peuple ;* c'eſt *la voix* d'un *ſage*, d'un Philoſophe éclairé ſur nos plaiſirs, d'un judicieux adorateur des traces de nos Pères. Il oſe regarder d'un œil fixe la Divinité nouvelle placée ſur les autels de Thalie. Ni la réputation des Dieux de la Littérature, qui l'ont miſe en vogue, ni les foudres qu'ils peuvent lancer contre lui, ni les cris tumultueux du Parterre n'ont pû l'ébranler. Il n'en eſt que plus animé à penetrer dans le ſanctuaire de la Nature.

Quem nec fama Deûm, nec fulmina, nec minitanti
Murmure compreſſit *Populus*, ſed eò magis acrem
Virtutem irritat animi, confringere ut arcta
Naturæ primus portarum claustra cupiret.

Le *Comique Larmoyant* eſt à ſes yeux un Monſtre prêt à dévorer Thalie. Nouveau Perſée, il entreprend de la délivrer. Soyez avec moi, Monſieur, ſpectateur & juge de ce fameux combat. Je vais vous donner

une idée des armes employées par M. *de Chaſſiron*, Tréſorier de France, Conſeiller au Préſidial de la Rochelle, & membre de l'Académie de cette Ville. Son Arſenal a pour inſcription : *Réfléxions ſur le Comique Larmoyant, adreſſées à M M. Arcère & Thylorier, de la même Académie.*

L'Auteur réduit ſa matière à quatre points. Il ſe propoſe de prouver, 1°. Que la nouvelle manière de traiter le Comique n'eſt pas autoriſée par l'exemple des Anciens. 2°. Que l'on n'a pas la liberté de changer ſans ceſſe la nature de la Comédie. 3°. Que le nouveau genre apporte moins de plaiſir & d'utilité que celui du ſiècle de Molière. 4°. Qu'il n'eſt point deſtiné à paſſer à la poſterité comme une nouvelle branche dramatique propre à orner la ſçène. Je vais parcourir légerement avec vous, Monſieur, ces différents articles, ſur leſquels je vous ferai part de mes propres idées.

Les Anciens, ſelon M. *de Chaſſiron*, n'offrent aucun modèle du comique plaintif, ſi ces deux termes peuvent s'allier. Les pièces d'Ariſtophane ne ſont proprement que des dialogues

satiriques; & il paroît par les fragmens de *Ménandre* que ce Poëte n'a employé que les traits du ridicule ou de cette critique générale des mœurs, qui réjouit plus l'esprit qu'elle n'attriste l'ame. L'objet des Comédies Latines n'est pas non plus d'arracher des larmes. Quoi qu'en dise ici M. *de Chassiron*, les Modernes pourroient trouver dans les Anciens de quoi se justifier. Sans parler de Terence, qui, comme personne ne l'ignore, a mis en action des Romans dont le fond n'est pas toujours des plus comiques, un des *Ménechmes* dans *Plaute* est possedé d'un amour si violent qu'il en paroît furieux. Dans la *Cistellaire* du même Auteur *Alceſimarque* vient sur la scène pour se tuer; ce qui appartient à la Tragedie. Et si l'on veut remonter jusqu'aux Grecs, ne trouve-t-on pas du comique dans le Cyclope d'Euripide? C'est pourtant une Tragédie; on y rencontre même d'assez plates bouffonneries. Qui pourroit supporter aujourd'hui, par exemple, ce que ce Cyclope dit de Bacchus, lorsque par une froide plaisanterie il demande comment il se peut faire qu'un Dieu habite dans

une bouteille ? Ce qu'on peut dire en faveur du ſentiment de M. *de Chaſſiron*, c'eſt que la ſaine critique a blamé dans les Anciens eux-mêmes cet aſſemblage de tragique & de comique. Il faut convenir auſſi que le pathetique en général n'eſt qu'acceſſoire chez les Comiques Anciens, au lieu que les Modernes en font leur objet principal.

Mais quand les Anciens n'auroient pas du tout connu l'eſpece de Comédie dont il eſt ici queſtion, ce ne ſeroit pas un motif pour la condamner. Nous avons bien des genres, ignorés des Grecs & des Romains, qui parmi nous ont un heureux cours, & qui même ont l'approbation des gens éclairés. Il s'agit donc d'examiner ſi ce mélange de traits comiques & touchans eſt exactement puiſé dans la nature. C'eſt ce que fait auſſi M. *de Chaſſiron*. Il avoue que c'eſt un ſentiment naturel de rire ou de pleurer, ſuivant les diverſes affections du cœur; mais il nie qu'il ſoit dans la nature de rire & de pleurer dans le même inſtant. Ce paſſage trop rapide de la joie à la triſteſſe & de la triſteſſe à la joie, gêne l'a-

me, & lui cauſe des mouvemens deſagréables & même violens. Elle ſe trouve en même tems en proie à deux ſenſations contraires. Comment ſe peut-il que l'eſprit humain paſſe ainſi bruſquement d'une reconnoiſſance tendre & paſſionnée au badinage d'une Soubrette & d'un Petit-Maître? Dans la monſtrueuſe Comédie de Samſon, aux Italiens, ce Héros, après avoir invoqué l'Etre ſuprême, enfonce les portes de ſa priſon & les enleve ſur ſes épaules. Arlequin paroît dans l'inſtant chargé d'un Dindon, & ſe repand en propos auſſi platement burleſques, que les ſentimens de Samſon avoient paru nobles & généreux. Il eſt certain que la nature, la raiſon, la bienſéance & le bon goût proſcrivent à l'envi ce contraſte abſurde & revoltant. Il eſt vrai que le Comique employé dans nos drames pathetiques a un tour plus noble. Mais quelque fines, quelque bonnes que ſoient des plaiſanteries, elles ſont toujours mauvaiſes dans une pièce triſte, parce qu'elles ne ſont pas là à leur place. Je ſuppoſe, Monſieur, qu'un de vos amis ſoit plongé dans la douleur, &

que ſon valet vienne lui faire devant vous des plaiſanteries, n'eſt-il pas vrai que vous en ſerez indigné, parce que vous êtes véritablement touché de l'infortune de votre ami ? Par la même raiſon, ſi l'affliction des principaux Acteurs eſt réelle & bien exprimée, elle doit paſſer dans l'ame des ſpectateurs, qui dès ce moment deviennent les amis de ces perſonnages vertueux & malheureux. Ils ſeront donc révoltés de l'inſolence des valets qui s'échapperont en mauvais bons mots. S'ils en rient, c'eſt une preuve qu'ils ſont médiocrement émûs. Le Poëte aura par conſequent manqué ſon but, qui étoit d'inſpirer une vive compaſſion pour les Héros ou pour les Héroïnes de ſa Pièce. Enfin, ce nouveau genre n'eſt autre choſe que le Tragi Comique renouvellé, juſtement banni de la ſçène, après pluſieurs années d'un triomphe humiliant pour la Nation. C'eſt mettre aux Acteurs un pied dans le Cothurne, & l'autre dans le Brodequin; c'eſt unir deux choſes oppoſées; c'eſt faire un monſtre de deux natures excellentes; c'eſt contredire les premiers préceptes du grand Légiſlateur:

Sed non ut placidis coeant immitia, non ut
Serpentes avibus geminentur, Tigribus agni.

Je ne penſe donc pas qu'on puiſſe ſe refuſer au ſentiment de M. *de Chaſſiron*, quant au mélange des ris & des pleurs. Mais je ferai une diſtinction qu'il n'a point faite, & qui, je crois, eſt échapée à tous ceux qui avant lui ont cenſuré ce nouveau genre. L'alliance du comique & du plaintif les a tous également choqués, & avec raiſon. Eh bien, il n'y a qu'à rompre ce mariage. Il n'y a qu'à faire des Pièces purement attendriſſantes, ſans aucun mélange de comique. Je les crois trop raiſonnables pour ſe ſoulever encore contre ce genre, lorſqu'il ſera purgé de ce qui le rend difforme à leurs yeux. Nous aurons alors au Théâtre un genre nouveau, puiſé dans le cœur humain, & digne d'être avoué par la raiſon. En effet, doit-on preſcrire à l'art des limites, quand la nature n'en a pas? Les infortunes des Rois & des Héros auront-elles ſeules le privilège excluſif de nous émouvoir?

Lorſque dans le monde on nous fait le récit d'un malheur arrivé à un de nos ſemblables, nous en ſommes quelquefois attendris juſqu'aux larmes ? Pourquoi ce malheur ne nous ſeroit-il pas repréſenté ſur la ſçène ? D'ailleurs, par quelle bizarrerie condamnerons-nous au Théâtre ce que nous permettons, ce que nous admirons même dans d'autres productions de l'eſprit humain ? Nous avons des Romans Héroïques tels que ceux de Mlle. Scudery, de la Calprenede, &c. ; des Romans de Caractères, *Gilblas*, *les Confeſſions du Comte de* *** &c. des Romans Comiques, tels que celui de Scaron ; des Romans de ſentiment, comme ceux de Madame de Ville-Dieu, de M. l'Abbé *Prévot* &c. ; des Romans de Féerie ſans nombre. D'où vient n'aurions nous pas autant d'eſpèces différentes ſur la ſçène ? Les Tragédies répondent aux Romans héroïques ; les bonnes Comédies aux Romans de caractéres & d'intrigues ; les farces aux Romans comiques ; l'*Oracle* de M. *de Saint-Foix*, & quelques petites Pièces faites ſur ce modèle inimitable, aux Contes de Fées.

Les Pièces attendriſſantes ſeront d'après les Romans tendres & paſſionnés.

Je dis plus. Le genre Larmoyant, puiſqu'on l'appelle ainſi, me paroît plus naturel, plus conforme à nos mœurs que la Tragédie. Les paſſions de Melpomène ſont des paſſions violentes, portées juſqu'à l'excès : les nôtres ſont réprimées par l'éducation & par l'uſage du monde. Les vices qu'elle peint ſont des crimes ; les nôtres ſont des foibleſſes. Ses Héros ſont des Rois, & nous ſommes des Particuliers. Enfin les tableaux qu'elle offre à nos yeux n'ont aucune reſſemblance avec ce qui nous touche & nous occupe dans le cours ordinaire de la vie. Elle ne nous préſente que

Des vœux outrés, des projets vaſtes,
Des Rois vaincus par des Tyrans ;
Des murs que la flamme ravage ;
Des Vainqueurs fumans de carnage ;
Un Peuple aux fers abandonné.

Ces objets ſont grands ſans doute, mais ſi élevés au deſſus de notre ſphère, que je ne ſuis pas étonné

qu'à un certain âge on bâille aux plus belles Tragédies. J'en excepte celles qui n'admettent ce pompeux attirail que pour la forme, & qui dans le fond ne ſont que l'expreſſion fidelle des ſentimens de la nature ; telles qu'*Andromaque*, *Phedre*, *Iphigenie*, *Penelope*, *Inès*, *Merope*, *Zaïre* &c. On ne lit plus les Romans Héroïques : un jour viendra, & peut-être ce tems n'eſt-il pas éloigné, qu'on ſera entierement dégouté de tant de ſublimes Tragédies qui ne diſent rien au cœur, & qui ne peuvent affecter que l'imagination échauffée d'un jeune homme de vingt ans. Il faut à cet âge des ſceptres briſés, des trônes uſurpés, des poignards, des tonnerres, des poiſons, des aſſaſſinats, des incendies, » des Pirates qui préparent des » fers ſur un rivage, des tyrans qui » rendent des arrêts pour obliger des » enfans à ſervir de bourreaux à leurs » pères ; des oracles rendus dans des » tems de contagion, qui ordonnent » le ſacrifice de trois vierges, ou » d'un plus grand nombre : « *Piratas cum catenis in littore ſtantes, & tyrannos edicta ſcribentes quibus imperent*

filiis, ut patrum ſuorum capita præcidant, reſponſa in peſtilentiam data, ut virgines tres, aut plures, immolentur. Si Petrone pouvoit reſſuſciter, & ſe trouver à la repréſentation de certaines Tragédies Françoiſes, il ſe croiroit encore dans les écoles des déclamateurs de ſon tems, qu'il a ſi bien tournés en ridicule.

Le nouveau Dramatique, manié par une main habile, & abſolument dépouillé du maſque de Thalie, ſympathiſe mieux avec nos caractères, nos uſages & notre façon de penſer. Ses perſonnages ſont des hommes polis, comme le ſont la plûpart des ſpectateurs. On y voit des paſſions, des vertus & des vices qui ne nous ſont point étrangers, des ſentimens qui intéreſſent l'humanité, des infortunes touchantes, telles qu'il en arrive ou qu'il en peut arriver dans toutes les familles, une morale accommodée à nos maximes & à notre conduite. Voilà, Monſieur, ce que je penſe ſincérement à ce ſujet. Nous ne pouvons ſans ingratitude refuſer notre eſtime aux Auteurs qui les premiers ſont entrés dans cette carrière, & s'y

ſont diſtingués. *Mélanide* me paroît un modèle dans ce genre. C'eſt auſſi la meilleure de toutes les Pièces de M. *de la Chauſſée*, parce qu'il s'eſt renfermé dans le pathétique, & qu'en écrivain judicieux il n'a point terni les couleurs du ſentiment par des nuances de comique.

A Dieu ne plaiſe cependant que je mette ce genre en parallèle avec celui de *Molière* & de *Regnard*. Le merite de l'artiſte doit s'apprecier ſur les difficultés de l'art. Il eſt bien plus aiſé de faire pleurer que de faire rire. Notre ame eſt ouverte à la triſteſſe plutôt qu'à la joye : telle eſt l'eſſence de notre nature. Quand je dis qu'il eſt difficile de faire rire, j'entends les honnêtes gens, & non la populace qu'une bouffonnerie agite des mouvemens d'une gaieté convulſive. Pour rire au Théâtre, il n'eſt pas néceſſaire non plus d'éprouver ces tranſports immoderés qui font éclater. Il ſuffit que l'art, pour atteindre ſon but, produiſe en nous ce ſentiment intérieur qui flatte l'ame & la remplit d'une joye douce & délicieuſe. Or cet art divin n'eſt donné qu'à un petit nom-

bre d'hommes privilégiés. Il faut certainement bien moins de génie pour mettre une avanture romanesque en action. Auſſi n'y a-t-il point d'Auteur qui ne fût plus flatté d'avoir fait le *Miſantrope*, *le Joueur*, *le Glorieux*, ou la *Metromanie*, que toutes les Pièces attendriſſantes de nos jours ; comme il n'y en a point qui n'aimât mieux avoir écrit *Dom-Quichotte*, *Gilblas*, ou *les Confeſſions du Comte de* *** que l'hiſtoire touchante d'*Hypolite Comte de Duglas*; ce qui n'empêche pas que ce Roman & les Drames modernes ne ſoient eſtimables dans leur genre.

Je reviens, Monſieur, à l'ouvrage de M. *de Chaſſiron*. Cet Auteur ne veut pas que l'on modifie une production, qui cependant, de ſon aveu, a reçu depuis ſa naiſſance des formes différentes, ſuivant le génie de ceux qui s'y ſont exercés. Il ſoutient que l'eſſence de la Comédie eſt invariablement fixée, & qu'il n'eſt pas permis de changer l'ancienne conſtitution du Poëme Comique. C'eſt ce que perſonne ne lui conteſtera, parce qu'il eſt certain que la Comédie, telle que l'a pratiquée

Molière, eſt conſacrée par la raiſon, par le bon goût & par l'approbation univerſelle. Mais que répondroit M. de *Chaſſiron* aux nouveaux Dramatiques qui lui diroient : » Nous » ne nous propoſons point, Monſieur, » de *changer l'ancienne conſtitution du* » *Poëme Comique*. Ce ne ſont point » des *Comédies* que nous donnons ; » ce ſont des Drames moraux, des » Piéces de ſentiment. Nous avons » eu tort d'aſſocier quelquefois les » ris folâtres du Brodequin à la triſteſſe de nos ſujets. Mais ſi deſormais nous nous bornons au touchant & au pathétique, quels reproches pourrez-vous nous faire ? « *Molière*, ſelon vous, par ſes Comédies de caractères, a frayé un chemin inconnu à l'Antiquité. Le » ſentiment nous a ouvert une route » inconnue à *Molière*. Nos genres » ſont tout à fait diſtingués ; nous ne » dénaturons rien, nous créons ; & » nos Pièces ne reſſemblent pas plus » aux Comédies de *Molière*, que les » Comédies de *Molière* reſſemblent » aux Tragédies de *Corneille*. Il n'y » a peut-être pas autant de différence, mais il y en a auſſi une très-

» réelle entre nos ouvrages & les » Tragédies proprement dites, puiſ- » que nous peignons des vertus, des » paſſions, des vices, des ſentimens, » des malheurs d'une toute autre eſ- » pèce. Notre genre eſt donc un » genre à part, qui n'a rien à démê- » ler avec Thalie & Melpomène. « Je doute que l'Auteur pût réfuter une pareille apologie. S'il s'étoit contenté de blâmer le mélange du comique & du pathétique, il auroit réuni tous les ſuffrages, & peut-être ceux des Auteurs eux-mêmes qui ſont tombés dans ce défaut. Mais il attaque le genre de quelque côté qu'on le conſidère; il ſoutient que c'eſt un genre vicieux; c'eſt ce qu'il ne viendra jamais à bout de nous prouver.

Le plaiſir & l'utilité qu'apporte ce nouveau genre ne ſont pas comparables, ſelon lui, au plaiſir & à l'utilité que donne la maniere de *Molière*. Quand cela ſeroit, quelle conſéquence en tirer? Parce qu'une choſe eſt moins agréable & moins avantageuſe qu'une autre, eſt-ce une raiſon pour la rejetter commeabſolument mauvaiſe? Mais M. de *Chaſ-*

ſiron va plus loin. Les mœurs, à l'entendre, ne retirent aucun profit des Pièces attendriſſantes. Elles ſont incapables de produire aucun retour ſur nous-mêmes. » Tant de maximes ſi finement préparées, tant » de préceptes ſi élégamment étalés » tombent en pure perte pour les » ſpectateurs. On admire Mélanide » & on la plaint : mais ſon ton continuement douloureux, & le récit » de ſes déſaſtres romaneſques ne » nous font pas *d'impreſſion utile*, » parce qu'ils n'en font aucune *relative à la poſition où nous ſommes.* « Avec ce raiſonnement, il n'y a auſſi qu'à proſcrire toutes les Tragédies : quel rapport ont elles avec *la poſition où nous ſommes* ? Elles en ont certainement un bien moins ſenſible que les piéces larmoyantes, que je trouve très-relatives à nos mœurs. De quoi eſt-il queſtion dans *Mélanide* ? D'un Mariage clandeſtin, caſſé par une Cour Souveraine, de la cruauté d'un mari qui s'autoriſe d'un Arrêt injuſte pour abandonner une malheureuſe victime de l'amour & de la Loi, du retour de l'infidelle à la vertu, du bonheur d'une fem-

me eſtimable qui après dix-ſept-ans de ſéparation voit ſes infortunes finies, acquiert le titre d'épouſe légitime, & donne un état à un fils tendrement aimé. Ces objets nous ſont-ils donc auſſi étrangers que M. *de Chaſſiron* voudroit nous le perſuader? A l'égard de l'utilité qui en revient pour les mœurs, elle frappe tous les eſprits. De pareilles Pièces réveillent néceſſairement les idées de probité & de vertu que la nature a gravées dans nos cœurs. J'oſe même avancer que le nouveau genre, à cet égard, l'emporte ſur le genre Comique, qui flatte notre malignité bien plus qu'il ne nous corrige.

Indépendamment de l'avantage qui peut réſulter du genre pathetique, M. de *Chaſſiron* tombe d'accord qu'il produit *de grands mouvemens & quelquefois même des ſentimens agréables.* Que faut-il de plus pour le faire recevoir? Il eſt inconteſtable qu'il ne ſçauroit nous fournir des plaiſirs auſſi variés que le Comique; mais il ſuffit qu'il nous en procure. J'avouerai encore avec l'Auteur que le genre de M. *de la Chauſſée* eſt moins fécond que celui

de *Molière*. On eſt borné, dit-il, *à ne rendre qu'un ſeul ſentiment, la pitié.* On peut faire preſque le même reproche à la Tragédie. C'eſt aux Auteurs à ſuppléer par leur invention & par la richeſſe de leur genie à la ſtérilité de leur genre.

Après les réflexions ſéveres de M. *de Chaſſiron*, vous devinez ſans peine, Monſieur, le ſort funeſte qu'il préſage au nouveau Dramatique. Il annonce qu'il s'évanouira, & qu'il paſſera rapidement avec la mode. C'eſt au tems à juſtifier cette prédiction; mais je crois que la prophétie contraire pourroit plutôt s'accomplir. On ne ſçauroit trop varier nos amuſemens au Théâtre. Pourquoi vouloir reſſerrer le cercle de nos plaiſirs déja aſſez étroit? Je ne puis finir, Monſieur, ſans rendre à l'Auteur la juſtice qui lui eſt dûe, & ſans ſouhaiter avec lui qu'il naiſſe parmi nous quelque genie heureux, qui reprenne les traces de *Molière* abandonnées par les Modernes. La diſſertation de M. *de Chaſſiron* eſt très-bien écrite, & décèle un homme de beaucoup d'eſprit. La jeuneſſe qui conſacre ſes talens au

Théâtre peut la lire avec fruit.

Epître. La Poëſie dans ſa naiſſance fut deſtinée à chanter les bienfaits des Dieux & des Héros. Il eſt encore quelques nourriſſons des Muſes qui ne démentent point leur noble origine, qui ſe piquent d'avoir un cœur, & qui payent du moins en monnoye du Parnaſſe les ſervices qu'on leur a rendus. Un neveu des célébres *Fagets*, un digne éleve de feu M. *Petit*, un Chirurgien aimable attaché à M. le Comte de Clermont, c'eſt tout dire, a éprouvé la douceur de ne pas obliger un ingrat dans un citoyen du Pinde, qu'il a ſauvé des bras de la mort. Il en a reçû pour recompenſe les vers que vous allez lire.

Cher *Dufouar*, reçois cette Epître;
Reçois ces vers ſortis d'un cerveau languiſſant;
Ils te ſont dûs à plus d'un titre:
Ils ſont le foible fruit d'un cœur reconnoiſſant.
Dans la vigueur de la jeuneſſe
Tu me voyois toucher à mon dernier moment.

Pour mes amis, pour ma maîtreſſe
Je n'avois plus de ſentiment.
Tout s'éteignoit en moi : mon debile génie
Ne produiſoit plus rien que des phantômes vains.
Je confondois Corneille & les fils d'Uranie
Avec les plus plats écrivains.
Cent fois avec plaiſir j'ai lû dans mon délire
Pradon, *Cotin*, *Boyer*, *le Poëte ſans fard* ;
J'aurois gagé qu'Orphée avoit laiſſé ſa lire
Au *très-défunt la Mothe-Houdart*.
Je preferois *La Grange* aux maîtres du Théâtre.
O *Linant*, je vous admirois !
Je faiſois plus : oui, je pleurois
A la moderne *Cléopâtre*.
De ces illuſions mon eſprit eſt guéri.
Tu m'as rendu ce goût, cette clarté divine
Qui me font admirer le Chantre de Henri,
Et mépriſer le trait qui barbouilla *Nanine*.
Dufouar, que ne te dois-je pas ?
Par tes ſoins généreux, par ton génie habile,
Mes yeux verrons encor les beaux yeux de Camille,

Et jouiront de ſes appas.
Adorable Camille, ô ma chère maîtreſſe,
J'irai goûter chez vous mille charmes nouveaux ;
J'eſſuyerai de ma main ces pleurs que la tendreſſe
Vous fit répandre ſur mes maux.
Puiſſe le tendre Amour payer tous tes ſervices ;
Puiſſe-t-il, cher *Dufouar*, te comblant de ſes biens,
Remplir tes jours heureux de ces mêmes délices,
Dont il daigne embellir les miens.
Mais que dis-je ? Tu vis ſans ſouci, ſans envie,
Chez un Prince charmant, que tu peux admirer,
Qui te voit, te chérit : qu'a t'on à deſirer,
Lorſqu'ainſi l'on paſſe ſa vie ?
Grand merci de tes ſoins divers.
Pour de l'argent, je t'en ſouhaite ;
Eh, qu'attendrois-tu d'un Poëte
Que des remercimens, & quelques méchans vers ?

A Paris ce 10 Décembre 1750.

Je ſuis, &c.

LETTRE

LETTRE II.

VOus avez crû juſqu'à préſent, Monſieur, que les premiers Romains, ignorans & groſſiers, ne connoiſſoient que leur épée & le ſoc de leur charrue. C'eſt l'idée que nous en donne l'hiſtoire, & celle qu'on doit prendre naturellement d'une bande de pâtres, d'avanturiers & de voleurs, que l'impunité ou le deſir du pillage réunit ſous un chef. Romulus conſacra Rome naiſſante à Mars & non à Apollon. Enfin, l'opinion générale eſt que les Romains ne commencèrent à cultiver les ſciences que lorſque Carthage fut détruite, c'eſt-à-dire, ſix cens ſept ans après la fondation de leur Ville. Voici cependant un Ecrivain, M. *le Moine D'Orgival*, Curé de Gouvieux près de Chantilly, dans le Diocèſe de Senlis, qui entreprend de prouver le contraire. Son Livre eſt intitulé : *Conſidérations ſur l'origine & le progrès des Belles-Lettres chez les Romains & les cauſes de leur décadence.* Conſidérations ſur les Romains.

A la tête de cet ouvrage eſt un avertiſſement, où l'Auteur jette les fondemens de ſa doctrine. Il ne diſſimule pas ſa prédilection pour les Romains ; c'eſt ſon peuple favori, & il ne tient pas à lui que nous ne les préferions à toutes les nations anciennes & modernes, même par rapport aux Belles-Lettres. Il renferme les beaux jours de la Grece dans un très-court eſpace, au lieu que les Romains, ſelon lui, ont été toujours éclairés des mêmes lumieres. Il parle fort cavalierement de pluſieurs Grecs que nous avons la ſimplicité d'admirer. Il retranche de la liſte des beaux-eſprits les ſept Sages ; il ne les eſtime pas plus que nos faiſeurs d'Enygmes & de Logogryphes. Heſiode eſt, à ſon avis, *un ſimple verſificateur, qui a tiré, pour ainſi dire, à la ligne les jours, les ouvrages & les Dieux.* » Laiſſons, dit-il, » à Sparte ſon Alcman dont on ne » ſçait plus rien. Un Poëte Spartia- » te *ne fait pas grande figure.* Les » vers de Tyrtée, ſans les tours de » magie, n'auroient guère allumé le » courage de ſes ſoldats conſternés. Archilochus n'eſt redevable de

» ſa reputation qu'à ſa rage, à ſa » médiſance, & à ſes obſcenités. « Le voluptueux, le galant Anacréon ne peut échapper à l'excommunication de M. le Curé. » Que penſer d'A- » nacréon ? C'étoit *un bon compa-* » *gnon de table*, qui ſçavoit plai- » ſanter au milieu des verres & des » pots, & à qui le vin communiquoit » *quelque légere vapeur*. J'ai vû des piè- » ces de *Linière*, qui a fait long- » tems ſa réſidence à Senlis, leſquel- » les ſont aſſurément *comparables à cel-* » *les d'Anacréon*. « Que diroit *Boi-leau*, s'il entendoit vomir un pareil blaſphême, s'il voyoit mettre en parallèle avec Anacréon celui qu'il appelloit *le Poëte idiot* ? *Linière* ne réuſſiſſoit qu'à faire des chanſons im-pies. *Deſpréaux* lui reprocha un jour de n'avoir d'eſprit que contre Dieu. On le nommoit communément l'*Athée de Senlis*. Il n'eſt pas probable que ce ſoit ces couplets impies que M. le Curé ait en vûe. On l'invite à donner au Public le recueil des piéces Anacréontiques, de *Linière*.

Théognis & Simonide ne ſont pas non plus des génies extraordinaires. En un mot, M. *le Moine* avance que preſque

tout ce qui a precedé ou ſuivi le ſiécle d'Alexandre, dans la Grece, en fait de Littérature, n'eſt pas digne de notre attention. Les ſçavans y paroiſſent d'abord ſeuls, & de loin à loin ; enſuite ils s'épuiſent tout-à-coup pour aller ſe confondre parmi les nations. Tout cela n'eſt ici hazardé que pour relever le mérite des Romains, qui, ſi l'on en croit leur partiſan, n'ont jamais été ſans quelques génies fameux. » Point d'interruption, point de vuide. Dès » le berceau, les Romains s'expri» ment comme les Maîtres du mon» de. Dans la cabane de Romulus » & dans les Palais d'Auguſte j'en» tens la même voix & les mêmes » ſentimens. » C'eſt-à-dire, que Romulus avoit ſes Virgiles, ſes Ovides, & ſes Horaces. C'eſt dommage que M. *d'Orgival* n'ait pû découvrir quelques excellentes Poëſies de ce tems-là. De pareilles preuves euſſent été plus convainquantes que tous ſes raiſonnemens. On eſt d'autant plus étonné de la confiance avec la quelle il aſſure ici que les premiers Romains étoient très-lettrés, qu'il dit plus haut qu'il ne

croit pas qu'on exige de lui qu'il mette tout dans la plus grande évidence. » On ne marche qu'à tâ-» tons dans les premiers tems de Ro-» me. Les monumens échappés à » la barbarie des Gaulois ne nous » offrent pas de grandes lumières ſur » ces premiers ſiècles. « C'eſt donc en tâtonnant que l'Auteur a découvert que les premiers habitans de Rome étoient verſés dans la plus fine littérature.

Mais entrons dans quelques détails ſur ſon ouvrage, qui eſt partagé en deux Chapitres. Le premier traite de l'origine & du progrès des belles lettres chez les Romains. Le ſecond contient les cauſes de leur décadence. L'Auteur prend d'abord Rome depuis ſes commencemens juſqu'aux Scipions, enſuite depuis les Scipions juſqu'aux guerres civiles; après quoi il préſente un tableau du ſiécle d'Auguſte. Tout cela forme la matiere de trois articles qui font la diviſion du premier chapitre.

Les Romains étoient entourés d'une foule de Colonies Grecques, repanduës dans toute l'Italie, qui avoient apporté avec elles le goût des

ſciences & des arts. De plus, l'empreſſement de quelques Auteurs Grecs à nommer Rome une ville Grecque, les Rits obſervés à la Grecque par Romulus dans le ſacrifice qu'il offrit à Hercule, l'éducation de Romulus lui même qui avoit été inſtruit à Gabie dans toute ſorte de ſciences convenables à ſon rang, font croire à M. *le Moine* que les premiers Citoyens de Rome & ſes fondateurs avoient été élevés ſelon la diſcipline des Grecs. Ne voilà-t'il pas, Monſieur, un témoignage bien authentique de la Littérature des premiers Romains ? Les habitans de Gouvieux ſont environnés de Villes, où les Lettres ſont cultivées ; les Rits de la Religion y ſont obſervés à la Romaine ; ils ſont encore gouvernés par un Paſteur qui certainement a beaucoup d'érudition : En concluera-t-on que ſes Paroiſſiens ſont des gens lettrés ?

M. d'*Orgival* va plus loin. Il trouve une Academie au milieu de Rome. Numa ſentit la néceſſité d'entretenir un corps de ſçavans, *qui par leurs veilles & leurs écrits puſſent éclairer cette multitude de proſarits.* Cet

établiſſement prouveroit peut-être que les premiers Romains étoient ſans lumières & ſans diſcipline. Il falloit qu'ils fuſſent bien groſſiers pour croire toutes les fables que Numa leur débitoit au ſujet de la Déeſſe Egerie.

Valerius Publicola prononça le Panegyrique de Brutus ſon collegue à ſes obſeques. Voilà des Oraiſons funébres. Je ne vois, dit l'Auteur, preſque aucune affaire terminée ſans harangue ; à chaque nouvelle difficulté, nouveau diſcours. Tantôt c'eſt un Junius Brutus qui ramene la liberté. Comment auroit-il pû, *ſans quelque éloquence*, cauſer de ſi grands changemens dans l'Etat ? Tantôt c'eſt un Marcus Valerius Corvinus, un Lucius Valerius Potitus, & un Menenius Agrippa qui arrêtent par leurs diſcours la fougue du peuple irrité, & éteignent la ſédition. Tantôt c'eſt un Claudius Appius qui détrompe le Senat aſſemblé, & lui apprend à ne ſe point fier à l'Envoyé d'un Roi Grec. Que s'enſuit-il de tout cela ? Qu'il y avoit à Rome, comme il y a chez les Peuples les plus barbares, quelques citoyens

doués d'une éloquence naturelle. Mais que ce fuſſent autant de Démoſthénes & de Cicérons, c'eſt ce que perſonne ne peut ſe figurer.

M. Le Moine ne s'en tient pas là. Il veut que la Poëſie ait été en vogue chez les premiers Romains. Les Saliens, inſtitués par leur ſecond Roi, ne conſultoient les Dieux & ne leur parloient dans les ſacrifices qu'en vers. Les prédictions des Augures & des Devins étoient auſſi conçûes en vers. Numa avoit conſacré un bois aux Muſes, & diſoit qu'elles lui avoient appris les regles de ſon gouvernement; c'étoit une tradition qu'elles avoient converſé avec lui ſur le Mont *Albano*. On peut croire qu'il y avoit des vers à Rome dès les premiers tems de ſa fondation. Mais on doute qu'il y eût de la Poëſie. Il y a beaucoup de chanſons & de cantiques en Bas-Breton, ainſi que dans toutes les langues & dans tous les patois. Seroit-on bien reçû à conclure que la Poëſie eſt cultivée par les Païſans Bas-Bretons? L'Auteur épargne lui-même aux Critiques la peine de le réfuter. Car il avoue qu'il *étoit*

bien difficile qu'on écrivit poliment alors ; & qu'on parlât un langage chatié & épuré. Il dit expreſſement dans un autre endroit : *Dans Rome je ne vois au quatriéme ſiécle de la fondation que de ſimples écoles pour apprendre à lire & à écrire. Les Belles-Lettres n'y furent enſeignées publiquement que fort tard.* Après cet aveu comment M. d'*Orgival* a t-il pû entendre *dans la cabane de Romulus la même voix & les mêmes ſentimens que dans les Palais d'Auguſte ?*

L'Auteur a plus beau jeu dans les deux dernieres ſections de ſon premier chapître. Après la ruine de Carthage, de Numance & de Corinthe, Rome reçût dans ſon ſein, à la ſuite des vainqueurs, les richeſſes, les ſciences & les arts. On vit naître des Poëtes, des Orateurs, des Hiſtoriens. M. *le Moine* trace avec aſſez de juſteſſe les caractères des Ecrivains qui parurent dans ce ſiécle. Voici une déciſion qui peut trouver des contradicteurs. » A l'exception de » l'Ode, dit M. *Le Moine*, du Poëme » Dramatique & du Poëme Epique, » je ne reconnois plus de Poëſie. J'y » trouve bien des ſons articulés,

» une vaine cadence ; une espéce » d'harmonie , un simulachre de » Poësie , une simple versification ; » mais rien de plus. « Ainsi *Lucrece , Juvenal , Perse , Regnier , Boileau , La Fontaine , Chapelle , Pavillon , Des-Houlieres , Vergier , Chaulieu , Grécourt* , &c. qui n'ont fait ni Odes , ni Poëme Epique , ni Tragédies , ni Comédies , ne sont pas Poëtes. Il n'y a qu'une *vaine cadence* dans les satires , dans les épîtres & dans l'art poëtique d'Horace. Toutes les petites pièces charmantes de MM. *de Moncrif, Bernard, Gresset & Bernis* , ne sont qu'un *simulachre de Poësie.*

Le second Chapitre où l'Auteur recherche les causes de la décadence des Lettres parmi les Romains est partagé en trois époques. La premiere est depuis Tibère jusqu'à Vespasien ; la seconde renferme le siécle de Trajan ; la troisiéme le dernier âge jusqu'à Constantin. Cette partie de l'ouvrage de M. *Le Moine* m'a paru très-bien traitée. Il y developpe avec beaucoup de sagacité les differentes raisons qui hâterent la chute des Lettres dans

l'Empire Romain. Dès que Rome ceſſa d'être libre, elle perdit ce qu'elle avoit d'eſprit & de forces. On ne vit plus ni les mêmes hommes, ni les mêmes mœurs, ni le même langage. Tibère, ſucceſſeur d'Auguſte, fut le premier auteur de cette révolution. Il étoit inſupportable par ſon exceſſive méfiance & par ſon petit eſprit. Il déclara à ſes Sujets & aux Sciences une guerre ouverte. Il prenoit plaiſir à tourner en ridicule les Grammairiens qu'il avoit à ſa ſuite. Il leur demandoit quelle étoit la mere d'Hecube; quel nom avoit Achille lorſqu'il étoit caché dans l'iſle de Scyros; ce que les Sirènes avoient coutume de chanter: il leur faiſoit mille autres queſtions auſſi froides. Ennemi de la langue d'Athènes, il fit effacer de l'argenterie le mot *emblême*, parce qu'il étoit Grec. Il ſe piquoit cependant de bien parler ſa langue. Ayant laiſſé échaper dans un Edit un terme qui n'étoit pas Latin, il paſſa toute la nuit dans des inquietudes mortelles. Le matin il pria les Auteurs qui étoient à ſa Cour d'employer ce

mot dans leurs écrits. Un d'eux lui dit : Vous pouvez, Seigneur, donner droit de bourgeoiſie aux hommes, mais non pas aux mots.

Les ſucceſſeurs de Tibère porterent encore de plus funeſtes coups à l'Empire Litteraire. Caligula réſolut d'anéantir les Poëmes d'Homère. Il voulut abattre les ſtatues de Virgile & de Tite-Live. Le premier lui paroiſſoit un génie mediocre ; le ſecond un hiſtorien ennuyeux. C'eſt ainſi que parmi nous quelques petits tyrans de la Litterature, Auteurs eux-mêmes, voudroient briſer les ſtatues que nous avons érigées dans nos eſprits aux Boileaux, aux Racines & aux Rouſſeaux.

Claude, par une autre folie, fatigua l'Univers de ſes écrits imbecilles. Il compoſa huit volumes de ſa vie pleins de ſottiſes. En haine du Latin, il ne parloit qu'en Grec, & rendoit ſes jugemens en vers d'Homère. Tout le monde ſçait que le génie féroce de Néron s'étendit juſques ſur les Sciences. La fin tragique de Lucain & de Seneque n'étoit guère propre à exciter

l'émulation parmi les Sçavans. Galba, Othon, Vitellius paſſerent comme un torrent, & penſerent tout renverſer. Outre ces cauſes generales de la décadence des arts, M. d'*Orgival* en indique de plus particulieres. En voici une qui vous frappera, Monſieur, par l'application qu'on en peut faire naturellement à notre ſiècle. Du tems de la Republique une éducation mâle & robuſte formoit la jeuneſſe au vrai & au ſolide. Des maîtres habiles & vertueux lui inſpiroient les bonnes mœurs & le goût du travail. Sous les Empereurs au contraire, un enfant étoit livré à une eſclave Grecque & à de vils ſerviteurs, qui ne l'entretenoient que de contes frivoles & licentieux, de ſpectacles, de combats de Gladiateurs, & de courſes de chariots. » Ces jeunes effeminés s'informoient » avec inquietude à leur réveil ſi « Roſcius joueroit ſur la ſçène ; ſi » on avoit ouvert quelque nouveau » brelan ; ſi l'Afrique avoit envo» yé un nouvel Elephant ou quel» que Tigre. Lorſqu'ils paroiſſoient » au Sénat, leurs doigts & leurs le» vres repetoient encore les airs du

» Theâtre. » Je ſouhaite que ce ne ſoit point un pronoſtic de la decadence des Lettres en France ; mais nos jeunes gens doivent ſe reconnoître dans ce portrait de la jeuneſſe Romaine. Avec quel empreſſement ne demandent-ils pas : *La Gauſſin jouera-t-elle aujourd'hui ? Aurons-nous la Dumeſnil, la Dangeville, Grandval, &c. Jeliotte chantera-t-il ? Dupré danſa-t-il hier*, &c. Aux ſpectacles, aux promenades, dans les cercles & dans des lieux plus reſpectables encore on les entend fredonner des airs d'Opéra.

Les Auteurs Romains eux-mêmes contribuerent à la dépravation du goût. Cette accuſation tombe principalement ſur Seneque le Philoſophe, qui mepriſoit les Anciens. Chez lui rien de naturel, rien de ſimple ; tout eſt fardé & outré. On ne demanda bientôt plus aux Ecrivains que des traits brillants ; des pointes, des jeux de mots, des antithèſes. Seneque corrompit la proſe ; Lucain ſon neveu gâta la Poëſie. Quintilien n'oſe mettre ce dernier au rang des Poëtes : *magis, dit-il, oratoribus quam Poetis annumerandus.* M. *le Moine* trouve qu'il n'eſt

ni Orateur, ni Poëte, ni Historien. Son enthousiasme ressemble à l'impetuosité d'un frénetique désespéré. Il ne marche jamais d'un pas naturel, & il ne parle point en homme sensé. Cet arrêt est trop sevère. Il y a certainement de très-beaux morceaux & souvent du vrai sublime dans la *Pharsale*; mais c'est un mauvais Poëme Epique, parce qu'il est trop historique; c'est une mauvaise histoire, parce qu'elle est trop épique. Vous connoissez un Poëme qui ressemble assez à la *Pharsale*.

Vespasien, Titus, Trajan & le judicieux Quintilien firent de vains efforts pour rappeller le bon goût à Rome. Ils suspendirent pendant quelque tems la ruine totale des Lettres. Mais leurs successeurs, tant Empereurs qu'Ecrivains, la hâterent. Adrien preferoit Caton à Ciceron, Ennius à Virgile. Il aimoit éperduement tous les méchans versificateurs. Que de rimailleurs de notre tems eussent été bien reçus à sa Cour? Sous les Princes qui régnerent après Adrien, la jurisprudence & la morale furent à la mode. Mais

enfin cē flux & reflux de Gots ; de Viſigots & d'Oſtrogots qui ravagèrent l'Empire, annonca aux arts leur derniere aurore. Ce qui reſta de ſçavoir dans l'Univers paſſa tout entier aux Chrétiens. Rome privée en même tems de ſa domination & des Lettres ſe vit la proie des barbares & des Scholaſtiques, auſſi barbares que les barbares même. Le travail de M. *Le Moine* merite, Monſieur, toute ſorte d'éloges. Il étale par tout une érudition vaſte & choiſie. Son goût n'eſt pas toujours ſûr ; mais en general ſon Livre mérite d'être lû, & d'être placé à quelque diſtance des *Conſiderations ſur les cauſes de la Grandeur des Romains & de leur décadence.* Avec ces deux ouvrages, on peut étudier les progrès, la perfection & le déclin de ce peuple fameux dans la Politique & dans les Lettres.

Ode du Roi de Pruſſe. Les Caffés ſont les Lycées des génies naiſſans. C'eſt dans ces Académies qu'ils font leurs premiers exercices. Combien de Beaux-Eſprits, aujourd'hui célébres, doivent à ces doctes Ecoles leur brillante éduca-

tion? Mais ce qu'on n'avoit pas encore vû, ce qui rehauſſe la gloire de notre ſiécle, c'eſt qu'une Maîtreſſe de Caffé elle même ait changé la moitié de ſon Comptoir en pupitre, & que les vers coulent de ſa veine avec autant d'abondance que le Nectar qu'elle verſe aux Dieux aſſemblés autour d'elle. Hebé & Calliope à la fois, Madame CURÉ, à l'exemple des Déeſſes, qui, lorſqu'elles briguoient les hommages des mortels, étoient obligées de deſcendre juſqu'à eux, a fait des avances poëtiques à tous les Auteurs tant ſoit peu connus. Elle en a reçû des eloges qu'elle doit croire dictés par la juſtice bien plus que par la reconnoiſſance & la galanterie. Non contente d'avoir conſacré dans ſes vers les noms des Poëtes qui chantent les Rois & les Héros, elle vient d'élever ſon vol juſqu'au Trône d'un Prince, le rival & le pere des grands Ecrivains. Elle ne marche point dans des routes vulgaires. Son *Ode au Roi de Pruſſe* eſt en proſe, & l'Epître dédicatoire eſt en vers. La proſe m'a paru très-poëtique, & les vers très-proſaïques.

Pour te célebrer dignement,
J'invoquois Apollon avec empreſſement.
Mais ce Dieu d'un ton de colère :
Tais-toi, m'a-t-il dit, temeraire
J'ai moi-même deſſein de chanter ton Héros.

Pour animer tous mes propos,
Delire, enthouſiaſme, yvreſſe,
Et tout ce qu'on ſent au Permeſſe,
Je prétens le garder pour moi ;
Je veux l'employer ſeul, ainſi *retire-toi*.

Si c'eſt dans ce goût qu'Apollon fait des vers, Madame CURÉ a eu raiſon de lui laiſſer l'avantage de s'y eſcrimer tout ſeul. Il y a du genie, de la nobleſſe, de la force & des graces dans ſa proſe. Je vais, Monſieur, vous en rapporter quelques Strophes qui juſtifient, ſelon moi, le parti qu'elle a pris de s'abſtenir de la rime & de la meſure.

» Quelle timidité s'empare de mon
» ame ! Mes ſens ſont glacés ; la trom-
» pette m'échappe des mains ; & au
» lieu de frapper l'air de ſons mâles
» & penetrans, mes accens annon-

» cent mon ſexe. A peine égalent-ils
» le ſon des vils inſtrumens des Ber-
» gers heureux, qui dans ton Empire
» chantent l'abondance, fruit, de tes
» ſoins paternels.

» Inſpire-moi, Dieu d'Helicon,
» livre mon ame à ces heureux tranſ-
» ports que reſſentit autrefois la Mu-
» ſe de Leſbos. Elle chanta les attraits
» d'un Amant dangereux, qui troubla
» ſa raiſon. Je chante aujourd'hui les
» vertus d'un ſage couronné, qui
» perfectionne la nôtre.

» Oui, grand Prince, tes écrits
» immortels, rivaux de tes exemples,
» apprendront dans tous les tems aux
» Dieux de la terre l'art de gouver-
» ner les hommes. Tu as demaſ-
» qué la fourberie & la trahiſon que
» l'Arne perfide confondoit maligne-
» ment avec la politique. « L'Au-
teur a ici en vûe l'*Anti-Machiavel*, ouvrage plein de raiſon, de profon-
deur & d'humanité. Je rapporterai encore cette Strophe où Madame Curé célebre avec dignité *le Code Frederic.*

» O Ciel! Qu'entends-je! Un Mon-

» ître affreux fait retentir les airs de
» ſes douleurs & de ſes gemiſſemens.
» L'ennemie de Themis, que le Sa-
» lomon du Nord enchaîne, le teint
» brulant & enflammé, tourne ſes
» mains homicides contre elle-mê-
» me. Sa fureur & ſon deſeſpoir lui
» ont dicté ſon arrêt. La Déeſſe de
» la Juſtice applaudit en ſouriant au
» premier trait d'équité qui échappe
» à ſon ennemie. Elle cede ſa balan-
» ce & ſon glaive au Legiſlateur de la
» Sprée.

Ode ſur M. de Voltaire.

L'éloge de Virgile vient naturellement après celui d'Auguſte. Je vais vous faire part, Monſieur, d'une autre Ode compoſée à la louange de M. *de Voltaire*, ſur ſon départ pour la Pruſſe. L'Auteur, M. *Turpin*, ancien Profeſſeur de Rhetorique dans l'Univerſité de Caën, s'eſt conformé à l'uſage ordinaire. Son Ode eſt en vers, & la dedicace en proſe. Il l'adreſſe à un Philoſophe, ennemi de l'independance temeraire & de la credulité ſuperſtitieuſe, riche ſans inquietude & ſans fantaiſies, ſimple dans ſes mœurs, liberal ſans faſte, qui fait de bons vers dans le Palais de Plutus. Cet être

ſingulier exiſte parmi nous. C'eſt, dit M. *Turpin*, un Antique qu'on trouve parmi des débris. Il entreprend dans ſa Lettre l'apologie de M. *de Voltaire*, comme ſi ce grand homme en avoit beſoin; cela eſt mal adroit. » Eh, que nous importe, dit-il, que » Virgile & Sapho ayent été aſſervis » à des paſſions criminelles. Il nous » ſuffit qu'ils ayent reſpecté la vertu » dans leurs écrits. C'eſt par leurs ou» vrages qu'ils nous appartiennent; » leurs mœurs nous ſont indiffe» rentes. « M. *Turpin* dévoile les motifs qui ont excité les Critiques contre ſon Héros. » Courtiſan trop » empreſſé de la gloire, il voulut pri» mer dans tous les genres. En ne ca» chant rien de ſon eſprit, il parut en » retrécir la ſphère. L'Emule de *Cor*» *neille* devint le rival de *Quinault*. » L'Aigle fut metamorphoſé en » Colombe. Mais *le peu d'intervalle* » qu'il laiſſa entre ſes concurrens & » lui, le firent repentir d'être deſcen» du dans une carrière qui doit être » abandonnée *à des ſubalternes*. « Voilà les Poëtes Lyriques furieuſement rabaiſſés. Cette expreſſion de *peu d'intervalle* ſuppoſe que M. *de Voltaire* en

a laiſſé entre ſes rivaux & lui. Ainſi, au jugement de M. *Turpin*, *Samſon*, *la Princeſſe de Navarre*, *le Temple de la Gloire* valent *un peu* mieux que tous les Opera de *Quinault*, de *la Motte* & de M. *Roy*.

Les Tragédies de *Semiramis* & d'*Oreſte* ſont ici vengées du peu d'accueil que le Public leur a fait. Le *Catilina* de M. de *Crébillon* eſt mis fort au deſſous de l'*Oreſte* : vous vous y attendiez bien. La multitude qui ne l'a pas applaudi eſt taxée de mauvais goût. Enfin, M. *de Voltaire* adopte une nouvelle Patrie, & ne laiſſe point de ſucceſſeur. La veneration de M. *Turpin* pour tout ce qui porte l'empreinte du genie lui a dicté les vers qu'il envoye à ſon ami. Je ne crois pas qu'il y ait en France de Critiqué aſſez injuſte pour refuſer de ſouſcrire en partie aux louanges qui ſe trouvent dans cette Ode, où d'ailleurs il y a de l'eſprit & de l'expreſſion. Voici les Strophes qui m'ont paru les plus heureuſes.

Dans nos climats rien ne l'arrête ;
Il part, & Voltaire aujourd'hui
Devient la plus noble conquête

D'un Prince immortel comme lui,
Le Nord enrichi de nos pertes
Admire ſes plaines couvertes
Des fruits nés dans nos champs féconds;
Tel, loin du lit qui le reſſerre,
Le Nil fertiliſe la terre
Qu'inondent ſes flots *vagabonds*.

Trop éblouis de ſa lumière
Nous *murmurions* de ſes progrès.
Le Soleil bleſſe la paupière
Qui le contemple de trop près.
La ténébreuſe calomnie
Flétrit la gloire du Génie,
Qui s'abaiſſe à nous éclairer;
Et le fiel de ſa bouche impure
Venge notre orgueil qui *murmure*
D'être contraint de l'admirer.

Sur le bruit qui avoit couru que M. *de Voltaire* devoit aller à Rome pour ſe faire couronner au Capitole, voici comme l'Auteur s'exprime :

Sur les bords immortels du Tibre,
Pour toi renaîtront les Lauriers
Dont autrefois un peuple libre
Ceignoit le front de ſes guerriers.
Les Triomphes, dont Rome antique

Flattoit la valeur Heroïque,
De tes travaux ſeront le prix;
Armés des foudres de la guerre,
Les Céſars deſoloient la Terre,
Tu l'éclaires par tes écrits.

A Paris ce 12

Je ſuis &c.

Décembre 1750.

LETTRE III.

Editi-on de Chaulieu.

L'Ouvrage immortel de feu M. de Saint-Hyacinthe, *Le Chef-d'œuvre d'un Inconnu*, n'a pas guéri la manie de tous les Commentateurs & de tous les Editeurs de livres. On voit naître de tems en tems de petits Erudits qui marchent ſur les traces laborieuſes de leurs infatigables Ancêtres. Nous avions pris le parti d'abandonner à nos voiſins ce docte fatras de notes, de variantes, dont ils accablent les pauvres Auteurs Anciens & Modernes qui ont le malheur de tomber dans leurs mains. Un François a envié cet avantage aux païs etrangers. Jaloux de la gloire de

ſa

ſa Patrie, il s'efforce d'y rappeller le goût de la vaſte érudition. Il a déja eu le talent de faire cinq gros volumes in 8°. des Œuvres de Boileau qu'on peut mettre en deux très-petits tomes. Il vient encore de nous enrichir d'une réimpreſſion des *Oeuvres de l'Abbé de Chaulieu* en deux parties. La moitié de la premiere eſt un judicieux ramas d'Avertiſſemens, d'Eloges, qui occupent près de cent cinquante pages, d'une impreſſion ſerrée avec des notes d'un caractère encore plus fin. On y lit auſſi, pour peu qu'on en ait la fantaiſie, une longue Lettre d'un M. de *Camuſat* ſur les Poëtes qui ont chanté la volupté. Dans un éloge de l'Abbé de Chaulieu, rapporté par l'éditeur, il y a : *Monſieur Rouſſeau qui dès ce tems-là étoit à la tête de la République des Lettres.* L'Editeur fait ſur ces mots la note ſuivante : » A quel titre & dans quel » tems Rouſſeau, *ſimple verſificateur*, » put-il être regardé comme étant » à la tête de la Republique des Let»tres ?« Quelle ſentence foudroyante contre notre Horace! Le voilà rayé du nombre des Poëtes, & ſon nom ne ſe trouvera deſormais que ſur la liſte des

ſimples verſificateurs. Je crois cependant, malgré cet arrêt rigoureux, que Rouſſeau meritoit de ſon vivant, d'être regardé comme le chef de la Republique des Lettres, autant que notre éditeur eſt digne d'être à la tête des Modernes *Matanaſius*.

Quoi qu'il en ſoit, un Editeur vulgaire ſe ſeroit contenté de donner purement & ſimplement le texte de *Chaulieu*, qu'il auroit fait préceder d'une courte vie de ce Poëte, telle, par exemple, que celle-ci.

Guillaume Anfrie de Chaulieu naquit en 1639 à Fontenay, Terre ſituée dans le Vexin Normand. Son pere étoit Maître des Comptes à Rouen, avec Brevet de Conſeiller d'Etat. Sa famille, originaire d'Angleterre, eſt établie depuis long-temps dans la baſſe Normandie, où elle a poſſedé des terres conſiderables.

L'Abbé de Chaulieu fit ſes études à Paris au College de Navarre, où il ſe diſtingua par les plus heureuſes diſpoſitions. Dès lors M. le Duc de la Rochefoucault & M. l'Abbé de Marſillac, qui y étudioient auſſi, l'honorerent de leur amitié. Il eut dans la ſuite d'autres occaſions de polir

ſon eſprit par le commerce des perſonnes de la plus haute diſtinction : avantage neceſſaire à ceux qui ſe deſtinent aux Poëſies galantes. Il eut accès chez Mde. la Ducheſſe de Boüillon. Son Hôtel étoit le rendez-vous de ce qu'il y avoit de plus grand en France. M. le Duc fils du Grand Condé, M. le Prince de Conti, Mrs. de Vendôme s'y raſſembloient. Les Œuvres de l'Abbé de Chaulieu ſont remplies des temoignages de familiarité, pour ainſi dire, qu'ils lui accorderent. Enfin, Mrs. de Vendôme le mirent à la tête de leurs affaires. Il s'en acquitta du moins à leur ſatiſaction, puiſque M. le Grand Prieur le fit pourvoir de 4 Bénéfices valant environ 27 à 28 mille livres de rente ; & quatre ans avant que de mourir, l'Abbé de Chaulieu ayant perdu la vûe, ce Prince alloit ſouvent ſouper chez lui. Il mourut le 27 Juin 1720, âgé de 81 ans. Il avoit toujours conſervé la vivacité d'imagination qui ſemble n'être le partage que de la jeuneſſe. On l'appelloit l'*Anacréon* du Temple. Il y occupoit une maiſon, où il raſſembloit de temps en temps une ſocieté de gens

de Lettres unis par le même goût pour le plaiſir délicat, & pour la ſaine littérature. Ses vers qu'il recitoit volontiers paroiſſoient toujours nouveaux, parce que, par une œconomie, ſinon utile au Public, du moins avantageuſe à tout Auteur, il n'en laiſſoit point prendre de copies. Voilà pourquoi nous n'avons point d'édition complette ni peut-être fidelle de ſes Œuvres. La moins defectueuſe eſt celle qui paroit aujourd'hui.

L'Abbé de Chaulieu avouoit que Chapelle lui avoit montré l'art des rimes redoublées, & lui-même eſt un modèle en ce genre. A l'harmonie totale que forme à l'oreille le choix & l'entrelaſſement des rimes, il réunit l'harmonie des mots renfermés dans chaque vers en particulier. Ses expreſſions ſont ſimples & nobles; ſes tours animés; ſes images douces & riantes. C'eſt le langage du cœur paré des graces de l'imagination. Il reſpire par tout le ſentiment; mais ne s'étend guère au-delà. Enfin la volupté eſt la ſource de ſes agremens, & peut-être l'excuſe de ſes négligences.

Il y a un peu plus de goût dans l'édition élégante que *Prault* fils a donnée des Œuvres de Madame & de Mademoiſelle Deshoulières en deux petits volumes, quoique je trouve encore l'éloge hiſtorique bien long. Il pouvoit être réduit à peu près ainſi.

Antoinette du Ligier de la Garde naquit à Paris en 1633 ou 1634, & épouſa en 1651 Etienne de la Fond Seigneur Deshoulières, Lieutenant de la Citadelle de Dourlens. Elle avoit tous les charmes qui ſont l'appanage de ſon ſexe, & les talens que le nôtre s'attribue excluſivement. L'éloge de cette femme illuſtre eſt aſſez bien rendu dans ces quatre vers qu'on lit au bas de ſon portrait, gravé par VanSchuppen, & mis à la tête des premieres éditions de ſes Œuvres.

Si Corinne en beauté fut célèbre autrefois,
Si des vers de Pindare elle effaça la gloire,
Quel rang doivent tenir au Temple de Mémoire
Les vers que tu vas lire, & les traits que tu vois.

Avec tant d'avantages, Mde. Des-

houlières ne fut point heureuſe. Ses ouvrages ſont pleins, & trop ſans doute de ſes murmures contre la Fortune : elle pria, elle encenſa. Les Dieux de la terre furent ſourds à ſes vœux, & ſon encens perdu. Peut-être en pourroit-on attribuer la cauſe à l'odieuſe plaiſanterie de quelqu'un, qui lorſqu'elle préſenta à la Cour ſon Idille ſur la naiſſance de M. le Duc de Bourgogne, fit une Epigramme dont voici la chute.

Pour immortaliſer & ſa chatte & ſon chien
Elle en a fait bien davantage.

Il faiſoit alluſion aux badinages ſur Griſette & Tata. Je ne ſçai ſi effectivement le coup porta ; mais l'Auteur n'eſt pas moins condamnable d'avoir ſi peu menagé une femme qui méritoit tant d'égards. Les talens ſeront-ils donc toujours l'objet ou l'inſtrument de la malignité & de l'envie? Pour tout fruit de ſes travaux, Mde. Deshoulières eut de la réputation, des honneurs littéraires & d'illuſtres Protecteurs. Elle fut agrégée à l'Académie d'Arles en Provence, & à celle des *Ricovrati* à Padoue, eſtimée & recherchée de Mrs. les Ducs de Saint-

Agnan, de Montauſier, de la Rochefoucault, de Nevers, de M. le Maréchal de Vivonne, & de M. Fléchier, Evêque de Niſmes. Sur la fin de ſa vie, elle fut attaquée d'un Cancer au ſein dont elle mourut à Paris le 17 Février 1694. Elle a été inhumée a S. Roch. On trouve dans le recueil de ſes œuvres une partie des vers de Thereſe Deshoulières ſa fille, morte à Paris en 1718, de la même maladie que ſa mére.

Madame Deshoulières a traité preſque tous les genres; je voudrois pouvoir dire avec un égal ſuccès. Du moins conviendra-t-on qu'elle a attrapé le naïf de l'Epître, le noble de l'Héroïque, la fineſſe du badinage & la perfection de l'Idille. Elle n'a point d'égal en ce dernier genre. Tout éloigné qu'il eſt de nos mœurs, elle a ſçû le rendre piquant par le contraſte habilement menagé des objets champêtres avec ceux des villes. Les animaux, les fleurs, les eaux, tout lui fournit des réflexions, tout entretient ſes rêveries. Au premier coup d'œil elles paroiſſent avoir une même teinte de mélancolie : cependant les nuances varient. C'eſt une Phi-

loſophe, mais une Philoſophe ſenſible, qui moraliſe ſouvent contre la force de ſon penchant, plus ſouvent contre l'impuiſſance de ſa raiſon. Si elle fait parler des Bergers, elle les met dans les ſituations fortes de l'amour : paſſion commune à toutes les conditions des hommes. Il n'y a que les rafinemens de l'eſprit qui ſoient étrangers à l'état de Bergers. Ses vers ſont doux, ſimples, & corrects. Elle a bien pratiqué le rythme des vers de meſure inegale. Je ne parle point de ſes rimes en *ailles*, *eilles*, *ouilles*. Cette eſpece de bouts rimés a, ſi l'on veut, le mérite de la difficulté vaincue. Mais la ſingularité du cadre fait-elle la beauté du tableau?

Nouveaux eſſais de Phyſique.

Vous avez ſouvent gémi, Monſieur, ſur la contagion du bel-eſprit qui a infecté les cantons les moins acceſſibles du Parnaſſe. Je vous ai vû indigné contre les Auteurs de certains livres de Phyſique en dialogues, ſouillés de plaiſanteries, de bons mots, & de fadeurs. Ces traits vous paroiſſoient auſſi ridiculement placés dans un ouvrage de cette nature, que le bas comique dans une pièce at-

tendriſſante. Vous deſiriez enfin que les matiéres ſcientifiques fuſſent purgées de ce mauvais goût, & traitées avec la dignité qu'elles demandent. M. *le Ratz de Lanthenée*, connu depuis longtemps pour un grand Géometre Phyſicien, a, je crois, rempli l'idée que vous vous étiez faite d'un bon ouvrage en ce genre. Les *Nouveaux Eſſais de Phyſique* qu'il vient de publier, ne laiſſent rien à ſouhaiter. Il n'a encore mis au jour qu'un premier Entretien, qui m'a paru écrit avec beaucoup d'ordre, de préciſion, de naturel & de clarté. Ses interlocuteurs, *Eudoxe* & *Ariſte*, ne cherchent point à dire de jolies choſes. Ils s'attachent à s'inſtruire mutuellement, à rectifier leurs idées, à tirer de juſtes conſéquences des principes qu'ils établiſſent. Ce ſont en un mot deux Philoſophes, qui s'entretiennent ſans affectation de langage & ſans vains complimens.

L'Auteur établit d'abord que tous les Corps ſont extrémement poreux. Ces pores ſont d'une grandeur & d'une figure différentes. Relativement à leur grandeur & à leur figure, ils donnent entrée aux différentes par-

celles de matière, dont l'atmosphère qui nous environne eſt chargée. Ces particules eparſes dans la nature & variées à l'infini ſont dans un mouvement continuel & en tous ſens. Celles par conſéquent qui ſont portées vers les pores des corps ſenſibles, & qui ſont d'un volume & d'une figure proportionnés à ces pores, doivent les enfiler. Au reſte, cette introduction ne ſe fait point au hazard. Elle a une cauſe néceſſaire & invariable. Un corps pouſſé ou preſſé de toutes parts, céde & obéit en ſe déterminant vers l'endroit de la moindre réſiſtance, ou de la moindre preſſion. Or les corpuſcules dont il s'agit ſont dans l'air, qui eſt un fluide comprimé en tous ſens : donc ils ſont preſſés de tous côtés par ce fluide ; mais ils le ſont moins par celui qui eſt dans les pores des corps ; parce que ces pores ſont une *eſpéce de vuide d'air*, du moins d'air groſſier : donc il faut neceſſairement que ces corpuſcules, obéiſſant à la plus grande preſſion, entrent dans ces pores. Ce n'eſt pas tout. Ces corpuſcules de differente eſpéce introduits dans les corps n'y reſtent pas. Ils ſont ou repouſſés au dehors;

par l'action de la matière ſubtile, ou continuant leur mouvement ils paſſent au de-là du corps. Ils reviennent encore dans l'intérieur du corps; ils en ſont repouſſés une ſeconde fois; ils y reviennent encore, & cette action & réaction ne finit jamais. Il s'enſuit de là qu'il n'y a point de corps autour duquel il n'y ait un fluide environnant, une véritable atmoſphère. M. *de Lanthenée* établit que les corps de même eſpèce, quoique leur maſſe ſoit inégale, ont des atmoſphères de même épaiſſeur. Ainſi une ſphère de verre d'un pouce de diamêtre, par exemple, n'a pas une atmoſphère plus épaiſſe qu'une ſphère de même matière dont le diamêtre ne ſeroit que d'une ligne. Voilà, Monſieur, en deux mots la doctrine de l'Auteur. C'eſt de là qu'il deduit la cauſe d'un aſſez grand nombre d'effets Phyſiques, reſtés juſqu'ici ſans ſolution.

Je ne ſuivrai point M. *de Lanthenée* dans le détail des applications qu'il fait de ſes principes à pluſieurs phenoménes. Je m'arrêterai ſeulement à celui par lequel il finit ſon premier Entretien. Tout le monde

ſçait que ces corpuſcules appellés *Vapeurs* & *Exhalaiſons*, qui ſe détachent ſans ceſſe des corps qui ſont à la ſurface de la terre, s'élevent de toutes parts dans l'air, & s'y ſoutiennent juſqu'à ce quelque cauſe les en faſſe retomber. Il n'eſt pas queſtion ici d'expliquer comment ces corpuſcules ſe détachent de la maſſe commune. Tous les Phyſiciens vous diſent que c'eſt du mouvement inſenſible, qu'une certaine chaleur naturelle entretient continuellement dans les corps, que naît la deſunion de ces petites parties. Ajoutez-y la chaleur du Soleil, les chocs de l'air plus ou moins agité, & d'autres cauſes ſemblables. Il s'agit d'expliquer comment ces vapeurs, qui ne ſont autre choſe que des particules d'eau extrêmement déliées, s'élevent & ſe ſoutiennent dans l'air, quoiqu'elles ſoient ſpecifiquement beaucoup plus peſantes que l'air. Rien n'eſt plus ſimple ſuivant le ſiſtême de M. *de Lanthenée*. Les corps de même nature, les plus petits comme les plus grands, ayant des atmoſphères d'une égale épaiſſeur, l'atmoſphère de la plus petite particule d'eau eſt auſſi épaiſſe

que l'atmoſphère de la plus groſſe particule. Ces particules peuvent être tellement attenuées, que leur volume augmenté par celui de leur atmoſphère faſſe un volume total plus leger qu'un pareil volume d'air ; & c'eſt en ce cas qu'elles s'élevent. Mais comme elles ne ſont pas toutes & toujours également attenuées, que d'ailleurs les denſités de l'air ſont d'autant moindres qu'il eſt plus diſtant de la terre, il eſt évident qu'elles doivent s'élever à des hauteurs differentes, relatives à leur peſanteur & à ces denſités, & qu'elles doivent ſe ſoutenir à ces hauteurs juſqu'à ce que pluſieurs particules venant à s'aſſocier, leur volume ſoit tellement augmenté à l'égard de leur atmoſphère, que le volume total en ſoit plus peſant qu'un pareil volume d'air; & c'eſt alors qu'elles retombent en pluye.

L'Auteur rapporte dans un endroit de ſon livre que M. *Bouguer* s'apperçut que la montagne de *Simbolaſſo* au *Perou* occaſionna au Pendule une derivation de ſept ou huit *ſecondes* de la ligne verticale. C'eſt, dit M. *de Lanthenée*, que le Pendule entra

dans l'atmoſphère de cette montagne. Mais, dira quelque Phyſicien ſuperficiel, ſi les atmoſphères des corps de même eſpéce ſont égales, comme l'avance l'Auteur, la plus petite Montagne doit avoir une atmoſphère de même épaiſſeur que celle du Perou. Donc toute montagne doit produire une dérivation pareille à celle que remarqua M. *Bouguer*, en s'approchant de la ſeule groſſe montagne de *Simbolaſſo*. La réponſe à cette objection eſt toute ſimple. La montagne de *Simbolaſſo* n'eſt pas de même nature que les autres montagnes. Elle n'a donc pas une atmoſphère de même épaiſſeur, & la preuve qu'elle n'eſt pas de même nature, c'eſt préciſement le phenoméne en queſtion qui n'arrrive point en s'approchant des autres montagnes.

L'Auteur ne pouvoit ſe diſpenſer dans le cours de ſon ouvrage de faire ſentir non ſeulement l'inſuffiſance, mais même le ridicule de l'attraction Newtonienne, principe auſſi clair & auſſi commode que les *qualités occultes* des Peripateticiens. Cette attraction dont nos oreilles ſont ſi rebattues n'eſt dans le fond, comme l'obſer-

ve M. *de Lanthenée*, que le nom & non la cauſe des effets. Par elle on explique certains phenomènes, & l'on a recours à ces mêmes phenomènes pour prouver qu'elle exiſte. Malgré ſon abſurdité, aujourd'hui reconnue de tous les bons Phyſiciens, croiriez-vous, Monſieur, qu'il y a encore des gens qui ſe feroient martyriſer pour elle : tant il eſt vrai, comme dit un Ancien, qu'il n'y a pas de folie qui ne ſoit adoptée par les hommes, & qui ne trouve de zèlés défenſeurs. Le ſyſtême des *Nouveaux Eſſais* me paroît très-ingenieux. Il dévoile dans l'inventeur beaucoup de ſagacité, & un déſir extrême de ramener tout à des principes ſimples & lumineux. On attend avec impatience la ſuite de ſon ouvrage, qui ne peut manquer d'être bien reçu dans un ſiécle, où la Phyſique eſt cultivée par les eſprits même les plus frivoles.

Cette portion oiſive du genre humain, connue ſous le nom de *Nouvelliſtes* & de *Politiques*, prête toujours des vûes aux Potentats. La moindre démarche de leur part couvre des projets importants. Ils ne peuvent ſe Kanon

figurer qu'un Prince agiſſe quelquefois ſans deſſein prémédité & tout naturellement comme le reſte des hommes. Il en eſt de quelques Lecteurs comme de ces ſubtils ſpéculatifs. Préſentez leur un Conte de Fées, ils y apperçoivent des allégories, des alluſions, auxquelles l'Auteur n'a jamais ſongé. Ils ne penſent pas qu'un Conte puiſſe rien valoir ſans cela.

L'idée qui ſert de baſe à *Kanor, Conte traduit du Sauvage* par Madame *Fagnan*, eſt ſi ſinguliere, qu'ils ne manqueront pas de la faire ſervir de maſque à la Satire. Je parierois bien cependant que l'intention de Madame *Fagnan* n'a été de bleſſer perſonne; qu'elle a eu pour but unique dans la compoſition de cet Ouvrage de ſe diſtraire des occupations importantes de la toilette, & d'amuſer paſſagèrement le Public. Elle s'eſt propoſé de donner du jour à une vérité morale, qui eſt que *le véritable amour fait des prodiges*. Il n'eſt en effet queſtion dans ſon Roman que d'un miracle de l'Amour, opéré par la main des Fées, à qui tout eſt poſſible. L'Auteur débute par rapetiſſer cruellement tout un Peuple, & par grandir un autre. Le

trait eſt hardi ; mais il ſuffit qu'il ne paſſe pas le pouvoir magique. Ce ne ſont peut-être pas les hommes de *Gulliver* qui ont fourni cette fiction. Il les a trouvés naturellement tels qu'il les peint, & ils ſont reſtés tels. L'idée du Docteur *Swift* eſt toute philoſophique ; celle de Madame *Fagnan* ne l'eſt pas. Comme on convient, ſans que les Fées s'en mêlent, que l'Amour élève quelquefois l'eſprit, qu'il l'étend & le développe, elle a cru qu'en bonne Féerie il pouvoit faire le même effet ſur les corps.

Elle a donc placé ſur les bords de la rivière des Amazones deux Nations de Sauvages, gouvernées l'une par *Kanor*, l'autre par *Alzopha*. Les deux peuples, quoique voiſins, vivoient en bonne intelligence. Un jour que les Princes avoient donné une fête, *Kanor* propoſa une promenade ſur mer. On tendit les filets ; on les retira remplis d'Huitres. La ſeule différence eſt que les Huitres priſes par les gens d'*Alzopha* étoient toutes fort petites, & celles de *Kanor* très-grandes. Les deux Rois & leur Cour en mangèrent le ſoir à ſouper. *Alzopha* & la Reine *Brazile*, qui couchoient enſemble, fu-

rent effrayés le lendemain à leur réveil de se trouver réciproquement imperceptibles. Le Roi ne sçavoit que penser de l'extrême petitesse survenue en une nuit à la Reine, qui de son côté, après s'être convaincue du malheur arrivé au Roi, ne pouvoit se consoler de le voir réduit à rien. Ils n'avoient tous deux que six pouces, pas une ligne avec. Leurs Majestés n'oserent appeller un seul de leurs Officiers: tant elles étoient confuses de leur métamorphose. Ce qui se passoit dans le cœur du Roi occupoit toute sa Cour, qui étoit réduite au même point de petitesse. Chacun s'en désoloit, & n'osoit se montrer. *Irou* & *Alacen* étoient les seuls qui n'eussent point mangé de ces Huitres fatales, parcequ'ils ne vivoient que de lait, pour recouvrer un bon tempérament qu'ils n'avoient jamais eu. Ces deux Courtisans, voyant qu'il étoit Midi & que le Roi ne paroissoit pas, prirent sur eux d'entrer dans sa chambre. *Alzopha* leur cria d'appeller tout son monde. Son appartement fut bientôt plein d'Avortons & de Pigmées. Comme le malefice étoit dans les Huitres, il fut décidé pour l'honneur

du Prince & pour le maintien de l'autorité, d'en faire avaler à tous les Sujets; ce qui fut exécuté, & ce qui mit le Royaume à l'uniſſon. *Irou* & *Alacen* en mangérent de bonne grace. Une vieille Coquette, qui avoit des droits ſur la taille d'*Alacen*, fut deſeſpérée qu'on l'eût ſi étrangement rapetiſſé. On changea les meubles, les équipages, les habits, & on les proportionna à l'état où l'on ſe trouvoit.

Les Sujets de *Kanor*, qui avoient mangé de grandes Huitres avoient des embarras tout oppoſés. Ils étoient prodigieuſement grandis. Tel étoit entré la veille par une porte, qui ne pouvoit plus ſortir, & ſe trouvoit priſonnier. Les deux Souverains, intéreſſés à éclaircir d'où venoit leur calamité, aſſemblérent les Politiques, les Docteurs & les Sçavans des deux Nations, qui conclurent, après beaucoup de recherches & d'explications, que c'étoit un tour de Fées; ce qui étoit vrai. Il eſt aſſez étonnant qu'ils euſſent rencontré ſi juſte. On conſulta une Vieille ſorciere qui d'une voix caſſée prononça cet Oracle :

Quand Kanoris pour Alzophages
Bruleront de feux ardens ;
L'Amour grandira les petits corſages ;
Il apetiſſera les grands.

Kanor & *Alzopha* ſe perſuaderent qu'il ne s'agiſſoit que de mêler les deux Peuples. *Alzopha* maria quelques-uns de ſes Mirmidons avec de grandes *Kanoris*. Quelques femmes de ſix pouces eurent auſſi le courage d'épouſer des hommes de huit pieds. Les petites femmes furent long-tems ſtériles, s'ennuyérent de l'être, firent de petits hommes que les grands maris ne voulurent point reconnoître : tant ils avoient la mine d'avoir des peres de ſix pouces. Les petits Alzophages ne ſe trouvoient pas mieux des grandes Kanoris ; ils en diſoient des choſes étonnantes. Cela faiſoit les plus mauvais ménages du monde. On retourna à la Sibille qui dit : Qu'il ne falloit pas s'attendre que l'Hymen fît des miracles réſervés par tout pays à l'Amour ſeul ; que les Naines euſſent à ſe faire aimer, & les Nains à plaire ; qu'ils s'uniſſent enſuite, & qu'on verroit des merveilles ; mais que cela devoit commencer par un Prince & par

une Princeſſe des deux Nations. Malheureuſement pendant pluſieurs ſiècles, il ne nâquit dans les deux familles royales que des garçons. Enfin, ſous le regne d'un *Alzopha* vingt ou trentiéme du nom, la Reine *Bilbaa* mit au monde une fille, à qui l'on donna le nom de *Babillon*, c'eſt-à-dire, *belle par excellence*. Le jour même qu'elle nâquit, la Reine des Kanoris accoucha de deux Princes. Une Fée inſpira à l'aîné que l'on nommoit *Aazul* l'averſion la plus forte pour les petites femmes. Elle obtint du Deſtin que l'eſprit & les talens de *Zaaf* qui étoit le cadet, ne ſe développeroient pas avant l'âge de vingt ans. Ces Princes furent élevés avec un ſoin extrême. *Aazul* réuſſiſſoit en tout, de façon à paſſer les eſpérances les plus exagérées. On auroit dit d'un particulier, qu'il promettoit beaucoup ; mais d'un Prince l'expreſſion eſt trop foible : on crie d'abord au miracle, ſauf à ſe dédire dans la ſuite. Pour *Zaaf*, il étoit en apparence incapable d'agir & de penſer. Les Courtiſans, bien perſuadés qu'il étoit d'une ſtupidité incurable, ſe contentoient de dire qu'il étoit un peu tardif. Ils penſoient juſte, ſans le

ſçavoir. Lorſque la Princeſſe fut entrée dans ſa quinziéme année, on la préſenta aux Princes. *Aaẓul* la regarda d'un air diſtrait & avantageux, lui fit des complimens de la façon du monde la moins obligeante. Il eut beaucoup de cet eſprit qui ne plaît point. *Zaaf* ne dit mot; mais il regarda toujours *Babillon* avec une attention & un étonnement qu'elle prit pour de l'admiration. Son ſilence lui parut un reſpect timide. Pour la premiere fois de ſa vie, il réuſſit mieux que ſon frère, ſans parler, & plut davantage. Il ſe fit en lui un premier développement. Dès le lendemain quelque choſe de plus noble & de plus décidé parut briller dans ſes yeux. La Princeſſe le remarqua, & s'en applaudit comme de ſon ouvrage. Elle en devint de ſon côté plus belle & plus intéreſſante. Dans un Concert elle chanta un récit fort tendre, où elle exprima avec paſſion un *je vous aime*, en regardant tendrement le Prince *Zaaf*. Il en fut pénétré au point qu'il ſe fit en lui un ſecond développement. Il n'avoit pu joindre enſemble deux notes en dix ans de leçons, il retint ce *je vous aime* admirablement bien, & le chanta juſte. En-

fin, une Fée qui vouloit favoriſer leurs amours, métamorphoſée en un Barbet que montoit *Babillon* pour une courſe de Bague, enleva cette Princeſſe, & s'enfonça dans une épaiſſe forêt pleine de bêtes ſauvages. *Zaaf*, ſans conſulter d'autre mouvement que celui de ſon cœur, s'élança comme un éclair à la ſuite du Barbet. Il étoit à pied; mais l'amour & de grandes jambes vont bien vîte. Il atteignit ſa Maîtreſſe. Ils reſtérent quelques jours enſemble dans cette forêt. Ils ſoupirérent d'amour & de joye de ſe retrouver. C'étoit préciſement de la repetition de ces ſoupirs mêlés & confondus que dépendoit le developpement entier de l'eſprit du Prince, la diminution de ſa taille, & l'accroiſſement de celle de la Princeſſe. A chaque ſoupir elle grandiſſoit à vue d'œil, & *Zaaf* rapetiſſoit. Ils ſe ſouvinrent qu'ils pouvoient ſe marier; la foi fut à l'inſtant jurée, & le mariage conſommé. *Babillon* grandit à un point de perfection qui ne laiſſoit rien à deſirer, & *Zaaf* perdit auſſi ſa taille giganteſque. Contens l'un de l'autre, ils reprirent le chemin de leurs Etats. Une vieille Fée, épriſe d'une belle

paſſion pour le Prince *Aazul*, l'enleva : & comme il ne voulut jamais répondre aux avances de la Fée, elle le metamorphoſa en petit nain contrefait. *Alzopha* mourut de vieilleſſe, *Kanor* de chagrin de l'enchantement de ſon aîné. *Zaaf* ſous le nom de Kanor, réunit les deux Royaumes, & ne fit qu'une ſeule nation des deux peuples, qui ſongèrent à ſe procurer le ſort de leurs Souverains par le même moyen qu'ils avoient employé, & qui leur avoit reuſſi ; c'eſt-à-dire, par un amour mutuel & ſincère ; ce qui mit les belles paſſions, la fidélité, la conſtance à la mode. Je vous ai extrêmement abregé, Monſieur, l'ouvrage de Madame *Fagnan*, dans lequel il ſe trouve des détails agréables, des réflexions juſtes & des critiques ingenieuſes de quelques uns de nos uſages. La narration m'en a paru vive & naturelle. On ne ſçauroit trop louer l'Auteur d'employer à des travaux litteraires quelques heures d'un tems que les femmes ſont en droit de perdre tout entier.

Je ſuis &c.

A Paris ce 13
Décembre 1750.

LETTRES
SUR
QUELQUES ECRITS
DE CE TEMS.

LETTRE IV.

ON peut dire, Monſieur, avec le célèbre *Pope*, mais dans un autre ſens, que *l'étude propre de l'homme eſt l'homme.* Ce grand Poëte entend l'examen réfléchi des paſſions, des vertus & des vices. Sa maxime s'applique, je crois, avec autant de juſteſſe, à l'homme matériel, c'eſt-à-dire, à la recherche intéreſſante des différentes parties, dont l'aſſemblage forme notre individu. Cette étude me paroît même préférable à celle que recommande l'Homère Anglois, parce qu'elle eſt ſujette à moins d'erreurs. Il eſt des la- Suite de l'Hiſtoire Naturelle.

byrinthes en morale comme en d'autres régions de la Philoſophie. Que de ſyſtêmes ſur la formation de l'Univers & ſur les cauſes des merveilles qu'il offre à nos regards ! Les Moraliſtes ne ſont pas moins féconds en hypothèſes. Chaque Obſervateur du cœur en explique à ſon gré les phénomènes, & nous avons preſque autant de Romans de l'ame que nous en avons de Phyſique.

L'Hiſtoire Naturelle, dont l'anatomie eſt aſſurément la branche la plus importante, n'a beſoin ni de ſuppoſitions téméraires ni d'aveugle crédulité. Elle ne cherche point à ſurprendre l'imagination : elle parle aux yeux un langage intelligible. Elle ſeule eſt digne d'occuper & de ſatisfaire un eſprit raiſonnable. Elle nous conduit d'ailleurs à la connoiſſance de nous-mêmes. Il n'eſt guère poſſible d'examiner la ſtructure du corps humain, ſans pénétrer juſqu'au ſublime principe qui l'anime.

Vous avez vû, Monſieur, dans le grand ouvrage de Mrs. *de Buffon & d'Aubenton*, la deſcription des matériaux qui entrent dans la compoſition de notre frêle édifice. M. *de*

Buffon, à la fin du troiſième volume, s'attache à faire connoître les organes de l'homme, le développement & les fonctions des ſens, leur uſage dans toute ſon étendue, les erreurs auxquelles nous ſommes aſſujétis par la nature.

Le ſentiment réſide dans les nerfs. Les ſens ne ſont que des nerfs différemment ordonnés & diſpoſés. L'Œil eſt un épanouiſſement d'un faiſceau de nerfs, qui étant expoſé à l'extérieur plus qu'aucun autre nerf, eſt celui qui a le ſentiment le plus vif & le plus délicat. Il eſt ébranlé par les plus petites parties de la matière, telles que ſont celles de la lumière. L'Oreille qui n'eſt pas un organe auſſi extérieur que l'Œil, & dans lequel il n'y a pas un auſſi grand épanouiſſement de nerfs, n'a pas le même degré de ſenſibilité. Ces deux ſens nous donnent la ſenſation des choſes éloignées ; avec cette différence, que, comme les parties de matière qui affectent l'Ouïe ſont beaucoup plus groſſes que celles de la lumière & qu'elles ont moins de viteſſe, elles ne peuvent s'étendre qu'à de petites diſtances ; & par conſéquent

l'Oreille ne nous donne la ſenſation que de choſes beaucoup moins éloignées que celles dont l'Œil nous donne la ſenſation.

L'Ouïe eſt bien plus néceſſaire à l'homme qu'aux animaux. Ce ſens n'eſt dans ceux-ci qu'une propriété paſſive, capable ſeulement de leur tranſmettre les impreſſions étrangères. Dans l'homme c'eſt non-ſeulement une propriété paſſive, mais une faculté qui devient active par l'organe de la parole. C'eſt en effet par ce ſens que nous vivons en ſociété, que nous recevons les penſées de nos ſemblables, & que nous pouvons leur communiquer les nôtres. Les organes de la voix ſeroient des inſtrumens inutiles, s'ils n'étoient mis en mouvement par ce ſens. Un Sourd de naiſſance eſt néceſſairement muet. Il ne doit avoir aucune idée des choſes abſtraites & générales. L'Auteur rapporte l'hiſtoire d'un ſourd de cette eſpèce, qui à l'âge de vingt-quatre ans commença tout d'un coup à parler, au grand étonnement de toute la ville de Chartres, où cet événement arriva. On ſçut de ce jeune ſourd & muet que trois ou quatre mois au-

paravant il avoit entendu le ſon des cloches, & qu'il avoit été extrêmement ſurpris de cette ſenſation nouvelle & inconnue. Il lui étoit ſorti enſuite une eſpèce d'eau de l'oreille gauche, & il avoit parfaitement entendu des deux oreilles. Il fut ces trois ou quatre mois à écouter ſans rien dire, s'accoûtumant à répéter tout bas les paroles qu'il entendoit, & s'affermiſſant dans la prononciation & dans les idées attachées aux mots. Enfin, il ſe crut en état de rompre le ſilence, & il déclara qu'il parloit, quoique ce ne fût encore qu'imparfaitement. Des Théologiens zélés l'interrogèrent ſur ſon état paſſé, ſur Dieu, ſur l'ame, ſur la bonté ou la malice morale des actions; il ne comprit rien à leurs queſtions. Quoiqu'il fût né de parens catholiques, qu'il aſſiſtât à la meſſe, qu'il fût inſtruit à faire le ſigne de la croix & à ſe mettre à genoux, il n'avoit jamais joint à tout cela aucune intention. Il ne ſçavoit pas bien diſtinctement ce que c'étoit que la mort, & il n'y penſoit point : il menoit une vie purement animale.

La membrane, qui eſt le ſiège de

l'Odorat, étant encore moins fourn
de nerfs que celle qui fait le siè
de l'Ouïe, elle ne nous donne la se
ſation que des parties de matière q
ſont plus groſſes & moins éloignée
telles que ſont les particules odora
tes des corps ; & comme les ne
ſont encore en moindre quantité,
qu'ils ſont plus diviſés ſur le pal
& ſur la langue, les particules od
rantes ne ſont pas aſſez fortes pc
ébranler cet organe : il faut des pa
ties moins déliées pour la ſenſati
qu'on appelle le Goût, qui ne pe
être produite que par une eſpèce
contact, au moyen de la fonte de c
taines parties de matière, telles que
ſels, les huiles, &c. Enfin, com
les nerfs ſont extrêmement diviſés
très-légèrement parſemés dans
peau, aucune partie auſſi ſubtile c
celles qui forment la lumière ou
ſons, les odeurs, ou les ſaveurs,
peut les ébranler d'une manière ſe
ſible, & il faut de très-groſſes part
de matière, c'eſt-à-dire, des co
ſolides, pour qu'ils puiſſent en ê
affectés. Auſſi le ſens du Toucher
nous donne aucune ſenſation
choſes éloignées, mais ſeulement

celles dont le contact eſt immédiat. On peut donc conclure, avec M. *de Buffon*, que la différence qui eſt entre nos ſens ne vient que de la poſition plus ou moins extérieure des nerfs, & de leur quantité plus ou moins grande dans les différentes parties qui conſtituent les organes.

Le Toucher eſt ſans contredit le plus utile & le plus agréable de tous les ſens : nous lui devons nos plaiſirs les plus vifs. Que j'aime dans *Lucrèce* cette exclamation pleine de ſentiment : *Le Toucher, grands Dieux, le Toucher !*

Tactus enim, tactus, proh Divûm Numina ſancta !

Ce ſens eſt répandu dans tout le corps ; mais la main en eſt le principal organe, parce qu'elle eſt diviſée en pluſieurs petites parties fléxibles & mobiles. Si elle avoit encore un plus grand nombre de parties, qu'elle fût, par exemple, diviſée en vingt doigts, que ces doigts euſſent un plus grand nombre d'articulations & de mouvemens, il n'eſt pas douteux que le ſentiment du Toucher ne fût infiniment plus parfait qu'il ne l'eſt,

parce que cette main pourroit alors s'appliquer beaucoup plus immédiatement & plus préciſément ſur les différentes ſurfaces des corps.

Les animaux qui ont des mains paroiſſent être les plus ſpirituels. Les Singes ſont des choſes ſi ſemblables aux actions méchaniques de l'homme, qu'on diroit qu'elles ont pour cauſe la même ſuite de ſenſations corporelles. Les Polypes, les Araignées & d'autres Inſectes, qui ont un grand nombre de bras ou de pattes, connoiſſent & choiſiſſent avec plus de ſagacité les choſes qui leur conviennent. Les Poiſſons, dont le corps eſt couvert d'écailles, & qui ne peuvent ſe plier, doivent être les plus ſtupides de tous les animaux. Les Serpens le ſont moins. Quoique recouverts d'une peau dure & écailleuſe, ils ont la faculté de ſe plier en pluſieurs ſens ſur les corps étrangers, & par conſéquent de les toucher beaucoup mieux que ne peuvent faire les imbécilles habitans des eaux. Les deux grands obſtacles à l'exercice du ſens du Toucher ſont donc le défaut de parties différentes, diviſées & flexibles, & le revêtement de la peau, ſoit

par du poil, de la plume, des écailles, des taies, des coquilles, &c. Plus ce revêtement ſera dur & ſolide, moins le ſentiment du Toucher pourra s'exercer : plus au contraire la peau ſera fine & déliée, plus le ſentiment ſera vif & exquis. Les femmes ont, entre autres avantages ſur les hommes, celui d'avoir la peau plus douce & le Toucher plus délicat.

C'eſt par le Toucher que nous jugeons des grandeurs & des diſtances réelles des objets. Les enfans qui n'ont encore rien touché ſont affectés comme ſi tout ce qui les environne étoit dans leurs yeux. Une mouche doit leur paroître un animal d'une grandeur énorme. C'eſt pour cela que dès qu'ils ont la liberté de ſe ſervir de leurs mains, ils cherchent à toucher tout ce qu'on leur préſente. On les voit s'amuſer & prendre plaiſir à tourner & à retourner les choſes que leurs petits doigts peuvent tenir. Il ſemble qu'ils cherchent à connoître la forme des corps en les touchant de tous côtés, & pendant un tems conſidérable. L'Auteur condamne avec raiſon l'uſage d'emmailloter les bras d'un enfant avec tout le reſte du corps

juſqu'à ſix ou ſept ſemaines ; il eſt certain qu'on retarde par là le développement du Toucher, ce ſens important, duquel dépendent nos vraies connoiſſances. Mais ce ſeroit, je crois, exagérer le mérite du Toucher, que de dire, avec l'Auteur, « qu'un » homme n'a peut-être beaucoup plus » d'eſprit qu'un autre que pour avoir » fait dans ſa première enfance un » plus prompt & un plus grand uſage » de ce ſens. » Un retard de ſix ou ſept ſemaines, d'un an même, ne doit guère apporter de différence entre les eſprits. D'ailleurs, le Toucher n'eſt rien, ſans l'intelligence pour en profiter.

M. *de Buffon* termine ce qui regarde les ſens par un morceau neuf & ſublime. C'eſt une récapitulation philoſophique & poëtique de tout ce qu'il a dit à ce ſujet. Il fait parler le premier homme, tel qu'on peut croire qu'il étoit au moment de la création, c'eſt-à-dire, avec ſes organes parfaitement formés, mais tout neuf pour lui-même & pour tout ce qui l'environnoit. Je ſuis bien fâché, Monſieur, que les bornes que je me ſuis preſcrites me forcent d'abréger ce

récit extrêmement agréable. M. *de Buffon*, après avoir fait passer le chef du genre humain de surprise en surprise, causée par le premier exercice de ses cinq sens, le fait reposer dans les bras du sommeil. Son réveil lui paroît une seconde naissance. Il croit qu'il a cessé d'être. L'anéantissement qu'il vient d'éprouver lui donne quelque idée de crainte, & lui fait sentir qu'il ne doit pas exister toujours. Il a une autre inquiétude. Il ne sçait s'il n'a pas laissé dans le sommeil quelque partie de lui-même. Il essaye ses sens, il cherche à se reconnoître. Ecoutez-le lui même, Monsieur, & goutez avec moi la vérité de ses premiers mouvemens & de ses premières sensations. « Tandis que je parcou-
» rois des yeux les bornes de mon
» corps pour m'assurer que mon exis-
» tence m'étoit demeurée toute en-
« tière, quel fut mon étonnement
» de voir à mes côtés une forme sem-
» blable à la mienne ! Je la pris pour
» un autre moi-même ; loin d'avoir
» rien perdu pendant que j'avois cessé
» d'être, je crus m'être doublé. Je
» portai ma main sur ce nouvel être :
» quel saisissement ! Ce n'étoit pas

» moi, mais c'étoit plus que moi;
» mieux que moi; je crus que mon
» exiſtence alloit changer de lieu, &
» paſſer toute entière à cette ſeconde
» moitié de moi-même. Je la ſentis
» s'animer ſous ma main; je la vis
» prendre de la penſée dans mes yeux;
» les ſiens firent couler dans mes
» veines une nouvelle ſource de vie.
» J'aurois voulu lui donner tout mon
» être; cette volonté vive acheva mon
» exiſtence, je ſentis naître *un ſi-*
» *xième ſens.* Dans cet inſtant l'aſtre
» du jour ſur la fin de ſa courſe étei-
» gnit ſon flambeau; je m'aperçus à
» peine que je perdois le ſens de la
» vûe; j'exiſtois trop pour craindre de
» ceſſer d'être, & ce fut vainement
» que l'obſcurité où je me trouvois me
» rappella l'idée de mon premier ſom-
» meil. «

Je vais maintenant parcourir avec vous, Monſieur, l'article amuſant qui occupe le reſte de ce troiſième volume. Il renferme les *variétés dans l'eſpèce humaine.* Les plus remarquables ſont celles de la couleur, de la forme, de la grandeur & du naturel des peuples. Chacun de ces objets conſidéré dans toute ſon étendue fourniroit un ample traité. M. *de Buffon*

ſe borne à ce qu'il y a de plus général & de plus avéré.

Les Lappons Danois, Suédois, Moſcovites & Indépendans, les Zembliens, les Borandiens, les Samoïedes, les Tartares Septentrionaux, les Groenlandois & les Sauvages au Nord des Eſquimaux ſemblent être tous de la même race, qui s'eſt étendue & multipliée le long des côtes des Mers Septentrionales, dans des déſerts & ſous un climat inhabitable pour toutes les autres Nations. Tous ces Peuples ſont hideux. Ils ont le viſage large & plat, le nez camus & écraſé, l'iris de l'œil jaune-brun & tirant ſur le noir, les paupières retirées vers les temples, les jouës extrêmement élevées, la bouche très-grande, le bas du viſage étroit, les lèvres groſſes & relevées, la voix grêle, la tête groſſe, les cheveux noirs & liſſes, la peau bazanée. Ils ſont très-petits, trapus quoique maigres. La plupart n'ont que quatre pieds de hauteur. Les Géans parmi eux en ont quatre & demi. Les femmes ſont auſſi laides que les hommes. Celles de Groenland ſont de très-petite taille. Leurs mamelles ſont mol-

les & ſi longues, qu'elles donnent à teter à leurs enfans par deſſus l'épaule. Le bout de ces mamelles eſt noir comme du charbon. Quelques Voyageurs diſent que ces femmes ragoutantes n'ont de poil que ſur la tête. Les mœurs de ces Peuples ſont auſſi ſauvages que leur phyſionomie. Ils ſont tous groſſiers, ſuperſtitieux & ſtupides. Les Lappons Danois ont un gros chat noir, auquel ils diſent tous leurs ſecrets, & qu'ils conſultent dans toutes leurs affaires importantes, qui ſe réduiſent à ſçavoir s'il faut aller à la chaſſe ou à la pêche. Il y a dans chaque famille des Lappons Suedois un tambour pour conſulter le Diable. Les Lappons Moſcovites ſe baignent nuds & tous enſemble, filles & garçons, mère & fils, frères & ſœurs. En ſortant de ces bains extrêmement chauds, ils vont ſe jetter dans une rivière très-froide. Ils offrent aux Etrangers leurs femmes & leurs filles. Ils tiennent à grand honneur qu'on veuille bien coucher avec elles. C'eſt dommage en verité qu'elles ſoient ſi laides. Cette coutume eſt également établie chez les Samoïedes, les Borandiens, les Lappons & les Groenlandois.

Les Tartares & les Chinois ſe reſſemblent aſſez par la figure & les traits; & il eſt probable qu'ils ſont de même origine, quoiqu'ils ayent des mœurs tout oppoſées. Ceux-là ſont fiers, belliqueux, grands chaſſeurs, durs & groſſiers juſqu'à la brutalité. Ceux-ci ſont mols, paeifiques, indolens, ſuperſtitieux, ſoumis, dépendans juſqu'à l'eſclavage, cérémonieux, complimenteurs juſqu'à la fadeur. Les Japonnois ſont aſſez ſemblables aux Chinois. Une coutume bizare, commune à ces deux Nations, eſt de rendre les pieds des femmes ſi petits, qu'elles ne peuvent preſque ſe ſoûtenir. Une jolie femme à la Chine & au Japon doit avoir le pied aſſez petit pour trouver trop aiſée la pantoufle d'un enfant de ſix ans. J'ai lû quelque part que c'étoit la jalouſie qui avoit fait imaginer aux Chinois ce moyen d'empêcher les rendez-vous: preſque toutes leurs femmes ne pouvant marcher, ſont obligées de reſter chez elles.

Le goût pour les longues oreilles regne chez tous les Peuples de l'Orient. Les uns tirent leurs oreilles par le bas pour les allonger ſans les

percer qu'autant qu'il le faut pour y attacher des boucles : d'autres, comme au païs de Laos, en agrandiſſent le trou ſi prodigieuſement, qu'on pourroit preſque y paſſer le poing; enſorte que leurs oreilles deſcendent juſque ſur les épaules.

Dans l'Iſle Formoſe, qui n'eſt pas bien éloignée de la côte de la Province de Fokien à la Chine, un Voyageur dit avoir vû de ſes propres yeux un homme qui avoit une queue longue de plus d'un pied, toute couverte d'un poil roux, & fort ſemblable à celle d'un Bœuf. Cet homme à queue aſſuroit que tous ceux de la partie Méridionale de cette Iſle avoient des queues comme lui. D'autres Voyageurs rapportent la même choſe du Royaume de Lambry, où il y a des hommes qui ont des queues de la longueur de la main, qui vivent dans les montagnes. Dans cette même Iſle Formoſe il n'eſt pas permis aux femmes d'accoucher avant trente-cinq ans, quoiqu'il leur ſoit libre de ſe marier long-tems avant cet âge. Quand elles ſont groſſes, leurs Prêtreſſes les font avorter, en leur foulant le ventre, avec les pieds, s'il le

faut. C'eſt non-ſeulement une infamie, mais même un crime de mettre un enfant au monde avant l'âge preſcrit. Il y en a qui ſont enceintes pour la dix-ſeptieme fois, lorſqu'il leur eſt enfin permis d'accoucher.

Les coûtumes de différens Peuples de l'Inde ſont toutes fort ſingulières, & même bizarres. Les Banianes ne mangent rien de ce qui a eu vie. Ils craignent de tuer le moindre inſecte, pas même ceux qui les rongent. Ils jettent du ris & des fèves dans les rivières pour nourrir les poiſſons, & des graines ſur la terre pour les oiſeaux & les inſectes. Quand ils rencontrent ou un Chaſſeur ou un Pêcheur, ils le ſupplient très-inſtamment de ſe déſiſter de ſon entrepriſe. Ils offrent de l'argent pour le fuſil & pour les filets. Les Naires ou les Nobles du Calicut ne peuvent avoir qu'une femme; mais les femmes peuvent avoir autant de maris qu'il leur plaît. Il s'en trouve qui en ont juſqu'à dix. C'eſt un privilège de nobleſſe, dont les femmes de condition ne manquent pas de profiter. Les Bourgeoiſes ne peuvent avoir qu'un mari. Elles adouciſſent la dureté de

la loi par le commerce qu'elles ont avec les Etrangers, auxquels elles s'abandonnent ſans aucune crainte de leurs maris qui n'oſent leur rien dire. Les mères proſtituent leurs filles le plus jeunes qu'elles peuvent.

Les femmes du peuple en Perſe ont une ſingulière ſuperſtition. Celles qui ſont ſtériles s'imaginent que pour devenir fécondes il faut paſſer ſous les corps morts des criminels qui ſont ſuſpendus aux fourches patibulaires. Lorſque ce remède ne leur réuſſit pas, elles vont chercher les canaux des eaux qui s'écoulent des bains; elles attendent le tems où il y a dans ces bains un grand nombre d'hommes; alors elles traverſent pluſieurs fois l'eau qui en ſort; & lorſque cette recette ne fait pas plus d'effet que la première, elles ſe déterminent enfin à avaler la partie du prépuce qu'on retranche dans la circonciſion.

On voyage très-agréablement le long du Nil. Dans toutes les Villes & Villages on trouve des filles deſtinées aux plaiſirs des Voyageurs, ſans qu'ils ſoient obligés de les payer. C'eſt l'uſage d'avoir des maiſons d'hoſpitalité toujours remplies de ces

filles. Lee gens riches ſe font en mourant un devoir de piété de fonder ces maiſons, & de les peupler de filles qu'ils font acheter dans cette vûe charitable.

Le ſang de Géorgie eſt peut-être le plus beau ſang de l'Univers. La nature y a répandu ſur la plupart des femmes des graces qu'on ne voit point ailleurs. Elles ſont grandes, bien faites, extremement déliées à la ceinture; elles ont le viſage charmant. Auſſi n'y a-t-il pas de païs où le libertinage ſoit à un plus haut point. Les gens d'Egliſe comme les autres ont chez eux de belles Eſclaves: perſonne n'en eſt ſcandaliſé. Un Eccléſiaſtique, qui, aux grandes Fêtes, comme Pâques & Noël, ne s'enivre pas, court riſque d'être excommunié par le Patriarche.

Les femmes de Circaſſie & de Mingrelie ſont encore fort belles. Les Mingreliens ne ſont point jaloux. Un mari qui prend ſa femme ſur le fait avec ſon galant, n'a droit que de contraindre ce dernier à payer un Cochon, qui ſe mange entr'eux trois. Dans tous ces païs les eſclaves ne ſont pas chers. On a une très-jolie & même

une très-belle fille d'entre treize & dix-huit ans, moyennant vingt écus.

Il en coûte beaucoup pour être salué en Ethiopie. Les Habitans se prennent la main droite les uns aux autres, & se la portent mutuellement à la bouche; ils ôtent ensuite très-poliment l'écharpe de celui qu'ils saluent, & ils se l'attachent au tour du corps; de sorte que ceux qu'on salue demeurent à moitié nuds; car la plupart ne portent que cette écharpe avec un caleçon de coton.

Sur les frontières des Déserts de l'Ethiopie on trouve un Peuple, appellé Acridophages, c'est-à-dire, Mangeurs de Sauterelles. Ils sont noirs, maigres, très-légers à la course, & fort petits de taille. Comme ils n'ont ni bétail, ni poisson, ils sont réduits à vivre de ces Sauterelles qu'ils ramassent en grande quantité; ils les saupoudrent de sel, & ils les gardent pour se nourrir pendant toute l'année. Cette mauvaise nourriture produit deux effets singuliers; le premier, est qu'ils vivent à peine jusqu'à l'âge de quarante ans, & le second, c'est que lorsqu'ils approchent de cet âge, il s'engendre dans leur chair une mul-

itude d'insectes ailés, qui commencent par leur manger le ventre, ensuite la poitrine, & les rongent jusqu'aux os.

Il y a autant de variétés dans la race des Noirs que dans celle des Blancs. Leurs mœurs & leur naturel sont aussi très-différens. Dans le Royaume de Malimba, c'est la femme qui ennoblit le mari. Quand le Roi meurt & qu'il ne laisse qu'une fille, elle est maitresse absolue du Gouvernement, pourvû qu'elle ait atteint l'âge nubile. Elle fait le tour de son Royaume. Par tout où elle passe les hommes se mettent en haie. Celui d'entr'eux qui lui plaît davantage va coucher avec elle. Au retour de cet agréable voyage, elle appelle à sa Cour le jeune & vaillant mortel dont elle a été le plus satisfaite: elle l'épouse; toute l'autorité est dès lors dévolue à son mari.

Les femmes des Hottentots ont une excroissance de chair bien hideuse. C'est une peau large & dure qui leur vient au-dessous du nombril, & qui descend jusqu'au milieu des cuisses en forme de tablier. Elles sont toutes sujettes à cette monstrueuse

difformité, qu'elles découvrent à ceux qui ont assez de curiosité ou d'intrépidité, pour demander à la voir ou à la toucher. Les hommes de leur côté sont tous à demi eunuques. Mais ils ne naissent pas tels. On leur ôte un testicule ordinairement à l'âge de huit ans, & souvent plus tard.

M. *de Buffon* prétend que la chaleur du climat est la principale cause, & presque l'unique de la couleur des Nègres. Il observe très-judicieusement que lorsque cette chaleur est excessive, comme au Sénégal & en Guinée, les hommes sont tout à fait noirs; lorsqu'elle est un peu moins forte, comme sur les côtes de l'Afrique, les hommes sont moins noirs; lorsqu'elle commence à devenir un peu plus modérée, comme en Barbarie, au Mogol, en Arabie, &c. les hommes ne sont que bruns; & enfin, lorsqu'elle est tout-à-fait tempérée, comme en Europe & en Asie, les hommes sont blancs. On y remarque seulement quelques variétés qui ne viennent que de la manière de vivre. Par exemple, tous les Tartares sont basanés, tandis que les Peuples de l'Europe qui sont sous la même la-

titude ſont blancs ; c'eſt que les Tartares ſont toujours expoſés à l'air, qu'ils n'ont ni villes, ni demeures fixes, qu'ils couchent ſur la terre, qu'ils vivent d'une manière dure & ſauvage. Chez nous-mêmes les gens de la campagne ſont plus bruns que ceux des villes. Le froid & le chaud influent auſſi ſur les animaux. Les Ecureuils, les Lièvres, les Belettes, &c. ſont blancs ou preſque blancs dans les Royaumes du Nord, tandis qu'ils ſont bruns ou gris dans les païs moins froids. En Suéde, certains animaux, comme les Lièvres, ſont tous gris pendant l'été, & tous blancs pendant l'hyver.

L'Auteur eſt tellement perſuadé que la couleur des Nègres ne vient que de l'ardeur du climat & de l'action long-tems continuée de la chaleur, qu'il préſume que cette couleur s'effaceroit peu à peu dans un païs froid ; & que par conſéquent, ſi l'on tranſportoit des Nègres dans une Province du Nord, leurs deſcendans à la huitième, dixième, ou douzième generation ſeroient beaucoup moins noirs que leurs ancêtres, & peut-être auſſi blancs que les Peuples originaires.

une très-belle fille d'entre treize & dix-huit ans, moyennant vingt écus.

Il en coûte beaucoup pour être ſalué en Ethiopie. Les Habitans ſe prennent la main droite les uns aux autres, & ſe la portent mutuellement à la bouche; ils ôtent enſuite très-poliment l'écharpe de celui qu'ils ſaluent, & ils ſe l'attachent au tour du corps; de ſorte que ceux qu'on ſalue demeurent à moitié nuds; car la plupart ne portent que cette écharpe avec un caleçon de coton.

Sur les frontières des Déſerts de l'Ethiopie on trouve un Peuple, appellé Acridophages, c'eſt-à-dire, Mangeurs de Sauterelles. Ils ſont noirs, maigres, très-légers à la courſe, & fort petits de taille. Comme ils n'ont ni bétail, ni poiſſon, ils ſont réduits à vivre de ces Sauterelles qu'ils ramaſſent en grande quantité; ils les ſaupoudrent de ſel, & ils les gardent pour ſe nourrir pendant toute l'année. Cette mauvaiſe nourriture produit deux effets ſinguliers; le premier, eſt qu'ils vivent à peine juſqu'à l'âge de quarante ans, & le ſecond, c'eſt que lorſqu'ils approchent de cet âge, il s'engendre dans leur chair une mul-

titude d'insectes ailés, qui commencent par leur manger le ventre, ensuite la poitrine, & les rongent jusqu'aux os.

Il y a autant de variétés dans la race des Noirs que dans celle des Blancs. Leurs mœurs & leur naturel sont aussi très-différens. Dans le Royaume de Malimba, c'est la femme qui ennoblit le mari. Quand le Roi meurt & qu'il ne laisse qu'une fille, elle est maitresse absolue du Gouvernement, pourvû qu'elle ait atteint l'âge nubile. Elle fait le tour de son Royaume. Par tout où elle passe les hommes se mettent en haie. Celui d'entr'eux qui lui plaît davantage va coucher avec elle. Au retour de cet agréable voyage, elle appelle à sa Cour le jeune & vaillant mortel dont elle a été le plus satisfaite: elle l'épouse; toute l'autorité est dès lors dévolue à son mari.

Les femmes des Hottentots ont une excroissance de chair bien hideuse. C'est une peau large & dure qui leur vient au-dessous du nombril, & qui descend jusqu'au milieu des cuisses en forme de tablier. Elles sont toutes sujettes à cette monstrueuse

Tartares Orientaux doit faire ſoupçonner qu'ils ſortent originairement de ces Peuples. Les nouvelles découvertes que les Ruſſes ont faites au-delà de Kamtſchatka, de pluſieurs terres & de pluſieurs Iſles qui s'étendent juſqu'à la partie de l'Oueſt du continent de l'Amerique, ne laiſſeroient aucun doute ſur la poſſibilité de la communication, ſi ces découvertes étoient bien conſtatées, & que ces terres fuſſent à peu près contigues. Mais en ſuppoſant même qu'il y ait des intervalles de mer aſſez conſidérables, n'eſt-il pas très-poſſible que des hommes aient traverſé ces intervalles, & qu'ils ſoient allés d'eux-mêmes chercher ces nouvelles terres, ou qu'ils y ayent été jettés par la tempête? On peut auſſi préſumer avec aſſez de vraiſemblance que les habitans du Nord de l'Amérique au Détroit de Davis & des parties Septentrionales de la terre de Labrador, ſont venus du Groenland, qui n'eſt ſéparé de l'Amérique que par la largeur de ce Détroit qui n'eſt pas fort conſidérable.

De tout ce que vous venez de lire, Monſieur, vous concluerez avec M.

de Buffon que le genre humain n'eſt pas compoſé d'eſpèces eſſentiellement différentes entre elles ; qu'au contraire il n'y a eu originairement qu'une ſeule eſpèce d'hommes, qui s'étant multipliée & répandue ſur toute la ſurface de la terre, a ſubi divers changemens, par la différence du climat, par celle de la nourriture, & par celle des mœurs & des uſages.

Je ſuis, &c.

A Paris ce 15 Décembre 1750.

LETTRE V.

LE ſuccès de *Cénie*, Roman moral & attendriſſant, mis en action, me confirme, Monſieur, dans l'idée que je me ſuis faite du nouveau genre, appellé mal-à propos *le Comique-Larmoyant*. C'eſt même à cette Pièce charmante que je dois en partie les réflexions que je vous ai envoyées en dernier lieu. Après avoir cherché la cauſe des applaudiſſemens prodigués à l'ouvrage de Madame de *Graſigny*. Cénie.

je n'en ai point trouvé d'autre que la nobleſſe & la verité des caractères, la délicateſſe & la beauté des ſentimens, le naturel, la fineſſe & la préciſion du dialogue, les graces d'un ſtile enchanteur, &, ſurtout l'excluſion du comique ſubalterne.

A l'égard de la fable, il ſeroit peut-être à ſouhaiter que la ſolidité des fondemens répondît à la ſageſſe de la conduite. Mais il y a longtems qu'on eſt convenu de ne pas exiger au Théâtre une exacte vraiſemblance. Il faut donc admettre dans *Méliſſe* un eſprit aſſez méchant, un cœur aſſez noir, pour tromper cruellement un mari, qui ne s'eſt étudié qu'à la rendre heureuſe. L'excuſe qu'elle allègue paroît peu raiſonnable. *La diſproportion de nos âges m'a fait craindre*, dit-elle, *de retomber dans l'indigence dont vous m'aviez tirée : pour aſſurer ma fortune, j'ai ſuppoſé un enfant.* Pouvoit-elle apréhender un pareil malheur, mariée au plus compatiſſant, au plus généreux de tous les hommes ? Quelle apparence que *Dorimond*, dont le penchant eſt de faire du bien à tout le monde, laiſsât après lui dans la miſere une femme qu'il adoroit ? Il y a beaucoup d'adreſſe à l'Auteur d'a-

voir fait mourir ce monſtre, & d'en avoir épargné la vue au ſpectateur.

Mais jalouſe de l'acquiſition d'un enfant, où penſez-vous que *Méliſſe* le cherche? Ce n'eſt point parmi les gens du commun. Une affaire d'honneur oblige le Marquis *Dorſainville* de s'enfuir aux Indes. Sa femme peu de tems après met au monde une fille, qu'on lui ravit: on perſuade à la mère qu'elle eſt morte. *Méliſſe* informée de ſon extrême pauvreté, la prend chez elle pour ſervir de gouvernante à ſa propre fille. Vous voyez, Monſieur, combien tout cela a l'air peu naturel. Il y a tant d'enfans illégitimes, dont on peut s'accommoder, qu'on ne s'aviſe guère d'enlever un enfant de condition. De plus ces enlevemens ne ſont pas trop aiſés. Nos mœurs, nos uſages, l'intérêt des familles, les loix de l'Etat & de l'Egliſe: tout concourt à rendre ces ſortes de rapts moralement impoſſibles. On dira peut-être que *Méliſſe* ne connoiſſoit point la Marquiſe *d'Orſainville*, qui avoit quitté ſon nom & pris celui *d'Orphiſe*. Une femme de qualité a beau vouloir ſe cacher, on ſçait bientôt qui elle eſt; ſurtout ſi, comme la Marquiſe *d'Or-*

ſainville, elle reſte dans ſa patrie. D'ailleurs, une affaire d'honneur, quelque malheureuſe qu'elle ſoit, ne réduit pas à la mendicité une femme de ce rang, qui tient ordinairement à des parens riches & diſtingués, & ne l'oblige pas de changer de nom.

La conduite de *Méricourt*, neveu de *Dorimond*, n'eſt pas tout-à-fait conforme au portrait qu'on en trace. On le repréſente comme un homme intéreſſé. Il voit avec douleur ſa fortune renverſée par la naiſſance de *Cénie*. Il comptoit la réparer en l'épouſant. *Méliſſe*, au lit de la mort, lui révèle le miſtère. Il doit être enchanté de cette découverte, & ſon premier mouvement eſt de porter à *Dorimond* les Lettres de *Méliſſe*. *Cénie* perdant ſon état, *Méricourt* partage avec *Clerval* ſon frère la ſucceſſion d'un oncle, dont ils ſe voyent par-là les ſeuls héritiers. On ne ſçait plus pourquoi il continue ſes pourſuites auprès d'une fille qu'il n'aime pas, & qui ne peut le ſouffrir. Car, de la façon dont il eſt peint, il eſt également indigne d'aimer & d'être aimé.

Ce qui fait un honneur infini à l'Auteur, c'eſt que ces défauts ne

s'aperçoivent qu'après une lecture réflechie. Ils disparoissent à la représentation. Le cœur est si délicieusement occupé, qu'il suspend les fonctions de l'esprit. On est conduit par le plaisir à croire ce que disent les Acteurs : *voluptate ad fidem ducimur.* Tout ce que la morale a de plus sublime, le sentiment de plus délicat, l'infortune de plus respectable & de plus touchant, la générosité de plus noble, la reconnoissance de plus vif, la probité de plus sévère, se trouve rassemblé dans cette pièce. Quelle foule de personnages intéressans ! *Dorimond, Orphise, Cénie, Clerval, Dorsainville,* cœurs vertueux & sensibles, avec quels charmes vous inspirez l'amour du devoir & de l'humanité ! On ne peut assez admirer l'art de Madame *de Grafigny* dans l'invention de ces caractères, tous également beaux, & néantmoins différens. *Dorimond* a dans l'ame une naïveté qui fait souhaiter que tous les hommes lui ressemblent : il est bon par excellence, esclave de l'honneur, ennemi des soupçons ; la crainte d'être injuste le rend facile à tromper. *Orphise* montre une fermeté supérieure à ses disgraces. Sa façon de penser dé-

cèle ſa naiſſance ; on lit ce qu'elle eſt à travers le bandeau du malheur ; on applaudit à ſes maximes, fruit d'une expérience conſommée, à ſes ſentimens puiſés dans ſon cœur. *Cénie* eſt ingénue ; elle ſuit ſon penchant ; elle aime *Clerval* ; elle ne rougit point de l'avouer ; elle déteſte *Méricourt* ; elle le lui déclare avec franchiſe. Quand il la preſſe de ſe décider, & qu'il lui dit qu'*il n'eſt plus tems de balancer*, elle lui réplique avec une candeur ingénieuſe : *Je ne balance point, Monſieur.* *Clerval* eſt l'appui des malheureux, & le modèle des amans. Quelle vivacité, quelle verité dans ſa paſſion ! Quel empreſſement à ſervir ſon ami & ſa maitreſſe ! Que ſon heureux naturel contraſte bien avec la perfidie & la fauſſeté de ſon frere ! *Dorſainville* reſſent tout le prix des bienfaits. Il exprime ſa gratitude en des termes ſi vrais & ſi peu recherchés, qu'il invite le cœur le plus dur à faire du bien aux hommes. Chaque perſonnage eſt peint avec les traits que demandent ſon état, ſon âge & ſa ſituation. Ce ne ſont point des caractères chimériques, des vertus giganteſques, ſi je puis m'exprimer ainſi,

telles que la moderne Melpomène nous en offre quelquefois ; ce ſont des portraits copiés d'après la nature.

Je ne crois pas non plus que nous ayons dans notre langue beaucoup d'ouvrages dramatiques, écrits d'un ſtile ſi pur, ſi gracieux & ſi poli. On croit lire une pièce de Térence. Madame *de Grafigny* poſſede l'art ſi peu connu de ne dire préciſément que ce qu'il faut. Chaque penſée, chaque ſentiment, chaque mot eſt à ſa place. L'expreſſion propre vient ſe ranger d'elle-même ſous ſa plume. Pour bien ſentir le mérite de ſa diction, il n'y a qu'à réfléchir un moment ſur la difficulté de faire cinq Actes en proſe, & ſur la néceſſité qu'il y a que cette proſe ſoit chatiée, préciſe, ſimple & pourtant ſaillante. Je m'imagine qu'il eſt plus aiſé d'écrire en vers, du moins pour le Théâtre. A la faveur de la meſure & de la rime, on y fait paſſer bien des choſes, qui, ſi elles étoient dépouillées de ce frivole ornement, nous paroîtroient bien inſipides.

Les préceptes & les ſentences ſont, je crois, plus néceſſaires dans le genre adopté par l'Auteur que dans la tragédie. Mais il faut éviter le ton de

déclamateur & celui de ſophiſte poin-tilleux. Il eſt une certaine ſimplicité noble & délicate qu'il n'eſt pas donné à tout le monde de ſaiſir. Il n'y a pas dans *Cénie* un ſeul trait de morale qui ne ſoit proportionné à l'état de celui qui parle, & qui, dans le commerce du monde, ne puiſſe ſouvent trouver ſon application.

Je vous ai dit, Monſieur, que Madame *de Grafigny* avoit judicieuſement écarté le comique ſubalterne. Car il y en a d'une autre eſpèce, qui n'eſt point étranger dans un ouvrage de ce genre. Telle eſt la premiere ſçêne du cinquiéme Acte, digne, ſelon moi, du plus grand Philoſophe Dramatique. Il ne ſera pas inutile d'en rapporter ici quelques traits, pour fixer l'idée du comique qu'on peut admettre dans les pièces attendriſſantes. *Orphiſe* & *Cénie* ſont déterminées à ſe retirer. *Dorimond* a pourvû à ce que rien ne leur manquât. *Dorſainville*, que *Clerval* a ramené des Indes, où il avoit été ſimple ſoldat, & dont il a obtenu la grace, eſt celui qu'il choiſit pour conduire ſa maitreſſe au couvent.

„ Repoſez-vous ſur moi, lui dit „ *Dorſainville*; j'aurai ſoin de tout.

„ CLERVAL. Ne les préſentez pas
„ comme des infortunées. Les mal-
„ heurs ne ſont pas toujours une bonne
„ recommandation. DORS. Je ſçais ce
„ qu'il faut dire. CLER. Qu'elles ſoient
„ bien traitées : ſi la penſion ne ſuffit
„ pas, on la doublera. DORS. Vous
„ m'avez dit tout cela. CLER. Re-
„ commandez ſurtout que l'on vous
„ avertiſſe, s'il arrivoit la moindre
„ incommodité à Génie. DORS. Je n'y
„ manquerai pas. CLER. Faites bien
„ ſentir que ce ſont des femmes de
„ mérite. Ce n'eſt qu'en montrant
„ pour elles une grande conſidération
„ que vous pourrez leur en attirer.
„ DORS. Je n'oublierai rien. CLER.
„ Qu'il eſt fâcheux dans de certaines
„ circonſtances de ne pouvoir agir ſoi-
„ même ! DORS. Quoi, doutez-vous
„ de mon zèle ! CLER. Non, cher
„ ami. Mais vous ne connoiſſez point
„ les deux perſonnes qui méritent le
„ plus qu'on s'intéreſſe vivement à
„ elles. DORS. Vous les aimez : cela
„ me ſuffit. CLER. Il faut ſervir les
„ malheureux avec tant de circonſpe-
„ ction, d'égards & de reſpect !
„ DORS. Qui doit mieux que moi
„ ſçavoir les ménager ? CLER. Il eſt

de valets, mais de ce rire de l'ame de cette ſatisfaction ſecrette de vo le cœur humain ſi bien developpé de ce plaiſir intérieur qu'on ſent quand on regarde un tableau, où l nature eſt parfaitement imitée. O rit ſouvent à certains traits de Tr gédies ; & ce rire eſt un éloge auſ flatteur que les larmes. L'autre ri eſt ſemblable au ſentiment qu'o éprouve à la vue des groteſques.

Un Auteur ſe trompe quelquefo ſur des plaiſanteries qu'il hazarde & qui ne font rire ni d'une façon d'une autre. Il y a par exemple un trait, & c'eſt le ſeul dans pièce de Madame *de Grafigny*, qui je crois, eſt de ce genre : c'eſt lorſqu *Dorimond* mal inſtruit, accuſe fauſſ ment *Orphiſe* de donner de mauva conſeils à *Cénie* : il la prie aſſez ſéch ment de ne plus ſe mêler des affair de ſa maiſon. La ſuivante *Liſette* pr teſte à *Orphiſe* qu'elle n'a point part à la mauvaiſe humeur de *Dor mond.* » Vous me ſoupçonnez, dit-ell „ je le vois : cela eſt pardonnabl „ après la petite mortification qu'o „ vient de vous donner. » J'ai ſui cette pièce dans preſque toutes ſe

repréſentations, entraîné par le plaiſir qu'elle me faiſoit, & j'ai toujours remarqué que le ſpectateur recevoit froidement cette raillerie piquante. On étoit fâché ſans doute de voir une femme de condition dans le malheur humiliée par une ſoubrette. Peut-être pourroit-on encore trouver à redire à ce que dit la même *Liſette* à l'occaſion de *Méricourt*, ſur l'union de deux époux, dont l'âge eſt diſproportionné. „ Une jeune perſonne, en épouſant „ un homme âgé, devient une femme „ intéreſſante. Pour peu que ſa con„ duite ſoit réguliere, on la plaint, „ on l'admire, elle acquiert du mé„ rite; ſes charmes s'embelliſſent de la „ décrépitude de ſon mari. Il meurt: „ eût-elle quarante ans, c'eſt une jeu„ ne veuve. La caducité d'un vieil„ lard éterniſe notre jeuneſſe. » On ne peut nier que ce trait ingénieux ne le fût encore davantage, s'il étoit mieux placé. Il faudroit pour cela que *Méricourt* approchât de la vieilleſſe. *Orphiſe* dit elle-même que ſon âge eſt *peu avancé*.

Je ne releve ces fautes légères que pour l'inſtruction des jeunes gens qui ſe deſtinent au Théâtre. Je ne le ur recommanderai pas moins la lecture

de *Cénie*, comme d'un modèle dans le genre aimable & pathétique. Qu'ils imitent, s'ils le peuvent, ces détails charmans, cet art d'entrer dans les cœurs, de les attendrir, de parler & de perſuader à la fois, cette grace & cette amenité, ce ton de ſentiment & de politeſſe qui caractériſent l'ouvrage de Madame *de Grafigny*. On peut appliquer à chaque ſçêne de ſa *Cénie* ce que Tibulle diſoit de toutes les actions de ſa Maitreſſe :

Componit furtim, ſubſequiturque decor.

Je finis, Monſieur, en vous faiſant obſerver que ce Drame demandoit à être joué par des Acteurs très-habiles. Car il n'y a preſque pas un mot, pas une ſyllable où il n'y ait un ſentiment délicat, qui a beſoin d'être ſoutenu d'une action très-fine. Il faut rendre cette juſtice aux Comédiens François, qu'il n'y a peut être jamais eu de pièce auſſi parfaitement repréſentée ſur leur Théâtre.

Epître. M. *Le Roy*, fils & petit-fils d'Avocats célèbres au Parlement de Paris, Avocat lui-même, mais né avec aſſez de fortune & de goût pour pré-

férer *Horace* à *Cujas*, vient d'adreſſer une Epître à M. *Moreau*, premier Chirurgien de l'Hôtel-Dieu de Paris. Je me hâte de vous apprendre le genre de ſervices que notre jeune Poëte en a reçus :

J'abattois à mes pieds les habitans de l'air ;
Le Cylindre tonnant d'où s'élance l'éclair,
Briſé de toutes parts, de ſes éclats déchire
La main ſur qui la droite oſe uſurper l'empire.
Tu vois en frémiſſant ces doigts, ces nerfs broyés,
L'artère ruiſſelante, & les os foudroyés.
Tu prétends qu'égaré dans ſes routes rompues,
Le ſang va ſe changer en liqueurs corrompues.

Ce tableau repréſente bien le terrible état où ſe trouva la main du Poëte, lorſque ſon fuſil eut crevé à la Chaſſe. Les quatre derniers vers ſurtout me paroiſſent très-bien faits. Quelques perſonnes ont cenſuré la définition de la main gauche :

La main ſur qui la droite oſe uſurper l'empire.

J'avoue que je ne ſuis point ennemi de cette idée, & que je la trouve auſſi ingénieuſe que neuve. On a été obligé de couper l'avant-bras à notre Poëte. Cette opération eſt rendue avec beaucoup d'ordre & de force. La ligature, l'inciſion, la ſcie, l'irruption du ſang, la ligature des vaiſſeaux, tout y eſt peint avec nobleſſe.

Le nœud le plus étroit, par un double contour,
Aux eſprits animaux interdit le retour.
L'acier juſques à l'os s'ouvre un cruel paſſage;
La ſcie en le tranchant acheve enfin l'ouvrage.
Le ſang comme un torrent s'élance loin de moi,
Mais à l'inſtant *Moreau* l'enchaîne ſous ſa loi.
Un éclair eſt moins prompt: ſes mains intelligentes
Ferment avec un fil ces ſources jailliſſantes,
Ces canaux entr'ouverts, dont les extrémités
Vomiſſent de mon ſang les flots précipités.

Quand on a coupé un bras, on ſaigne de l'autre. M. *Le Roy* compare

ingénieuſement ſon bras droit, s'offrant à la lancette, à Pylade qui s'offrit au glaive de Thoas pour ſauver Oreſte.

Il faut que l'autre bras, par un excès d'amour,
Se dévouant au fer comme un autre Pylade,
Au prix de tout ſon ſang ſauve le bras malade.

Un endroit de cette Epître qui m'a beaucoup plû, eſt celui où l'Auteur exprime la ſenſation qu'il éprouvoit à ſa main coupée, comme ſi elle exiſtoit encore.

D'où vient qu'à mon réveil les doigts que j'ai perdus,
Par de vives douleurs ſemblent m'être rendus ?
Flatté qu'à mes deſirs ils ſont encor dociles,
Je fais pour les mouvoir des efforts inutiles.

Le Cardinal *de Polignac* a employé la même idée dans le cinquième Livre de ſon Anti-Lucrèce.

Abſciſſa perit cui tibia nuper,
Non minus ille pedem, nervo patiente, pu-
tabit

Ægrotare, licet jam nullum, ac ſæpe doloris
In membro notum genus experietur inani.

Les vers François en diſent davantage; ils peignent à la fois & la douleur & les vains efforts de la partie reſtante des nerfs qui communiquoient aux doigts de la main. Le Poëte mérite, ſelon moi, d'autant plus d'éloges, que cela n'étoit pas aiſé à rendre.

J'aime encore le noble enthouſiaſme dont il eſt ſaiſi tout à coup. Quoique privé d'un bras, il veut retourner à la Chaſſe. Il apoſtrophe l'armurier du Roi :

Le Clerc, choiſis pour moi le bronze le plus pur.
Voyons ſi d'un bras ſeul le coup ſera moins ſûr.

Il eſt déterminé à ſe venger ſur les hôtes des bois & des airs du malheur qui lui eſt arrivé. Ce morceau eſt digne d'un Chaſſeur & d'un Poëte.

Le ſouhait par lequel il termine ſon Epître, renferme un éloge délicat de M. De *Vaucanſon*. Il rappelle le ſouvenir de ce chef-d'œuvre de mécanique qui a fait l'admiration de l'Univers.

Que ne peut *Vaucanſon* par ſon art créateur
Vivifier mon bras d'un principe moteur !
De nos Phyſiciens ce docte Coryphée
Change, quand il lui plaît, l'Automate en
Orphée :
S'il entend les accens de ma plaintive voix ;
Le bras que je n'ai plus renaîtra ſous ſes
doigts.

L'imagination domine dans cette Epître, & on la prendroit pour une Ode au deſordre qui y regne. Ce *deſordre* n'eſt pas toujours *beau*. On trouve de tems en tems des vers durs qui offenſent l'oreille, & des enjambemens qui énervent le ſtile. Malgré ces défauts il faut avouer que l'Auteur a du feu & du génie, & que ce n'eſt pas ſans vocation qu'il eſt entré dans le Noviciat des Muſes. Il eſt actuellement occupé à faire un Tragédie, & il eſpère que Melpomène lui ſera plus favorable que Diane.

Les Ouvrages Biographiques me paroiſſent, Monſieur, bien propres à faire briller la plume d'un Auteur. *Plutarque* parmi les Grecs, *Cornelius Nepos* chez les Romains ſe ſont fait une grande réputation par ces ſortes d'é- Obſervations, &c.

crits. Nous n'avons que l'insipide *Brantome* qui se soit exercé avec quelque succès dans ce genre; & il est assez étonnant que depuis que notre langue & notre goût se sont perfectionnés, nous n'ayons aucun Livre de cette espèce dont nous puissions nous faire honneur. M. *de Moncrif* se propose d'entrer dans cette agréable carrière. Il vient de publier un essai qui annonce une suite, & qui la fait souhaiter. Cet essai a pour titre: *Observations pour servir à l'Histoire des Gens de Lettres qui ont vécu dans ce siécle-ci.* Il ne s'agit encore que d'une *Lettre première à Milady* ***. Cette Lettre roule sur l'Abbé *Terrasson*, dont la personne valoit mieux que les ouvrages. M. *de Moncrif* a bien saisi l'esprit & le caractère de son héros. L'Homme & l'Ecrivain y sont peints au naturel, & c'est moins un Panégyrique qu'une Histoire.

» L'Abbé *Terrasson*, dit-il à Milady, » étoit précisément de ces hommes » simples, dont les petits esprits com» mencent par ne faire aucun cas; qui » gagnent beaucoup, par cette même » simplicité, auprès des personnes de» bon sens, & qui finissent par être » aimés des uns & des autres. Un ton

„ un maintien extrêmement naïf, lors
„ même qu'il disoit des choses lumi-
„ neuses ; le peu d'intérêt qu'il pre-
„ noit à son opinion, quand elle n'é-
„ toit que contrariée, au lieu d'être
„ combattue, ou que la matière n'a-
„ voit rien d'intéressant par elle-mê-
„ me : toutes ces apparences, comme
„ vous le concevez, Madame, étoient
„ faites pour tromper le vulgaire. Rien
„ dans son extérieur n'avertissoit de
„ son mérite : & combien de gens,
„ qui se mêlent de juger le mérite, ont
„ besoin, pour l'appercevoir, qu'il
„ leur soit crûment annoncé. »

Malgré l'habitude de vivre avec des personnes, chez qui les titres & les talens également accueillis se plaisoient à se trouver ensemble, telles que Madame la Comtesse *de Verue*, Madame la Marquise *de Charost*, depuis Ducheſſe *de Luynes*, Monsieur & Madame *de Lassay*, Madame la Marquise *de Lambert*, l'Abbé *Terrasson* n'avoit acquis aucune connoissance de ce qu'on appelle l'usage du monde. Madame *de Lassay* disoit de lui, qu'*il n'y avoit qu'un homme de beaucoup d'esprit qui pût être d'une pareille imbécillité.* Il se soumettoit de bonne grace aux plai-

ſanteries que ſon aimable ignorance ſur la plupart des choſes de la vie lui attiroit. *Il n'y a pas de mal à cela*, diſoit-il ; *il faut que juſtice ſe faſſe.* Il aimoit à entendre ceux, dont les connoiſſances étoient plus étendues, juger les ouvrages nouveaux, lorſque leurs déciſions ne portoient que ſur les choſes qui ſont du reſſort du goût. *J'admire*, diſoit-il, *leur pénétration ſur de certaines convenances, ce ſentiment délicat, qui leur fait démêler une infinité d'agrémens & de défauts que le ſiècle a établis. Je les écoute, comme un Voyageur conſidère un païs où il ſe trouve étranger, & dont le climat lui plaît. Mais quand ils veulent faire notre métier, juger le fond des choſes, ils parlent, ils décident ; je tâche de me diſtraire, & cela me fait prendre patience.* En effet, il ne laiſſoit jamais appercevoir ni mépris, ni ennui.

Vous ſçavez, Monſieur, que notre Philoſophe prit parti dans le *ſyſtème de Law* & dans la diſpute ſur Homère. Sa diſſertation contre l'Iliade fit tort à ſon goût. Son ecrit en faveur du *ſyſtème* fut utile à ſa fortune. Mais il étoit auſſi peu jaloux de s'illuſtrer que de s'enrichir. On lui demandoit un

jour

jour ce qu'il penſoit d'une harangue qu'il devoit prononcer : *Elle eſt bonne*, répondit-il, *je dis très-bonne ; tout le monde ne penſera peut-être pas comme moi ; mais cela ne m'inquiète guère.* A l'égard de ſon opulence paſſagère, il la poſſéda & la perdit avec la même tranquillité. Il diſoit *qu'il répondoit de lui juſqu'à un million.* Ses richeſſes l'embaraſſoient. » Il ſe demandoit quelque-» fois à lui-même des beſoins, des » goûts nouveaux, & il ne lui en ve-» noit point. Enfin il deſeſpéroit d'en » acquérir, lorſque ce ſuperflu s'éva-» nouit entièrement : *Me voilà tiré d'af-» faire*, dit-il, *je revivrai de peu ; cela » m'eſt plus commode.* »

Malgré ſon âge & ſes infirmités, l'Abbé *Terraſſon* conſerva toujours le caractère diſtinctif de ſon eſprit. Il évaluoit en riant la diminution des facultés de ſon ame. *Je calculois ce matin*, diſoit-il un jour à l'illuſtre M. *Falconet* ſon ami, *que j'ai perdu les quatre cinquièmes de ce que je pouvois avoir de lumières acquiſes. Si cela continue, il ne me reſtera ſeulement pas la réponſe que fit au moment de mourir ce bon M. de Lagny à notre illuſtre Confrère Maupertuis.* Ce M. *de Lagny* étoit de l'A-

ſanteries que ſon aimable ignorance ſur la plupart des choſes de la vie lui attiroit. *Il n'y a pas de mal à cela*, diſoit-il ; *il faut que juſtice ſe faſſe.* Il aimoit à entendre ceux, dont les connoiſſances étoient plus étendues, juger les ouvrages nouveaux, lorſque leurs déciſions ne portoient que ſur les choſes qui ſont du reſſort du goût. *J'admire*, diſoit-il, *leur pénétration ſur de certaines convenances, ce ſentiment délicat, qui leur fait démêler une infinité d'agrémens & de défauts que le ſiècle a établis. Je les écoute, comme un Voyageur conſidère un païs où il ſe trouve étranger, & dont le climat lui plaît. Mais quand ils veulent faire notre métier, juger le fond des choſes, ils parlent, ils décident ; je tâche de me diſtraire, & cela me fait prendre patience.* En effet, il ne laiſſoit jamais appercevoir ni mépris, ni ennui.

Vous ſçavez, Monſieur, que notre Philoſophe prit parti dans le *ſyſtème de Law* & dans la diſpute ſur Homère. Sa diſſertation contre l'Iliade fit tort à ſon goût. Son ecrit en faveur du *ſyſtème* fut utile à ſa fortune. Mais il étoit auſſi peu jaloux de s'illuſtrer que de s'enrichir. On lui demandoit un jour

jour ce qu'il penſoit d'une harangue qu'il devoit prononcer : *Elle eſt bonne*, répondit-il, *je dis très-bonne ; tout le monde ne penſera peut-être pas comme moi ; mais cela ne m'inquiète guère.* A l'égard de ſon opulence paſſagère, il la poſſéda & la perdit avec la même tranquillité. Il diſoit *qu'il répondoit de lui juſqu'à un million.* Ses richeſſes l'embaraſſoient.» Il ſe demandoit quelque» fois à lui-même des beſoins, des » goûts nouveaux, & il ne lui en ve» noit point. Enfin il deſeſpéroit d'en » acquérir, lorſque ce ſuperflu s'éva» nouit entièrement : *Me voilà tiré d'af» faire*, dit-il, *je revivrai de peu ; cela » m'eſt plus commode.* »

Malgré ſon âge & ſes infirmités, l'Abbé *Terraſſon* conſerva toujours le caractère diſtinctif de ſon eſprit. Il évaluoit en riant la diminution des facultés de ſon ame. *Je calculois ce matin*, diſoit-il un jour à l'illuſtre M. *Falconet* ſon ami, *que j'ai perdu les quatre cinquièmes de ce que je pouvois avoir de lumières acquiſes. Si cela continue, il ne me reſtera ſeulement pas la réponſe que fit au moment de mourir ce bon M. de Lagny à notre illuſtre Confrère Maupertuis.* Ce M. *de Lagny* étoit de l'A-

cadémie des Sciences, & poſſedoit ſupérieurement la ſcience du calcul. Etant à l'extrémité, ſa famille l'entouroit, & lui diſoit les choſes les plus touchantes; mais il ne donnoit aucune marque de connoiſſance. M. *de Maupertuis* ſurvint; je vais le faire parler, dit-il: *M. de Lagny, le quarré de douze . . . . . cent. quarante-quatre*, répondit le mourant d'une voix foible; & depuis il ne parla plus.

Pour revenir à l'Abbé *Terraſſon*, dès qu'il s'apperçut qu'en converſation il perdoit, comme dit Montagne, la *mémoire de ſes redites*, il s'aviſa d'un expédient, dont il fit la confidence à M. *de Moncrif* lui-même. *Je viens*, lui dit-il, *de me ſurprendre, vous répétant des inutilités que je vous avois dites & redites peut-être il n'y a pas une heure. Je prends le parti de renoncer à l'uſage de ma mémoire.* Il appella alors ſa Gouvernante: *Venez, Mademoiſelle Luguet, je vous charge de vous ſouvenir pour moi quand j'aurai compagnie. Il me ſemble que je puis raiſonner encore paſſablement; mais pour les faits récens, je ne ſuis pas content de mon eſprit.* Effectivement ils tinrent le traité l'un & l'autre. Quand on lui faiſoit quelque queſ-

tion : *demandez à ma Gouvernante*, & la Gouvernante répondoit. On ne finiroit pas si l'on vouloit rapporter toutes les naïvetés pleines de sel qui échappoient à ce Philosophe pratique. Tous ceux qui ont vêcu avec lui en ont retenu un grand nombre. M. *de Moncrif* en a fait un choix agréable. Son petit Ecrit est aussi ingénieux, &, ce que vous estimerez peut-être encore plus, aussi simple que la personne même de l'Abbé *Terrasson*.

A Paris ce 16
Décembre 1750.

Je suis &c.

LETTRE VI.

Suite des Essais de Littérature, &c.

JE remplis aujourd'hui, Monsieur, l'engagement que j'ai pris de vous dire un mot du second tome des *Essais* de M. l'Abbé *Trublet*. Sa morale, dans ce volume, comme dans le premier, me paroît assez orthodoxe; mais il y a quelques hérésies dans sa doctrine littéraire. On a dit il y a long-tems

qu'il faut écrire pour tout le monde. L'Auteur combat cette maxime, & la trouve plus fausse que vraye. Il s'appuye de l'autorité de Pindare, d'Horace & de Martial. » Le carquois que je porte, » dit Pindare, seconde Ode Olympique, est plein de traits vifs & legers dont le bruit frappe les personnes intelligentes, mais échape à la » multitude : elle a besoin d'interprètes pour m'entendre. » Le Poëte Latin recommande de ne point travailler pour s'attirer les applaudissemens de la multitude ; il veut que l'on se contente d'un petit nombre de Lecteurs.

Neque, te ut miretur turba, labores
Contentus paucis Lectoribus.

Enfin, » que Palæmon, dit Martial, fasse des vers pour la multitude:

Scribat carmina circulis Palæmon.

» pour moi je ne veux plaire qu'à peu » de gens : »

Me raris juvat auribus placere.

Qui ne voit que ce n'est là qu'une façon de parler assez ordinaire aux Au-

teurs ? Cela eſt de ſtile chez ces Meſſieurs. En diſant qu'on n'ambitionne que peu de ſuffrages, on veut être lû & admiré de tout le monde. L'Auteur conclut cependant de ces exemples qu'il ſeroit à ſouhaiter que l'on n'écrivît que pour un petit nombre de perſonnes choiſies. Il prend la défenſe du ſtile fin, & veut abſolument que l'on compte ſur la pénétration des Lecteurs. Mais quoiqu'Horace & Martial ayent déclaré qu'ils étoient peu ſenſibles aux éloges de la multitude, ont-ils cherché à ne ſe rendre intelligibles qu'à une douzaine d'amis ? Faut-il beaucoup de pénétration, pour ſentir leurs beautés ? Et n'eſt-ce pas préciſément parce qu'elles ſont à la portée de tous les eſprits cultivés, qu'ils jouiſſent de cette réputation que les années augmentent bien loin de l'affoiblir : ſemblable à la Renommée peinte par Virgile :

Vireſque acquirit eundo.

A l'égard de Pindare, tous les Critiques lui ont reproché ſon obſcurité ; & ſans ce défaut, il ſeroit certainement plus lû, & plus généralement goûté.

„ Un jeune Auteur, dit M. l'Abbé „ *Trublet*, avoit composé une Co„ médie semée des traits *les plus fins* „ *& les plus délicats*, *toute brillante* „ *d'esprit.* L'intrigue, un peu compli„ quée, étoit néanmoins très-judi„ cieuse, bien suivie & bien démê„ lée. Il va lire sa Pièce à un Critique „ célèbre. A peine a-t-il commencé „ la lecture, que le front du Juge se „ déride. Un souris flatteur renaît à „ chaque instant sur son visage. Les „ endroits dont l'Auteur étoit le plus „ satisfait, obtiennent une approba„ tion plus marquée. On l'écoute jus„ qu'au bout avec une attention, qui „ toute seule auroit été un éloge. Dé„ ja il ne doute plus du succès de son „ ouvrage. Vous ne réussirez point, „ lui dit froidement le Critique. Les „ trois quarts du Parterre ne trouve„ ront point de comique dans votre „ Comédie. La multitude ne sçait „ point *sourire* ; elle ne sçait que *rire.* „ Ainsi les endroits de votre Pièce qui „ vous plaisent davantage, & qui, „ pour vous le dire entre nous, me „ plaisent le plus aussi, tous ces traits „ d'un comique *si délicat & si ingé„ nieux*, ne prendront point, ne por-

„ teront point ; trop heureux encore „ s'ils ne ſont point ſifflés. *Allez lire „ votre Pièce à Meſſieurs de l'Académie „ Françoiſe* ; mais ne la donnez pas aux „ Comédiens. En vérité, ajouta-t-il „ en riant, vous êtes bien ſimple „ d'écrire avec tant de fineſſe. » On ne peut que louer la diſcrétion de M. l'Abbé *Trublet* de n'avoir pas nommé le *Critique célèbre*, dont il parle ici. Car il donne une aſſez mauvaiſe opinion du goût & de la capacité de ce grand Critique, qui, s'il avoit ſçû que la Comedie n'eſt que l'imitation de la nature, le tableau des mœurs & de la vérité, ſe ſeroit bien donné de garde d'applaudir le jeune Auteur. Au lieu d'admirer les traits fins & ingénieux que les trois quarts du Parterre n'auroient pas entendus, il auroit conclu que cette Comédie étoit déteſtable, & bonne tout au plus pour des Silphes ou des Salamandres. Quelle idée ridicule le Critique nous donne-t-il de l'Academie Françoiſe, en conſeillant au jeune-homme d'aller lire à ce Tribunal une Pièce ſi contraire au bon goût. Cette illuſtre Compagnie, qui a ſi bien jugé du *Cid*, auroit-elle goûté une Comédie où la

nature étoit étouffée par un amas de traits brillans & fins, qui pour l'ordinaire n'inſtruiſent & ne divertiſſent point? Je ne penſe pas qu'un *Deſtouches*, qu'un *d'Olivet*, qu'un Préſident *Hénault*, qu'un *Greſſet* euſſent ſeulement *ſouri* à un pareil ouvrage.

Quelques efforts que faſſe M. l'Abbé *Trublet* pour accréditer le ſtile fin & délicat, je dirai toujours avec le *Dorimond* de la Pièce de *Cénie* : *Je ne ſçaurois me réſoudre à être fin.* La fineſſe ne va guère ſans la fauſſeté ; & cela eſt auſſi vrai par rapport aux ouvrages d'eſprit que par rapport au commerce du monde. En effet, la plupart des penſées fines & délicates, quand on les approfondit, n'offrent que des idées fauſſes. On ſçaura donc toujours plus de gré à un Ecrivain qui ſacrifiera cette prétendue fineſſe à l'avantage de ſe faire lire du plus grand nombre, qu'à un Auteur qui ne ſera jaloux que des ſuffrages d'un certain ordre d'intelligences très-déliées. Il en eſt de la lecture comme de la converſation. On peut dans un cercle dire des choſes ſi fines que les trois quarts de ceux qui les écoutent n'y comprennent rien, & que ceux qui ſont

en état de les saisir ayent besoin eux-mêmes de réfléxion pour les entendre. Un homme qui parleroit d'une façon si peu intelligible seroit, je crois, un homme de fort mauvaise compagnie. Les Livres sont une conversation muette ; si on ne les entend pas, on les laisse là : on lit pour s'instruire ou pour s'amuser, & on ne se soucie ni de l'un ni de l'autre, dès qu'on exige une application pénible & laborieuse.

Ce n'est pas qu'il ne puisse y avoir des choses très-fines dans un ouvrage généralement goûté. Par exemple, ce vers de Virgile où il peint une Bergère qui fuit, mais qui est bien aise d'être aperçûe.

Et fugit ad salices, & se cupit antè videri.

Ce vers, dis-je, est d'une grande délicatesse. La populace & les sots ne la sentiront peut-être pas ; mais on n'écrit ni pour le peuple ni pour les stupides, & lorsqu'on dit qu'il faut écrire pour tout le monde, on entend le monde bien élevé. Si les Auteurs qui passent pour fins nous donnoient des traits pareils à celui que je viens de rapporter, ils seroient as-

ſurément bien accueillis, & l'on ne ſe plaindroit pas qu'il en coûte pour les entendre. Mais en général leurs Ecrits ne ſont que des tiſſus de riens travaillés, des analyſes ſéches où ils ſe donnent la torture pour avoir de l'eſprit, & un amas d'Enigmes écrites d'un ſtile fade & entortillé.

Une choſe qui m'étonne eſt que ces Ecrivains ſupérieurs, qui ne veulent plaire qu'à la ſublime hierarchie des eſprits purs, daignent faire part à l'imbécile public de leurs ouvrages par la voie de l'impreſſion. Le commun des Lecteurs eſt-il digne qu'on lui préſente des morceaux ſi précieux? Ces grands hommes devroient ſe borner à en faire quelques copies pour la portion privilégiée du genre humain, dont ils briguent les ſuffrages. Mais au reſte c'eſt comme s'ils ne les faiſoient pas imprimer; car je ne vois pas que ces Livres ſi fins aient un grand débit. Ce ſont des choſes ſacrées auxquelles le profane vulgaire n'oſe toucher; il croiroit commettre un ſacrilège s'il les déplaçoit des tablettes des Libraires, où elles ſont précieuſement conſervées comme dans leurs niches. Il y a deux ou trois Au-

teurs célèbres de notre nation qui ont le bonheur de n'avoir jamais eu un grand cours ; au lieu que les Ecrivains d'un mérite ordinaire, tels que les Molières, les Racines, les Boileaux, les la Fontaines, les Rousseaux, &c. sont réimprimés presque tous les ans.

M. l'Abbé *Trublet*, qui a tant médit des Critiques, s'érige lui même en Critique, & censure quelques endroits de la Préface des œuvres de *Despréaux*. Ce grand homme a dit qu'il faut qu'un ouvrage soit plein *d'un certain agrément & d'un certain sel propre à piquer le goût général des hommes. Que si on me demande*, continue *Boileau*, *ce que c'est que cet agrément & ce sel, je répondrai que c'est un je ne sçai quoi qu'on peut beaucoup mieux sentir que dire. A mon avis néantmoins il consiste* PRINCIPALEMENT *à ne jamais présenter au Lecteur que des pensées vraies & des expressions justes.* « Si la » beauté des ouvrages d'esprit, ré- » pond M. l'Abbé *Trublet*, consiste à » ne présenter au Lecteur que des » pensées vraies & des expressions » justes, ce n'est plus un je ne sçai quoi » qu'on peut mieux sentir que définir. » M. *Despréaux* ajoûte le mot *princi-*

» *palement* ; mais ce n'eſt pas encore » aſſez dire. La beauté des ouvrages „ d'eſprit eſt quelque choſe au-delà „ de la ſimple vérité des penſées & „ de la juſteſſe des expreſſions. „

Il faut que M. l'Abbé *Trublet* ſoit bien difficile, s'il n'eſt pas ſatisfait du mot *principalement*. Car n'eſt-ce pas comme ſi *Boileau* eût dit que *la vérité & la juſteſſe* ſont la premiere cauſe de l'impreſſion que fait ſur nous une belle penſée, & que tout ce qu'elle peut avoir d'ailleurs de mérite & d'agrément en vient néceſſairement. *Le beau*, continue M. l'Abbé *Trublet, eſt le vrai bien exprimé*. Mais *Deſpréaux* veut-il dire autre choſe quand il demande de la *vérité* & de la *juſteſſe* dans une penſée, & lorſqu'il dit que c'eſt dans ces deux qualités que conſiſte *principalement* une belle penſée? Selon M. l'Abbé *Trublet*, le vrai doit être encore exprimé avec *élégance*, avec *delicateſſe*, avec *vivacité*. Mais tout cela n'eſt-il pas renfermé dans les deux mots bien entendus de *vérité* & de *juſteſſe* ? Ils ne ſignifient en cet endroit que l'expreſſion *vraie* & *juſte* de la nature, & voilà ce qui charme dans les ouvrages d'eſprit. Ce n'eſt pas que *Deſpréaux*

prétendît qu'une belle penſée ne pût avoir d'autre propriété, d'autre mérite que d'être conforme à la vérité & exprimée avec juſteſſe. La briéveté, l'énergie, la figure ſont des qualités qui relevent une penſée; mais tout cela, employé ſans *juſteſſe* & ſans *vérité* ne vaut rien. C'eſt donc de la *vérité*, & de la *juſteſſe* que dépend *principalement* la beauté d'une penſée. Il me ſemble que cela n'eſt point obſcur. Il faut avoir reçû de la nature une ſingulière démangeaiſon de ſubtiliſer, pour diſſerter ainſi à perte de vûe ſur des choſes inconteſtables.

Vous connoiſſez, Monſieur, la fameuſe réponſe de Louis XII à ceux de ſes Miniſtres qui lui conſeilloient de faire mourir pluſieurs perſonnes qui ſous le regne précédent, & lorſqu'il n'étoit encore que Duc d'Orleans, avoient pris à tâche de lui nuire: *Un Roi de France ne venge point les injures d'un Duc d'Orleans.* Notre Juvenal a cité ce mot pour exemple d'une belle penſée, où la verité du fond ſe trouve jointe à la juſteſſe de l'expreſſion. » D'où vient, dit *Boileau*, que » ce mot frappe d'abord? N'eſt-ce voir que c'eſt parce qu

» ſente aux yeux une vérité que tout » le monde ſent, & qu'il dit mieux » que tous les plus beaux diſcours » de morale : Qu'un grand Prince, » lorſqu'il eſt une fois ſur le trône, ne » doit plus agir par des mouvemens » particuliers, ni avoir d'autre vûe que » la gloire & le bien de ſon Etat. » M. L'Abbé *Trublet* n'eſt pas content de cette explication. L'Auteur *des Agrémens du langage reduits à leurs principes*, M. *de Gamaches*, a donné, ſelon lui, la vraie raiſon du plaiſir que fait cette réponſe de Louis XII. » La du- » plicité de perſonnes qu'elle ſuppoſe » dans une ſeule, dit-il, cauſe à l'eſ- » prit une ſorte de ſurpriſe qui le rend » plus attentif à la vérité qu'on lui » préſente. » Cette obſervation eſt heureuſe, mais elle ne regarde que le tour de la penſée. *Deſpréaux* en a développé le fond. M. *de Gamaches* a dit qu'il y avoit quelque choſe d'ingénieux dans la reflexion de *Boileau*. M. l'Abbé *Trublet* n'en convient pas. » J'a- » voue, dit-il, que je ne ſens pas ce » qu'il y a d'ingénieux dans la reflé- » xion de M. *Deſpréaux*. Qui eſt-ce » qui n'eſt pas capable de faire une » pareille remarque? Et y a-t-il quel-

» qu'un, qui, lorſqu'il eſt frappé d'un » bon mot, ce qui ſuppoſe qu'il l'en- » tend, ne puiſſe l'exprimer en d'au- » tres termes, ou du moins marquer en » général la penſée & l'intention de » celui qui l'a dit. » On accordera à M. *Trublet* que pour peu qu'on ait d'eſprit, on ſera capable de faire la remarque de *Boileau*; mais cela n'empêche pas qu'elle ne ſoit ingénieuſe. Au reſte je ne crois pas que *Boileau* ait voulu donner cette reflexion comme quelque choſe de bien merveilleux; c'eſt une explication ſimple & naturelle, qui lui eſt venue à l'occaſion du mot de Louis XII. On diroit, à voir les efforts de M. *Trublet*, pour rabaiſſer cette reflexion, que toute la gloire de *Deſpréaux* y ſoit attachée.

Au reſte, j'ai entendu raiſonner ſur cette même reflexion un peu plus ſolidement que ne fait M. l'Abbé *Trublet*. Des gens de goût ne trouvoient point que le mot de Louis XII exprimât avec *juſteſſe* la maxime de morale, *qu'un grand Prince, lorſqu'il eſt une fois ſur le trône, ne doit plus agir par des mouvemens particuliers*, &c. Un Roi, diſoient-ils, n'eſt-il pas obligé de venger les injures de ſes ſujets, & ſurtout

des Princes de ſon ſang ; lorſqu'on a attenté à leur liberté & à leur vie ? Car c'eſt ce qui étoit arrivé à Louis XII ; lorqu'il n'étoit que Duc d'Orleans : il pouvoit certainement, lorſqu'il parvint à la couronne, ſe venger de ſes ennemis, & punir ſes oppreſſeurs ; il ſemble qu'il eût alors *agi pour le bien de l'Etat*. Il n'y a donc ni *verité* ni *juſteſſe* dans le ſens qu'on entend d'ordinaire les paroles de Louis XII. Voici en quoi ces perſonnes de goût faiſoient conſiſter la verité, la juſteſſe, & en même-tems la fineſſe de la penſée. Louis XII, étant Duc d'Orleans, s'étoit révolté contre ſon maître ; c'eſt pour cela qu'on l'avoit mis en priſon à Bourges ; & ce fut même, comme le remarque M. le Préſident *Hénault*, au ſujet de Louis de la Trimouille, qui avoit défait & pris ce Prince à la bataille de Saint Aubin, que, lorſqu'il fut parvenu à la couronne, il dit le mot en queſtion. Or un Roi ne devoit pas ſe venger de ceux qui avoient puni en lui un ſujet rebelle. Il devoit au contraire les louer de ce qu'ils s'étoient oppoſés à ſes deſſeins pernicieux. Son propre intérêt exigeoit qu'étant Roi, il approuvât & récom-

pensât même des ſujets fidelles à leur legitime ſouverain. Dans ce ſens, il y a beaucoup de verité & de juſteſſe à dire : *Un Roi de France ne venge point un Duc d'Orleans.* Dans tout autre cas il eût pû, & peut-être dû, venger les injures qu'il avoit reçûes. Il faut convenir cependant que le ſens qu'on donne ordinairement à ce mot fameux eſt aſſez beau, parce qu'il annonce de la clémence & de la généroſité. Mais il y a plus de *juſteſſe* & de *vérité* dans le ſens que je viens de rapporter. La réponſe m'en paroît plus héroïque & plus digne d'un Roi qui préfère à ſon reſſentiment particulier les intérêts de l'Etat, & qui fait un aveu tacite du crime qu'il a commis, étant ſujet.

M. l'Abbé *Trublet* eſt ſi paſſionné pour l'*eſprit*, qu'il l'admire même dans les penſées les plus fauſſes. „ Quelques-uns, dit-il, font gloire d'être „ plus ſévères, de n'aimer que la par„ faite juſteſſe, & de ne connoître au„ cune ſorte de beauté où ils apper„ çoivent du faux. *Ils ont tort ;* car il „ faut tout voir & tout ſentir. Une „ penſée fauſſe peut être exprimée „ avec beaucoup d'eſprit. J'avoue que „ c'eſt de l'eſprit mal employé ; mais

», enfin *c'eſt toujours de l'eſprit.* », Il faut aimer étrangement l'*eſprit* pour établir une maxime ſi contraire à celle du grand Legiſlateur du Parnaſſe :

Rien n'eſt beau que le vrai, le vrai ſeul eſt aimable.

Deſpréaux aimoit ſi peu ce qu'on appelle *eſprit*, qu'il rapporte comme un bon mot, une ſaillie de *Racine*, qui frappé du ſtile de *Tourreil*, s'écria : *Ah, le bourreau ; il fera tant qu'il donnera de l'eſprit à Demoſthène.*

Je pourrois, Monſieur, trouver encore dans le Livre de M. l'Abbé *Trublet* une foule de principes contraires à ceux de nos Maîtres. Ce que j'en ai dit ſuffit, je crois, pour vous faire accorder à l'ouvrage le degré d'eſtime qu'il merite. En général, comme je vous l'ai déja inſinué, l'intention de l'Auteur a été de juſtifier certains Ecrivains de nos jours. Rien n'eſt comparable à la complaiſance, à l'effuſion de cœur avec laquelle il parle de MM. de la *Mothe* & de *Fontenelle*. Ce dernier ſurtout excite dans ſon ame des tranſports d'admiration, des extaſes & des raviſſemens, auprès deſquels

la paſſion d'un véritable amant pour ſa maitreſſe paroîtroit indifférence. Il l'eſtime, le reſpecte, le chérit, l'adore, & le propoſe pour modèle à tous les Ecrivains.

Enfin, il en eſt fou ; c'eſt ſon tout, ſon Héros ;
Il l'admire à tout coup, le cite à tout propos ;
Ses moindres *petits vers* lui ſemblent des miracles ;
Et tous les mots qu'il dit ſont pour lui des oracles.

On pardonne à M. l'Abbé *Trublet* ſes exclamations reïterées en faveur d'un Ecrivain très-digne aſſurément de la réputation dont il jouit aujourd'hui parmi ceux qui ſçavent apprécier le génie & le goût. Ce qui paroît un peu ſingulier, c'eſt la contradiction que l'on remarque entre la façon de penſer de M. *Trublet*, & ſa maniere d'écrire. Qu'on diſe que les Auteurs ſe peignent dans leurs écrits ! M. *Rémond de Saint-Mard* ne fait dans tous ſes ouvrages que vanter la belle ſimplicité des Anciens, & ſa plume eſt très-fine & très-déliée. M. l'Abbé *Trublet* recommande la fineſſe & la délicateſſe, & rien n'eſt plus ſimple & plus uni que ſon ſtile.

L'Infortuné. Je ne ſçaurois vous annoncer trop tôt, Monſieur, un Poëme en quatre Chants, intitulé *l'Infortuné Reconnoiſſant*, de la façon de M. *Guer*, qui eſt en même-tems & l'Auteur & le ſujet de cet ouvrage, compoſé en l'honneur de M. *De Machault*, Contrôleur Général des Finances, Miniſtre & Garde des Sceaux. L'Avertiſſement eſt très-amuſant. L'Auteur dit que le Public auroit été privé de ſon ouvrage, ſans quelques perſonnes qui lui ont fait croire qu'il pouvoit ſoutenir le grand jour. „ Le motif qui m'a fait écrire, „ dit-il, eſt trop louable pour n'être „ pas approuvé. Sans doute, dira „ d'abord quelque Critique, qui croit „ avoir obtenu *des Lettres de Bourgeoiſie* ſur le Parnaſſe; mais, ajoutera-t'il, „ vous vous êtes méconnu, quand „ vous avez entrepris d'écrire en vers; „ ce n'eſt pas votre genre; la proſe „ vous convient mieux. C'eſt une en„ trepriſe folle, ajoutera enſuite un „ autre *Bourgeois du Pinde*. Qu'appel„ lez-vous *folle*, criera auſſi-tôt un „ troiſiéme Poëte, moins digne peut„ être que les deux premiers, d'avoir „ *des Lettres de Bourgeoiſie* dans le dé-

„ partement d'Apollon, & qui toutes
„ fois ſe ſera perſuadé qu'il y tient
„ pour le moins le rang de *Gouverneur* :
„ cette entrepriſe eſt *abominable* ; elle
„ mérite punition. Il vous convient
„ bien, *Monſieur le Reconnoiſſant*, de
„ vouloir exprimer vos ſentimens en
„ langage des Dieux .... ah, ah, ah,
„ votre projet eſt comique. Hé,
„ Meſſieurs, & ſur tout vous, Mon-
„ ſieur l'Ariſtarque du Parnaſſe, épar-
„ gnez-moi. „ Sur ce que M. *Guer* dit qu'il a cru que l'harmonie produiroit ſur le Miniſtre dont il chante les bienfaits le même effet qu'elle produiſoit *ſur notre Père Adam*, & que comme il n'a point de voix & qu'il ne ſçait pas la muſique, il a choiſi l'harmonie des vers : „ Cette harmo-
„ nie n'eſt faite que pour nos oreilles,
„ continue encore *mon Gouverneur du*
„ *Pinde* ; & votre plume n'eſt pas tail-
„ lée pour former & aſſembler les
„ notes de cette muſique divine ;
„ vous l'avez profanée ; vous ....
„ Hé, encore un coup, M. *le Gouver-*
„ *neur*, faites-moi grace ... j'avoue
„ que je ne ſuis pas aſſez habile pour
„ faire de bons vers. Vous êtes donc
„ bien puniſſable, reprend-il, d'avoir
„ oſé entreprendre un Poëme. Je vous

„ l'avois bien dit, *Monſieur le Gou-*
„ *verneur*, auſſi bien qu'aux autres
„ que votre bile vous feroit faire quel-
„ ques ſotiſes.„ M. *Guer* répond que
ſon intention n'a pas été de faire un
Poëme, & on le croit. *Le Gouverneur*
lui demande pour quelle raiſon il a
donc mis à la tête de chaque Partie,
Chant Premier, *Chant Second*, *Chant*
troiſième, *Chant quatrième* ? „ Pour-
„ quoi, replique M. *Guer* ? Parce que
„ j'ai voulu *chanter*. Ne *chanteriez*-vous
„ pas vous-même, ſi vous aviez un
„ Protecteur bon & puiſſant ? Com-
„ me je n'ai pas reçû *de Dame Nature*
„ *une belle voix*, *mon chant n'eſt pas mer-*
„ *veilleux* ; *je chante* ; *mais je chante*
„ *mal*. Le malheur n'eſt pas ſi grand
„ qu'il le ſeroit *ſi je chantois bien*, &
„ que je chantaſſe quelque choſe ou
„ quelqu'un qui ne le méritât pas ;
„ ce qui ſeroit encore pis, ſi en chan-
„ tant bien, j'étois né avec un mau-
„ vais cœur. Le Poëte s'écrie bruſ-
„ quement : Ah bon jour, *mon cher*
„ *Compatriote* ; vous venez à pro-
„ pos pour me délivrer de la préſence
„ de tant d'eſprits cauſtiques ; ils m'aſ-
„ ſomment parce que *j'ai voulu chanter* ;
„ j'ai beau leur dire que ce n'eſt pas ma
„ faute *ſi je chante mal* ; *que je n'ai pas de*

voix, & que je chante comme je peux ;
„ ces bourreaux n'entendent point raiſon.„
Ce *cher Compatriote* qui paroît tout à coup ſur la ſcène eſt un *Savoyard*, qui fait de vifs reproches à l'Auteur ſur ce que dans ſon Poëme il dit de la Savoye, que c'eſt un païs, où un homme d'eſprit eſt *auſſi rare qu'un Singe botté*. M. *Guer* répond avec eſprit que ces expreſſions ſeront le fabuleux de ſon ouvrage ; qu'elles lui tiendront lieu de machines & de viſions.

Le premier Chant offre l'hiſtoire intéreſſante de M. *Guer*.

Le Climat glacé des Marmotes,
Païs toujours ſujet aux crotes,
Aux Goîtres encor plus : car ſans être Goitreux,
Ou ſans tâcher du moins de le paroître,
Chez ces Peuples on ne peut être
Beau ni bien fait ; pour n'être pas affreux
Il faut s'y voir pourvû, pour le moins d'une Goître :
Le meilleur eſt d'en a
La Savoie enfin me

Le Poëte nor
claſſes à Lyon ;
que ſon père

feu prit à une maiſon ſur la quelle il lui reſtoit une penſion. Il ſe rappelle qu'il a des connoiſſances & des amis. Il va leur rendre des viſites. Les Chants ſecond & troiſième offrent des Portraits de différens perſonnages auxquels le Pëote s'adreſſe inutilement. Il en veut ſur tout à un certain *Capis*.

J'uſe pour ſon plaiſir vingt paires de Souliers :
C'eſt un fait : je les dois à dix-huit Cordonniers.

Le quatrième & dernier Chant renferme l'éloge de M. *de Machault* & de ſon Suiſſe.

Ton Portier des Portiers l'exemple & le modèle ;
Dont devroient profiter ceux qu'on voit chaque jour
Refuſer bruſquement, ſous prétexte de zèle,
Gens qui vont chez Plutus faire humblement leur cour.

M. *Guer* n'a entrepris cet ouvrage que dans la vue d'amuſer M. le Contrôleur Général, comme il le dit dans ſon Epître Dédicatoire à ce Miniſtre; & je crois qu'il peut ſe flatter d'y avoir réuſſi.

A Paris ce 17 Décembre 1750.

Je ſuis, &c.

LETTRES
SUR
QUELQUES ECRITS
DE CE TEMS.

LETTRE VII.

LA maxime de lire pour s'amuſer, qui tous les jours acquiert de nouveaux partiſans, eſt peut être, Monſieur, l'avantcoureur le plus certain de la chute des Lettres parmi nous. Content du prétendu bonheur de ſentir, on ſe refuſe au travail de penſer. La raiſon aſſoupie n'a pas la force d'entreprendre la lecture d'un Ouvrage, qui, pour être goûté, demande une certaine application. Des yeux accoutumés à un jour doux, ſont bleſſés d'une grande lumiere. Les pieds délicats, qui ſoutiennent notre molle exiſtence ſur des tapis de fleurs, ne ſont point faits pour la porter par des chemins difficiles ſur des lieux élevés. On ſe perſuade que De l'Eſprit des Loix.

ces lieux ſont inacceſſibles, parce qu'on ne veut jamais convenir de ſa foibleſſe. C'eſt ainſi que pluſieurs de ceux, qui n'ont point entendu *l'Eſprit des Loix*, en ont accuſé l'Ouvrage, ſans qu'il leur ſoit ſeulement venu en penſée de ſoupçonner leur peu d'attention ou d'intelligence.

Les Critiques eux-mêmes ont flatté l'amour propre & la pareſſe des Lecteurs, en publiant que c'étoit un Livre découſu, ſans ordre & ſans ſuite; que ſemblable aux anciens Prêtres de l'E[illegible], qui ne confioient leurs myſtères qu'à des Hieroglyphes, l'Auteur s'enveloppoit dans un jargon ſerré & dogmatique; que chez lui tout étoit maxime, & chaque maxime une énigme. Je ſuis, Monſieur, bien éloigné de ce ſentiment. J'oſe penſer qu'il y a un plan dans *l'Eſprit des Loix*; que c'eſt faute d'avoir ſaiſi ce plan, qu'on en a mal compris, & par conſéquent mal cenſuré quelques endroits. J'avoue qu'on y trouve des choſes qui, à une premiere lecture, ſemblent paradoxales, & même contradictoires: bien approfondies, elles ne le ſont point, & tiennent à la grande chaîne. En prenant donc le fil réel, quoique très-délié, que l'Au-

teur met dans la main du Lecteur, on ne s'égarera dans aucune route, & l'Ouvrage en général paroîtra, non-seulement conforme à la saine morale, mais propre à rendre les hommes meilleurs & plus heureux.

On demandera peut-être par quelle fatalité le plan de M. *De Montesquieu* ne se montre pas à découvert? Par la nature même de son Ouvrage : deux obstacles doivent retarder la sagacité de ceux qui le lisent : le premier est la longueur des détails, dans lesquels l'Auteur s'est trouvé nécessairement engagé pour appuyer ses principes ; ces détails font perdre la liaison : le second est le charme du stile, qui, partout brillant & fleuri, arrête agréablement le Lecteur. De plus l'Auteur pense & fait penser ; je conviendrai même qu'il est quelquefois un peu trop mystérieux : à force d'occuper l'esprit, il le distrait.

Pour se convaincre que la marche de ce Livre n'est point irréguliere, il n'y a qu'à en faire une analyse exacte, qu'à conserver le fond des choses, qu'à retrancher tout l'accessoire, qu'à distinguer chaque partie essentielle, & son rapport avec les autres. C'est ce qu'un

homme de Lettres a exécuté depuis peu : le Public jugera inceſſamment ſi c'eſt avec ſuccès. Pour moi, en liſant ſon extrait, j'ai cru voir d'un premier coup d'œil l'ordre ſortir de cette confuſion apparente, & former un bel édifice de tant de matériaux brillans & ſolides. Il eſt vrai que cette eſquiſſe ne rend que l'intention de l'Architecte & la diſpoſition du bâtiment. C'eſt auſſi le ſeul but qu'on ſe ſoit propoſé, &, ſi l'on a réuſſi, on n'aura pas rendu un médiocre ſervice au Public & à M. *de Monteſquieu* lui-même. La magnificence de la compoſition, le choix, l'éclat & la pompe des ornemens, ſont des parties que l'on n'a pas dérobées à l'admiration des Lecteurs. Il en ſera parlé après l'Extrait. On y trouvera auſſi des remarques ſur quelques principes de l'Auteur, & ſur quelques-unes de ſes applications : par ce moyen on ſera, je crois, en état d'apprécier ce grand Ouvrage.

Ce que j'en aurois pû dire de moi-même, Monſieur, eût occupé trop de place dans des Feuilles dont la variété fait peut-être le ſeul mérite. Tout ce que comporte un ouvrage

comme le mien, eſt de vous tracer en peu de mots une idée générale de *l'Eſprit des Loix :* la voici. Les hommes naiſſent partout avec les mêmes organes & les mêmes paſſions. Mais il y a dans les mœurs & dans les coûtumes des habitans de la terre des différences très-marquées. M. *de Monteſquieu* en recherche les raiſons. Il examine quelles ſont les choſes qui influent davantage ſur les peuples. La Religion, le Gouvernement, le Climat ſont celles dont ils dépendent le plus. Pour mieux connoître leurs effets, il aproſondit les principes, la force & le caractère de chacune de ces cauſes dans ſes différentes formes. Les régles générales qui en réſultent ſe trouvent conformes à l'expérience, mais avec des exceptions. Les différentes ſituations des Peuples, leurs richeſſes, le nombre des Citoyens, leur commerce, la qualité du terrain, la façon de le cultiver, ont fait concevoir à l'Auteur qu'outre le concours des trois premiers principes, il y a une infinité de petites cauſes à l'impulſion deſquelles les hommes ſont ſujets ; il a conclu que les Légiſlateurs ont enviſagé les divers rapports de

toutes ces cauſes entre elles, afin de réunir les forces, & de les appliquer à leur projet, c'eſt-à-dire, au bonheur des peuples. Il ſe met à la place de ces précepteurs du genre-humain. Rempli, pénétré de leur eſprit, il remonte à la formation des ſocietés; il y trouve l'origine des Loix; il explique les rapports qu'elles ont avec tout ce qui tient aux hommes, & ceux qu'elles ont entre elles. Tel eſt en deux mots le plan de cet ouvrage. On n'y traite point des Loix, on n'y en propoſe point; mais on y enſeigne l'eſprit dans lequel on doit les faire, & comment on doit juger de celles qui ſont faites.

Cet objet eſt grand; il eſt vaſte. Il ne falloit pas moins que le génie de l'Auteur, pour bien développer l'eſſence des choſes & leurs divers accidens. Il étale partout une érudition prodigieuſe & choiſie, pour démontrer ſes principes par les exemples. La raiſon lui a confié ſes ſecrets; l'Univers lui a ouvert ſes faſtes. Il ne met de bornes à ſes vûes que celles du globe entier de la terre. Il la parcourt du Levant au Couchant, du Septentrion au Midi. Philoſophe,

Phyſicien, Politique, Hiſtorien, Juriſconſulte, Voyageur, Guerrier, Financier, Commerçant, &c. il embraſſe tout ; il perfectionne, corrige ou remédie ; il abat, il éleve : c'eſt l'eſprit vivifiant qui vole ſur la ſurface du monde.

Mais n'admirez-vous pas, Monſieur, qu'un pareil ouvrage ſoit ſorti de la plume aimable de *M. de Monteſquieu* ? On croyoit que les Muſes lui avoient indiqué la route qu'il devoit ſuivre. Il eût fait les délices de la ſociété par ſa préſence & par des Livres d'agrément ; il en fait l'étonnement & la gloire. Un homme charmant dans le monde eſt devenu dans la retraite de l'étude un Philoſophe ſévère, un rigide obſervateur de tous les genres de Gouvernement, des deux ſexes, & de tous les états. Ce qui doit rendre ſon *Eſprit des Loix* précieux à la Patrie, eſt le caractère de Citoyen qu'on voit éclater à chaque page. Tout le monde ne peut pas l'être auſſi eſſentiellement que M. *de Monteſquieu* ; mais ce ſeroit du moins en remplir un des premiers devoirs que de ne pas déchirer par de pieux Libelles & par de fauſſes Critiques un homme, qui ne

cherche partout qu'à inſpirer à ſes ſemblables l'amour de leurs Princes, de leur Pays & de leurs Loix.

Ce n'eſt pas que je prétende qu'on ne puiſſe rigoureuſement tirer des principes de l'Auteur quelques conſéquences dangereuſes ; ce qui ne prouveroit pas que ſes principes ſont odieux, mais qu'il peut avoir dit quelquefois plus qu'il ne vouloit dire. La déclaration d'un homme tel que lui juſtifie ſes intentions. Il a ſouvent eu à parler de Religion ; c'eût été, je crois, épargner bien des doutes à ſes Lecteurs que de parler toujours d'une Religion quelconque, & de faire un article ſéparé pour la nôtre. Il eût peut-être encore fait taire tous les Cenſeurs, s'il eût donné moins d'étendue au concours des cauſes Phyſiques. Attribuer à elles ſeules la corruption des hommes, c'eſt ouvrir la carrière à d'étranges raiſonnemens.

De toutes les Critiques de cet ouvrage, publiées juſqu'ici, celle de M. l'Abbé *de la Porte* m'a paru la plus raiſonnable, la plus philoſophique & la mieux écrite. Elle eſt intitulée : *Obſervations ſur l'Eſprit des Loix, ou l'art de lire ce Livre, de l'entendre, & d'en juger.*

On fait cependant un juſte reproche à l'Auteur, c'eſt d'avoir bouleverſé l'ordre de M. *de Monteſquieu*, & de s'être formé un arrangement à ſa fantaiſie. S'il eût ſuivi celui de *l'Eſprit des Loix*, pluſieurs choſes, qu'il a critiquées, euſſent obtenu de lui des éloges. On le blâme encore d'avoir oppoſé aux raiſons de M. *de Monteſquieu* des mœurs de théâtre; d'avoir cité des vers au lieu de donner des raiſons. Un homme d'eſprit a répondu à ſes *Obſervations* dans une Brochure imprimée nouvellement, ſous le titre d'*Apologie de l'eſprit des Loix*. * J'ai été en général très-content de cette Apologie; mais elle a le défaut de tous les ouvrages qui portent ce nom. Il me ſemble que l'on gagneroit plus de confiance à ne pas tout défendre. L'Apologiſte prend de tems en tems un ton d'enthouſiaſme & d'emphaſe, qui montre un eſprit perſuadé. Mais c'eſt un homme trop vif dans un cercle de gens très-froids. Sçavez-vous comment il juſtifie le deſordre que M. l'Abbé *de la Porte* a cru voir

* Les *Obſervations* de M. *de la Porte* & *l'Apologie*, ſe trouvent à Paris chez la veuve *Cailleau*, rue S. Jacque.

dans *l'Eſprit des Loix ?* » Il peut y » avoir, dit-il, des raiſons qui rendent néceſſaire dans un ouvrage » Philoſophique cette règle de Boileau, qui ne devroit être faite que » pour les Poëtes & les Orateurs. »

Souvent un beau deſordre eſt un effet de l'art.

L'Apologiſte n'eût pas mal fait d'indiquer quelques-unes de ces raiſons. Dans un autre endroit de ſa Brochure il rapporte au climat l'établiſſement du Proteſtantiſme en divers pays, & il le prouve, parce que, dit-il, cela eſt; ſans rappeller les faits & les raiſons qu'on peut oppoſer à cette idée. Si je voulois avancer que le Gouvernement d'un ſeul, ou même le Deſpotiſme convient mieux aux peuples du Nord, parce que l'un & l'autre Gouvernement y ont été connus, ou y ſubſiſtent aujourd'hui, ſeroit-ce une bonne démonſtration que de citer ces faits ? Ce cercle vitieux ſe rencontre en plus d'un endroit de l'Apologie.

C'eſt à la chaleur du climat & de l'imagination qu'on fait honneur de la ferveur des premiers Chrétiens. M. Boſ-

ſuet, qu'on cite, l'attribue aux graces de l'Évangile. Je trouve, Monſieur, que M. *de Monteſquieu* & ſon Apologiſte ont ſouvent confondu le dogme & la diſcipline. Le dogme convient, je crois, à tous les pays du monde; la diſcipline peut ſouffrir de l'influence du climat.

L'Apologiſte va plus loin : il dit qu'il en eſt de la vertu comme de l'âge d'or, ce ſiecle chimerique tant celebré par les Muſes; que l'un & l'autre n'exiſtent que dans les livres & dans le cerveau des Poëtes. Le malheur de cela eſt qu'on le croira, & que les gens vertueux ſans prétentions, ne prendront pas la peine d'y répondre.

Il veut auſſi que cette propoſition, *qu'il y a de tels climats où le Phyſique a une telle force, que la Morale n'y peut preſque rien*; il veut, dis-je, que cette propoſition ſoit ſimple, vraie & naturelle. Pourquoi ne pas avouer qu'elle avoit beſoin dans le livre même de quelque correctif. On a ſans doute voulu dire : *il eſt des climats où le Phyſique a une telle force que les loix doivent aider la morale.* Mais eſt-ce là ce qu'on a dit ?

Il y a dans l'*Eſprit des Loix* un cha-

pitre qui eſt intitulé : *Des loix contre ceux qui ſe tuent eux-mêmes.* On releve aſſez-bien M. l'Abbé *de la Porte* qui, pour prouver que ce n'eſt point le climat qui fait que l'on ſe tue en Angleterre, a cité des vers de la Comédie de *Sidney* par M. *Greſſet.* Mais les raiſons que donne l'Apologiſte lui-même en faveur de la Maladie Angloiſe, ne ſont pas valables. Il ſoutient avec M. *de Monteſquieu* qu'on ne peut pas plus punir le ſuicide que la démence. Il eſt *l'effet de l'état phyſique de la Machine.* On excuſera de cette façon toutes les fautes contre la Societé. Il n'y a qu'à ſuppoſer dans les coupables une paſſion qui les tranſporte, comme la démence. Parler ainſi, c'eſt ne laiſſer aucun frein à l'imagination dereglée de l'homme, qui prend ſon exiſtence en haine. Je veux que les Anglois & ceux qui les imitent ne ſoient pas maîtres d'éloigner ce dégoût qu'ils ſentent pour la vie, on peut du moins le contrebalancer dans l'eſprit par la crainte du deshonneur.

Malgré le faux & la foibleſſe de quelques raiſonnemens, l'Auteur de l'*Apologie* me paroît en général avoir bien rempli ſon objet. Mais en

défendant M. *de Monteſquieu*, il a attaqué aſſez mal à propos un Auteur célebre, l'un des François qui dans le Nord a fait le plus d'honneur à ſa patrie par ſes mœurs & par ſes ouvrages. C'eſt M. le Marquis *d'Argens* qui m'a adreſſé la Lettre ſuivante, qui vous mettra, Monſieur, au fait du procès injuſte que lui intente l'Apologiſte.

MONSIEUR,

L'Auteur d'une brochure intitulée, *Apologie de l'Eſprit des Loix*, &c. a cru, dans une note qui tient trois pages de ſon ouvrage, devoir regarder comme un énorme contreſens la traduction d'un paſſage des méditations de *Deſcartes*. J'ai traduit *hactenus mens cum carne diſſeruit*, de cette maniere, *juſqu'à préſent l'Eſprit s'eſt entretenu avec la Chair*, & j'ai penſé que ces expreſſions étoient choquantes, parce que *Deſcartes* ſe comparoit à l'eſprit, & mettoit *Gaſſendi* à la place de la matiere. Mon explication eſt d'autant plus naturelle qu'elle tombe ſur le ſujet de la diſpute de ces deux Philoſophes. *Deſcartes* ſoutenoit que l'ame

ne pouvoit être qu'un être ſimple; *Gaſſendi* au contraire prétendoit qu'elle pouvoit être matérielle, ou du moins qu'on ne pouvoit pas prouver qu'elle ne pût l'être. *Deſcartes*, en finiſſant ſa réponſe, fait alluſion à ſon ſentiment & à celui de ſon adverſaire, en diſant *juſqu'ici l'Eſprit s'eſt entretenu avec la Chair.* On n'a qu'à lire la réponſe de *Deſcartes*, & l'on verra que c'eſt la ſeule explication qu'on puiſſe donner. Car dans cette même réponſe *Deſcartes* adreſſe ſouvent la parole à *Gaſſendi*, & ſe ſert allégoriquement des mots *Caro* & *Mens*. Il prévient ce Philoſophe au commencement de ſon ouvrage qu'il ſe mettra à la place de l'*Eſprit*, & le conſiderera lui comme la *Matiere*. *Ne penſez pas*, dit-il, *que vous répondant, j'eſtime répondre à un Philoſophe tel que vous êtes; mais comme ſi vous etiez un de ces hommes de chair dont vous empruntez la viſage, je vous adreſſerai la réponſe que je voudrois leur faire. Medit. de Deſcartes, tom. 2. pag. 185. édit. in-12. Paris 1724.* En conſéquence du principe que *Deſcartes* a établi, que l'*Eſprit* parle à la *Matiere*, & diſpute contre elle, il apoſtrophe preſque toujours *Gaſſendi* ſous le nom de *Chair*, &

ces apoſtrophes ne ſont pas fort polies. J'en citerai ici deux exemples entre mille, que je pourrois extraire : *Il ne ſemble pas, ô Chair, que vous ſachiez en façon quelconque ce que c'eſt que d'uſer de raiſons, puiſque pour prouver que le rapport & la foi de mes ſens ne me doivent point être ſuſpects, vous dites, &c. id. ibi. pag.* 193. Je placerai encore ici une autre apoſtrophe à *Gaſſendi* ſous le nom de *Chair*. *Tout ce que vous alleguez ici, ô très-bonne Chair, ne me ſemble pas tant des obſervations que quelques murmures qui n'ont pas beſoin de repartie.*

Lorſque mon Critique prétend que j'ai eu tort de traduire, *hactenus Mens cum Carne diſſeruit*, par ces mots, *juſques ici l'Eſprit s'eſt entretenu avec la Chair*, il dit que *Deſcartes* n'a pas ſçu ſe traduire lui-même. S'il eût connu les ouvrages de ce Philoſophe, il auroit vû qu'il parle en françois comme je le fais parler. Perſonne n'ignore que la traduction des méditations de *Deſcartes* a été faite de ſon vivant par un de ſes Diſciples, & qu'il a revû cette traduction, enſorte qu'on peut la regarder comme faite par lui-même. Si mon Critique veut y jetter les yeux il y verra les propres termes qui l'ont révolté : *juſques*

ici l'Eſprit s'eſt entretenu avec la Chair ; & il concluera que l'explication qu'il donne de *hactenus mens cum carne diſſeruit*, qui ſelon lui veut dire *juſques ici j'ai mêlé de la paſſion dans mes raiſonnemens*, eſt inſoutenable ; car après que *Deſcartes* a dit, *juſques ici l'eſprit s'eſt entretenu avec la chair*, il ajoute tout de ſuite, *&, comme il étoit raiſonnable en beaucoup de choſes, il n'a pas ſuivi ſes ſentimens.* Quel galimathias ne ſeroit point la traduction du Critique, ſi elle étoit jointe à la ſeconde phraſe de *Deſcartes* : *J'ai mêlé de la paſſion à mes raiſonnemens, &, comme il étoit raiſonnable en beaucoup de choſes, il n'a pas ſuivi ſes ſentimens.* Peut-on voir un aſſemblage plus énorme d'idées qui n'ont aucune liaiſon ?

Je ne puis m'empêcher de rapporter ici les termes dont ſe ſert ce critique pour exagerer l'abſurdité de mon ſentiment : *On s'eſt imaginé que Deſcartes en cet endroit ſe comparoit à l'Eſprit vis-à-vis Gaſſendi, qu'il comparoit à la Chair. Quelle idée, quelle apparence que Deſcartes ait fait un paralelle auſſi offenſant?* Il eſt vrai, cette idée eſt très-ſinguliere ; mais malheureuſement elle appartient à *Deſcartes*, & c'eſt ſur quoi

roule toute la méditation. *Quelle apparence!* Pour voir que cette apparence étoit une réalité, il falloit lire ; cela eſt moins pénible que d'écrire ; mais la mode aujourd'hui eſt de beaucoup écrire, & de lire peu.

Je dirai ici en paſſant qu'il y a un peu de malignité dans la maniere dont mon critique a rapporté les termes dont je me ſuis ſervi en parlant de *Deſcartes ;* car il a retranché les éloges qui les précedent & qui les ſuivent, ce qui les rend plus durs. Il m'accuſe ſimplement d'avoir dit que *Deſcartes* étoit *un Pédant* & *un Gaſcon orgueilleux*. Je me ſuis bien expliqué différemment. Eh, comment n'aurois-je pas agi de même, moi qui regarde *Deſcartes* comme un des plus grands hommes qu'il y ait eu, & qui quinze ou vingt lignes après le reproche que je lui fais d'avoir eu de la vanité, employe quinze pages à le louer. Voici les termes dont je me ſuis ſervi. *Quand au reſte du raiſonnement de Deſcartes, il eſt plus digne d'un pedant & d'un Théologien orgueilleux, que d'un Philoſophe auſſi illuſtre que lui.* Si quelqu'un diſoit : *l'Ageſilas de Corneille eſt plus digne d'un mauvais Poëte tel que Pradon, que d'un*

homme auſſi illuſtre & auſſi ſublime que lui, ſeroit-ce dire que Corneille eſt un Poëte croté & comparable à Pradon ?

En voilà aſſez, Monſieur, pour ma juſtification. Je me contenterai de dire à l'Auteur qui m'a critiqué ce que *Deſcartes* dit à *Gaſſendi : Vous n'avancez aucune choſe qui me ſoit contraire & cependant vous parlez beaucoup : ainſi le Lecteur s'apercevra qu'il ne doit pas juger de vos raiſons par leur longueur.* J'ajouterai, *& par l'air déciſif avec lequel vous les propoſez.*

Je ſuis, Monſieur, &c.

Votre très humble & très obéiſſant Serviteur,
Le Marq. d'ARGENS.

Hiſtoire de la Félicité.

L'eſprit pétille, Monſieur, dans l'*Hiſtoire de la Félicité*, dont l'idée eſt peu vraiſemblable. Un père & une mère forment le projet de ſe rendre mépriſables aux yeux de leurs enfans, dans la vûe de les inſtruire. *Themidore* découvre ſes défauts & ſes ridicules à ſon fils *Alcipe ; Zelamire* raconte ſes foibleſſes à ſa fille *Aldine*. On n'en agit pas communément avec cette

franchiſe. Les parens, loin de convenir de leurs fautes, font entendre au contraire qu'ils ont fait éclater beaucoup de ſageſſe dans leurs premieres années; qu'ils n'étoient pas ſi diſſipés, ſi vicieux que la jeuneſſe d'à préſent. Tel eſt le langage de la paternité. Le petit Ecrit que je vous annonce eſt un Roman: il n'y a rien à dire.

L'Hiſtoire de *Themidore* eſt celle de nos Agréables; avec cette différence, qu'ils finiſſent rarement par devenir auſſi ſenſés que lui. D'abord timide & embaraſſé, une femme de cinquante ans veut charitablement ſe charger du ſoin de le former. Il l'accompagne un jour chez elle, & la conduit juſqu'à ſon appartement, d'où, après pluſieurs propos vagues & forcés, il ſort auſſi ſot qu'il y étoit entré. A force d'aller dans le monde, il en prend inſenſiblement les uſages; enfin de l'extrême ſimplicité il paſſe à l'extrême étourderie. Il manque de reſpect à beaucoup de femmes; il eſt très-ſouvent téméraire, & quelquefois heureux. » Je ſéduiſis, dit-il, des prudes en » louant leur vertu, des coquettes en » feignant de ne pas admirer leurs » charmes, & des dévotes en déchi-

» rant tout l'univers. Mais je gardai » toutes ces conquêtes auſſi peu de » tems qu'elles m'en avoient coûté. » Le caprice me dégouta des prémiè- » res ; la légèreté m'enleva les ſecon- » des ; la fauſſeté me révolta contre » les troiſièmes. » Il ſe marie, & ſe ſépare ſans éclat au bout de deux ans. Fatigué de ſa diſſipation & de ſes bonnes fortunes, il forme des projets ambitieux. Il obtient le poſte d'un homme eſtimé. Son incapacité le lui fait perdre ; l'injuſtice l'avoit élevé ; l'équité le déplace. Les hommes & les dignités deviennent l'objet de ſon averſion. Il rencontre un Sage qui lui enſeigne la route de la félicité. Le ſeul moyen de devenir heureux, lui dit-il, eſt d'être Philoſophe. « Philoſophe, » s'écrie *Themidore*, cela me paroît » bien ennuyeux. Je vois bien, reprit » le Sage, que vous ignorez ce que » c'eſt qu'un Philoſophe. La Philoſo- » phie conduit toujours au vrai bon- » heur, lorſqu'on ſe garantit de l'a- « mour propre. Cette Philoſophie » n'eſt point une vertu âpre telle qu'on » ſe la repréſente, qui prend la cauſti- » cité pour la juſteſſe, l'humeur » pour la raiſon, & le dédain pour

» un ſentiment noble. La Philoſophie
» dont je parle eſt une vertu douce qui
» craint le vice, & qui plaint les vi-
» cieux; qui ſans le moindre étalage
» pratique exactement le bien; qui
» ſçait diſtinguer une foibleſſe d'avec
» le ſentiment qu'il chérit, qui reſ-
» pecte tout ce qui ſerre les nœuds de
» la ſociété; qui établit une parfaite
» égalité dans le monde, qui n'admet
» de prééminence que celle que don-
» nent les qualités de l'ame; qui loin
» de haïr les hommes, les prévient,
» les ſoulage, leur fait connoître
» les charmes de l'amitié par le plaiſir
» de l'exercer, & qui tâche d'en-
» chaîner tous les cœurs par les
» liens de l'amour & de la recon-
» noiſſance. » Je n'ai pas beſoin, Monſieur, de m'arrêter ſur ce caractère pour en relever le mérite. Ce ſont de ces traits de génie & de ſentiment qui enlèvent tous les ſuffrages.

Thémidore demande au Sage qu'il prend pour ſon guide s'il a un ami digne de ſa ſociété. Le Philoſophe répond qu'il ſe flatte d'en poſſéder un dans une femme reſpectable retirée à l'Abbaye de ***. Son Diſciple le prie de lui procurer la connoiſſance de

cet être singulier. Ils vont à l'Abbaye. *Zelamire* elle-même est cette amie respectable, qui lasse du monde & de ses faux plaisirs avoit choisi cet asile, où elle déploroit ses égaremens & ceux de son Mari. Après une reconnoissance très-touchante, l'un & l'autre revenus de leurs jeunes erreurs s'en retournent ensemble ; ils s'aiment, ils se respectent ; ils vivent dans l'union la plus parfaite, convaincus que la vertu seule donne la vraie felicité. Telle est, Monsieur, l'instruction de *Thémidore* à son fils. Cette première Partie est très-agréable & très-bien écrite. Le monde d'aujourd'hui y est peint avec beaucoup de délicatesse & de vérité. L'Auteur saisit avec une sagacité peu commune le contraste des défauts de l'un & de l'autre sexe.

C'est à regret que je me vois obligé de rabattre de l'estime que j'avois conçûe d'avance pour le second morceau. Je ne sçai pourquoi l'Auteur y a répandu une foule d'antithèses, de pointes & de jeux de mots du plus mauvais goût. On y rencontre de gros Abbés plats & galans, *qui faisoient des déclarations d'amour, & qui ne vouloient pas faire celle de leurs biens* ; une

femme qui avoit fait les honneurs de ſa nation à quelques *Miniſtres Etrangers qui l'avoient trouvée fort étrange ; des beaux eſprits qui très-ſouvent manquoient d'eſprit ;* une femme qui quand *elle eſt changée, ceſſe d'être changeante ;* une autre, dont on vantoit *les jugemens & jamais le jugement ;* des Commères qui avoient *le maintien droit & l'eſprit gauche*, &c. Que dites-vous encore, Monſieur, de cette galanterie d'un amant à ſa maitreſſe qui s'eſt égarée avec lui, & qui voudroit retourner ſur ſes pas : *Madame, quand j'ai l'honneur d'être avec vous, je ſonge beaucoup plus à faire mon chemin qu'à retrouver le vôtre.* De pareils traits étoient dignes en vérité du *Bacha Bilboquet* ou du *Prince Camouflet.* Il n'y a preſque dans le récit de *Zelamire* que la petite diſſertation du *je ne ſçai quoi* qui mérite qu'on lui faſſe quelque grace. Elle m'a paru aſſez plaiſante. « Le » je ne ſçai quoi eſt toujours vû en » beau, & ſeroit toujours vû en laid, » ſi on le connoiſſoit bien. C'eſt à » tort que l'on nomme ainſi le trouble » de deux cœurs qui voudroient s'u- » nir. Qu'un Amant adore une fem- » me aimable, ce qu'il ſent pour elle,

» il ſçait bien quoi ; ce qu'il voudroit
» lui dire, il ſçait fort bien quoi, &
» ce qu'il voudroit faire pour lui en
» donner des preuves, il ſçait encore
» mieux quoi. Cette femme que je
» ſuppoſe n'avoir jamais aimé, eſt
« touchée de l'amour de cet Amant ;
» elle nous tromperoit, ſi elle nous di-
» ſoit qu'elle ne ſçait pas ce que c'eſt
» que ce ſentiment qui ſe développe
» en elle ; elle y réſiſte, elle veut l'é-
» viter, elle ſçait bien pourquoi.
„ Quel eſt donc ce je ne ſçai quoi,
„ lui dis-je ? C'eſt, me répondit-il,
„ le ſerment qu'une femme fait d'ai-
„ mer ſon mari qu'elle ne connoît
„ point. Comme il n'eſt fondé ſur
„ rien, c'eſt déja un je ne ſçais quoi ;
„ c'eſt le plaiſir que le mari prétend
„ lui procurer qui eſt encore un je ne
„ ſçais quoi, parce qu'il n'y a que
„ l'amour ſeul, qui n'eſt jamais entre
„ eux, qui fait ſentir ce que c'eſt
„ que ce bonheur : C'eſt la jalouſie
„ de ce mari fondée ſur je ne ſçais
„ quoi, & ſon deshonneur prétendu
„ attaché à la conduite de ſa femme,
„ qui eſt le plus je ne ſçais quoi de
„ tous. Ainſi, puiſque vous voulez
„ le ſçavoir, le je ne ſçais quoi eſt

„ le

„ le génie des maris. „ J'aurois ajoûté, & des Auteurs. Si l'on demandoit ce qui a fait réuſſir telle Tragédie de Patriotiſme, chef-d'œuvre d'extravagance & de mauvais goût, on pourroit hardiment en attribuer le ſuccès au je ne ne ſçais quoi.

Je ne vous fais point, Monſieur, le récit des avantures de *Zélamire*. Vous voyez à peu près de quel genre elles doivent être. Ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt qu'en avouant à ſa fille qu'elle a eu le cœur tendre, elle aſſure qu'elle n'a jamais ſuccombé. C'eſt, ſelon moi, le plus grand défaut de vraiſemblance qu'il y ait dans ce Roman. J'aurois du moins ſouhaité une défaite. Quel dommage que ce trait intéreſſant manque à l'inſtruction de la jeune *Aldine*! Mais à propos elle n'a pas beſoin de leçons ſur cet arricle; car après que ſa mère lui a raconté ſa promenade dans une allée couverte avec un certain *Almenidore*; après lui avoir dit qu'elle avoit eu tort de s'aſſeoir; que par là elle s'étoit vûe bien près du danger, la petite fille lui répond: *Je ne puis m'empêcher de vous dire que vous l'avez échapé belle.* Quelle Agnès! Mais auſſi quelle indiſcrétion

à *Thémidore* & à *Zélamire* d'entrer dans de pareils détails vis-à-vis de leurs enfans !

Maxima debetur pueris reverentia.

Ce n'eſt pas dans ce goût que ſont compoſés les *Avis d'une mère à ſon fils & d'une mère à ſa fille* par l'illuſtre Marquiſe *de Lambert*.

Je ſuis, &c.

A Paris ce 18. Décembre 1750.

LETTRE VIII.

De l'ame des Bêtes.

EST-IL bien vrai, Monſieur, que non content d'avoir entendu M. *Guer* comme Poëte, vous voulez le connoître encore comme Philoſophe ? On vous a dit qu'il avoit fait une *Hiſtoire critique de l'ame des Bêtes*, & vous exigez que je vous en marque mon ſentiment. Contentez-vous d'un ſimple extrait qui, graces au fond de l'ouvrage, pourra vous amuſer.

La Préface indique le plan du livre diviſé en deux parties. La premiere

contient ce que les Anciens ont penſé de la nature de l'ame des Bêtes : la ſeconde rapporte ce que les ſiècles plus voiſins de nous ont imaginé ſur la même matière. L'Auteur s'excuſe de n'avoir pas joint ſon opinion à celle des autres Philoſophes. » Si je l'avois » voulu, dit-il, j'aurois pû le faire » comme un autre. Il n'eſt pas néceſ- » ſaire d'être pourvû du Ciel d'un gé- » nie ſupérieur pour ſçavoir déraiſon- » ner. » Il nous prévient enſuite ſur la façon dont il a traité ſon ſujet. » J'eſpere qu'on ne me reprochera » point d'y avoir répandu une métha- » phyſique trop abſtraite, trop ſom- » bre & trop ennuyeuſe. Ecarts, di- » greſſions, peintures amuſantes, cita- » tions de toutes couleurs, à propos » & hors de propos, réflexions ba- » dines & enjouées, quelquefois ſati- » riques, ſouvent folles & extrava- » gantes ; tout m'a été bon ; j'ai mis » tout à profit ; je ne me ſuis gêné ſur » rien ; je me ſuis montré dans mon » deshabillé. » Il finit par ſe juſtifier de la malignité qu'on pourra trouver dans ſa critique. » Le pis qu'il en » pourra arriver, ajoute-t-il, eſt qu'on » me taxera de pincer en riant ; je ne

„ m'en m'en défendrai que foiblement
„ pourvû qu'on qu'on ne m'accuſe pas
„ de pincer ſans rire. „ Nous allons donc rire.

Trois chapitres compoſent la première Partie. Il eſt queſtion dans le premier de ce que les Anciens ont penſé avant les Grecs ſur l'ame des Bêtes. Chaque Peuple a ſon article ſéparé. Les Scythes, les Thraces ou Gêtes, les Celto-Scythes, les Ethiopiens occupent un long eſpace dans ce chapitre, & cela pour nous apprendre qu'ils n'ont rien penſé de l'ame des Bêtes. A l'égard des Juifs, l'Auteur trouvant ſur ce ſujet Moyſe, le Prophète Royal & les autres Prophètes en contradiction, conclut ainſi : „ De-là il „ réſulte clairement qu'on ne peut „ ſans témérité décider de ce que „ penſoient les anciens Hebreux ſur „ la matière que je traite. „ M. *Guer* fait ainſi paſſer en revue tous les anciens habitans du monde, & le refrain ordinaire de ſes articles, eſt que probablement tous ces Peuples n'avoient aucune notion ſur le point dont il s'agit. Cela rappelle la ſcène de la Comédie du *Joueur* où *Hector* remet à *Geronte* le mémoire de ce qui eſt dû à ſon maître ;

Premierement, Isaac de la Serre,
Il est connu de vous.

Geronte.

Et de toute la terre!
C'est ce Négociant, ce Banquier si fameux.

Hector.

Nous ne vous donnons pas de ces effets ver-
réux;
Cela sent comme baume. Or donc ce de la
Serre,
Si bien connu de vous & de toute la terre,
Ne nous doit rien.

Les Mages admettoient la Metempsicose; & pour faire sentir le rapport & l'espèce de communauté qu'ils établissoient entre l'Homme & les Bêtes, ils donnoient des noms d'animaux à leurs Ministres, à leurs Pères, aux Femmes de leur secte. *Porphire* cite entr'autres les noms de Lions & de Lionnes, de Corbeaux, d'Aigles, d'Eperviers. M. *Guer* prétend qu'on sera sans doute étonné qu'ils n'en eussent pas choisi de plus jolis; mais sans doute qu'ils en admettoient aussi beaucoup d'autres; & „ je pense, continue-t-il, „ que chez les anciens Perses comme „ chez les modernes, il se trouvoit

„ en effet, entre quelques Serins &
„ quelques Roſſignols, des Pies, des
„ Geais, des Sanſonnets & des Per-
„ roquets ſans nombre ; des Lions
„ parmi les Guerriers ; entre les Fem-
„ mes des Lionnes en aſſez petite
„ quantité, & en revanche beaucoup
„ de Chattes ; des Chats, plus que l'on
„ n'en eût voulu, ſurtout des Chats
„ fourrés ; quelques Aigles parmi les
„ Vieillards .... Ce qui m'embaraſſe
„ eſt d'imaginer quelle eſpèce pou-
„ voit ſortir du commerce d'une
„ Lionne ou d'une Chatte, par exem-
„ ple, avec un Corbeau ; & d'un
„ Lion avec une Pie ou une Linotte.„

A l'article des Chinois l'Auteur dit :

» J'approche du bout de ma carriere.
» Après avoir parcouru rapidement
» l'Europe, l'Afrique & l'Aſie, arrivé
» enfin aux extremités de l'Orient,
» n'eſt-il pas tems que je ſonge à ter-
» miner mes excurſions philoſophi-
» ques. Non, dit un lecteur peu in-
» dulgent » (infatigable étoit le mot propre) promenez-moi à la Chine ; mais pourquoi courir inutilement ? De tout ce que nous découvrirons » il réſultera manifeſtement, dit l'Au-
» teur, qu'il m'eſt impoſſible d'entrer

» ici dans aucun détail ſur leur ma-
» niere de philoſopher, à moins qu'on
» ne ſuppoſe que ſur ce ſu et il me ſoit
» tombé du ciel de nouveaux mémoi-
» res. »

Le ſecond chapitre annonce les opinions des Philoſophes Grecs au ſujet de l'ame des Bêtes. Après quelques recherches ſur la lenteur des progrès de la Philoſophie dans la Grece, l'hiſtorien conclut : » De ce que je » viens de dire, il s'enſuit qu'on ne » doit chercher chez ces premiers » Maîtres de la Grèce aucun ſyſtême » ſur l'ame des bêtes. » On nous promet enfin les ſentimens des ſept Sages. M. *Guer* commence par les caractériſer. Il trempe ſon pinceau dans le fiel ; chaque portrait eſt un Libelle diffamatoire. *Pittacus* étoit digne de l'échaffaut ; *Cleobule* étoit un furieux, *Myſon* un Miſantrope, *Chilon* un fou, *Bias* un gueux, *Solon* un barbare, *Thalès* un athée. M. *Guer* ne traite pas mieux les autres Philoſophes de la Grèce. *Democrite* étoit un inſenſé, *Diogène* un puant, *Heraclite* un ambitieux, *Ariſtippe* un homme ſans mœurs, *Zenon* un débauché, *Ariſtote* un impie, *Socrate* un poltron, un bouffon,

un yvrogne. O divin Platon, vous le Cygne de l'Académie, vous l'objet de la vénération de tant de grands hommes, vous un des Saints du paganiſme les plus fêtés, vous n'êtes aux yeux de M. *Guer* qu'un lâche, qu'un avare & qu'un gourmand. Mais enfin que penſoient tous ces Philoſophes ſur l'ame des Bêtes ? Falloit-il tant de détours & d'injures pour dire qu'on n'en ſçait rien ?

Non vi neque de veneno
Sed lis eſt mihi de tribus capellis....
Tu Cannas, Mithridaticumque bellum,
Et perjuria Punici furoris,
Et Syllas, Marioſque, Munioſque,
Magnâ voce ſonas manuque toſâ :
Jam dic, Poſtume, de tribus capellis.

Notre auteur a oublié plus d'une fois cet avis que Martial donnoit aux Avocats Romains. On devroit à la reception des nôtres, après le ſerment prêté, leur faire lire cette Epigramme comme une formule très-ſalutaire.

Un homme d'eſprit, avec qui s'entretenoit un jour M. *Guer* ſur la doctrine de Pithagore, qui ſoutenoit que nos ames après la mort entroient dans les

corps des animaux, *penſa ſe mettre tout en eau* à force de chercher quelle étoit cette première faute que les ames expioient par leur migration continuelle. Il lui répondit que Pithagore l'ignoroit lui-même. Mais notre *homme d'eſprit* continuant dans ſon enthouſiaſme : après tout, dit-il, quelle qu'ait été cette faute, n'avons-nous pas lieu d'y applaudir, puiſqu'elle a eu des ſuites ſi heureuſes. Mille oiſeaux charmans ne ſerviroient point à notre amuſement & à nos plaiſirs. » Plus de mon-
» tures pour nous tranſporter promp-
» tement & commodément d'un lieu à
» un autre, & par conſéquent plus de
» caroſſes, plus de relais, pas une ſeule
» charette, pas la moindre voiture pu-
» blique. Que de petits-maîtres deſ-
» œuvrés ! Plus de jeunes Barbes à gui-
» der, plus de chars brillans à con-
» duire. Que de Dames déſolées ! Plus
» d'Epagneuls à peigner ou de gredins
» à careſſer ; & ce que je trouve de
» plus deſeſperant pour elles, plus de
» de vers à ſoye à nourrir : par conſé-
» quent ni echelles de rubans, ni fal-
» balas de taffetas, ni habits brochés,
» moërés, chinés ; pas une queue de
» martre ou de petit-gris, point de

» manchons, pas la moindre fourure...
» Pauvres gourmands, qu'auriez-vous
» fait ? Ni chapons du Mans, ni per-
» dreaux, ni bécasses, ni becquefigues,
» ni pâtés de Perigord ; plus de tur-
» bots ou d'esturgeons, pas un seul
» goujon ; eussiez-vous épuisé tous
» vos trésors, vous n'auriez pû vous
» procurer la plus petite andouille de
» Westphalie, le moindre saucisson de
» Boulogne. »

A la fin notre historien s'aperçoit de l'intemperance du babil de son interlocuteur ; mais je trouve qu'il lui fait trop d'honneur de lui appliquer cette Epigramme :

.... Dieu préserve mon ouie
D'un homme d'esprit qui m'ennuie !

L'Auteur prenant à son tour la parole : » Monsieur, lui dit-il, dans la » supposition que les ames, dont il » s'agit ici, n'eussent point péché, il » n'y auroit eu sur la terre, non seu- » lement rien de tout ce que vous » avez dit, mais pas un homme ; point » de Dames galantes ; point de petits- » Maîtres éventés & fainéans, d'a- » mans langoureux & souvent perfi-

», des : ſurtout, point d'Auteurs *ba-*
», *vards & ennuyeux tels que vous & moi*,
», du moins *en peau*, ou, ſi vous l'ai-
», miez mieux, *en chair & en os.* » La reflexion étoit excellente ; auſſi mérita-t'elle à l'auteur une embraſſade, à ce qu'il nous apprend. » Mais, mon
„ cher, lui dit ſon ami, comment au-
„ rions-nous exiſté ? A la maniere des
„ ames Pithagoriciennes, répond l'hi-
„ ſtorien, c'eſt-à-dire, comme des nom-
„ bres & des lignes. J'aurois peut-être
„ été un Trapèze, par exemple, &
„ vous un Parallélipipéde. »

Dans l'article d'*Epicure* il y a une incurſion très-vive contre le grand *Deſcartes* & contre M. *Deſlandes*, auteur d'un livre très-eſtimé, l'*Hiſtoire critique de la Philoſophie*. M. *Guer* ôte au premier l'honneur de l'invention des tourbillons *qui ne ſont pas plus de lui*, dit-il, *que de Jean de Vert*. A l'égard de M. *Deſlandes*, il lui reproche d'avoir traité le ſçavant M. *Huet* de *pieux Evêque d'Avranches*. Ce n'eſt ni la premiere ni la ſeule querelle que lui fait M. *Guer*. Il ſemble avoir pris à tache de décrier cet illuſtre Philoſophe dans tout le cours de ſon ouvrage. Je le connois aſſez pour avancer hardi-

ment qu'il n'y ſera pas plus ſenſible que les cendres éteintes des Platons & des Socrates que l'auteur n'a pas plus ménagés.

M. *Guer*, à l'occaſion de la mort de *Zénon* qui s'empoiſonna, rapporte quelques morts aſſez ridicules de quelques autres Philoſophes. » Pour moi, » dit-il, ſi je ne craignois de leur reſ» ſembler, & ſi d'autres conſidérations » ne me retenoient, je crois que je » mourrois à force de rire de leurs » folies. »

Le dernier tableau que notre peintre expoſe à nos regards dans ce ſecond chapitre, eſt l'horrible transformation de l'Ecole d'Alexandrie en une ménagerie d'oiſeaux & des animaux les plus vils. Fondée par les libéralités du premier des Ptolomées, logée dans le Palais même du Prince, cette Académie ſe laiſſa corrompre par la moleſſe de la Cour. Mais enfin que penſoit-elle de l'ame des Bêtes, ce que peuvent penſer » des Paons, des Perro» quets, des Poules pintades, des De» moiſelles de Numidie, des Oiſons, » des Dindons & des Pourceaux, que l'Auteur y a placés.

Le troiſiéme chapitre eſt deſtiné à

faire connoître les sentimens des Philosophes Romains sur l'ame des Bêtes. Lucrèce suivoit le système des Atomes. Cicéron étoit d'une » vanité in- » supportable ; c'est l'apanage de la » Philosophie, & l'orateur Romain l'a » poussée dans ses ouvrages au point » de se rendre *dégoutant & ennuyeux*, » malgré toutes les fleurs de sa Rhé- » thorique. Pour sa *lâcheté*, sa *bassesse* » *d'ame*, elle est marquée à un coin » qui ne lui fait point du tout honneur. » *Vil adulateur, cœur faux, ame double,* » *flateur éternel* de tous les hommes » puissans & en place.... Joignez à cela » sa foiblesse pour sa fille Tullie. Il fut » inconsolable de sa mort. On l'accusa » de l'avoir aimée autrement qu'un » pere ne doit aimer sa fille. » Après ce beau panégirique, l'Auteur ajoûte : » J'ai peint, ce me semble, *le caractère* » *philosophique* de Cicéron avec des » traits assez forts & assez hardis. » Effectivement *le caractère* qu'on vient de voir est tout-à-fait *philosophique*. Mais que pensoit ce pere de l'eloquence sur la matiere dont il s'agit? » Il » avoit un tour d'esprit avec lequel il » n'est pas surprenant qu'il n'ait pris » aucun parti sur l'ame des bêtes. »

Nous aurons peut-être ſur l'opinion de Séneque des notions plus préciſes ; Liſons : » Pour ce qui eſt de ce que ce » Philoſophe a penſé de l'ame des Bê- » tes, comme il ne s'en eſt expliqué » nulle part, il eſt aſſez difficile de le » décider. »

Le profond hiſtorien de l'ame des Bêtes examine enſuite les ſentimens de Plutarque, d'Apollonius de Thyane, d'Epictète, d'Arrien, de Plotin, de Jamblique & d'Apulée. Maxime de Tyr, Creſcent & Celſe ne méritent pas l'attention de l'Auteur. Il laiſſe aux Medecins le ſoin de vanter Galien, *aux Arracheurs de dents la peine de mentir mieux que Philoſtrate.* Il accueille très-mal tous ces prétendus philoſophes ; il prend plaiſir à les tourner en ridicule. Pour l'ame des Bêtes, il n'en fait pas plus de mention *que de Jean de Vert.*

Porphire eſt le ſeul qui trouve grace aux yeux de M. *Guer.* Il le cite avec éloge, & il rend un compte aſſez fidelle de ſa doctrine ſur l'ame des Bêtes. Cet Ecrivain prétend que les animaux ont de la connoiſſance & de l'intelligence, & même l'uſage de la parole. Ils s'entendent auſſi-bien entre eux que nous nous entendons nous-mêmes. Ils s'ex-

priment differemment lorſqu'ils ont peur, lorſqu'ils s'appellent, lorſqu'ils avertiſſent leur petits de venir manger, lorſqu'ils ſe careſſent ou lorſqu'ils ſe défient au combat.

L'Auteur termine cette premiere partie, très-inſtructive comme vous l'avez vû, en s'écriant avec Perſe :

O curas hominum! ô quantum eſt in rebus inane!

„ Que l'homme eſt foû ! Qu'il y a „ de vent dans bien des cervelles, dans „ la mienne peut-être toute la pre- „ miere. „ Un pareil aveu fait tomber les armes des mains de la critique.

M. *Guer* employe les cent vingt premieres pages de ſon ſecond volume à louer les qualités de l'eſprit & du cœur qu'on remarque dans les animaux. Nous leur ſommes redevables de pluſieurs inventions utiles. Vous ne ſçaviez peut-être pas, Monſieur, que ce ſont les Chevres, par exemple, qui nous ont appris l'uſage du Caffé. Voici l'hiſtoire de cette agréable decouverte, telle que la donne l'Auteur. „ Un ber- „ ger de la Paleſtine s'étant aperçu „ que les Chevres qu'il gardoit, lorſ- „ qu'elles avoient rongé les fèves que „ portoit un certain arbriſſeau, ne fai-

„ ſoient que ſauter & bondir toute la „ nuit dans leur étable, crut devoir „ en avertir le Prieur d'un Couvent de „ Jacobites, à qui ce troupeau appar„ tenoit. Le Prieur, homme d'eſprit „ & zélé, qui depuis longtems étoit „ ſcandaliſé de voir que ſes Religieux „ ne faiſoient que dormir à Matines, „ crut avoir trouvé dans le rapport de „ ce berger un moyen sûr de rétablir „ dans ſa maiſon la diſcipline Mona„ ſtique. Il en conclut, que le fruit de „ cet arbriſſeau devoit avoir la vertu „ de mettre le ſang en mouvement, & „ par conſéquent de chaſſer le ſom„ meil. Il en fit l'experience ſur ſes „ Moines, & s'en trouva bien. *Dieu* „ *veuille que mes lecteurs n'ayent pas ſou*„ *vent beſoin du même préſervatif dans le* „ *courant de cet ouvrage.* „

L'Auteur fait un grand étalage de l'amour des bêtes pour les ſciences. Il cite pluſieurs Anes celebres dans l'Antiquité, qui ont cultivé la Philoſophie & la Poëſie. Après s'être étendu avec beaucoup de complaiſance ſur ce ſujet, il finit avec ce ton de bonne plaiſanterie qui lui eſt propre: „ Je demande „ pardon au lecteur d'avoir fait une „ ſi longue apologie des ânes. Ce re-

» proche, ſi c'en eſt un, eſt un beau
» défaut, qu'il eſt obligé de partager
» avec moi, s'il eſt vrai que nous ne
» ſçaurions porter trop loin la charité
» que nous devons avoir pour nos
» frères. »

M. *Guer* réfute tous ceux qui ont donné aux bêtes une ame ſpirituelle & immatérielle. Il en veut ſurtout à un certain M. *Hildrop*, Recteur de Wath dans la province d'Yorck, qu'il appelle un *petit Curé de village*. Ce M. *Hildrop* a publié un ouvrage en Anglois où il ſoutient que le principe d'intelligence qu'on ne peut refuſer aux animaux, eſt eſprit, & non pas matière. En conſéquence il leur aſſure l'immortalité. » Qui peut empêcher » M. le Recteur de Wath de procurer » dans l'autre monde aux animaux » une ſituation douce & riante ? Ne » leur a-t-il pas ſervi de fourier, & » préparé les logemens ? Eh bien, » après : les y laiſſera-t-il ſe morfon» dre, & ne lui ſera-t-il pas permis de » ſonger à les y rendre heureux & tran» quilles ? Apparemment : qui l'en » empêchera, comme il le dit fort » bien ? Qu'il le faſſe donc, j'en ſerai » charmé. Auſſi-bien j'aime les bêtes,

„ & tous ceux qui comme M. le Doc-
„ teur leur font l'honneur d'être de
„ leurs amis. „ M. *Hildrop* cite l'Ecriture en faveur de ſes rêveries ; il entaſſe paſſages ſur paſſages, pour prouver que les bêtes ſeront rétablies avec les hommes dans le premier état d'innocence. *Amen*, dit M. *Guer*.

L'Auteur foudroie l'inſtinct & les forces ſubſtantielles des Peripatéticiens, les Automates des Cartéſiens. Les raiſonnemens qu'il employe ne ſont pas neufs, mais ils ſont préſentés d'une façon toute nouvelle. Son dernier chapitre contient quelques autres ſentimens ſur l'ame des bêtes. Avant que de les expoſer, il s'applaudit poëtiquement d'avoir bientôt rempli ſa carrière philoſophique. „ Du ſein des flots ſur
„ leſquels j'ai été aſſez temeraire pour
„ m'engager, je commence à découvrir le port qui doit être le terme de
„ mon voyage, peut-être auſſi de mes
„ égaremens. Car oſerois-je répondre
„ que je n'aye pas ſouvent extravagué
„ en rapportant, en examinant, en réfutant tant d'extravagances & tant
„ de folies ? La manie de *raiſonner*
„ eſt un mal de contagion ; il ſe gagne
„ & ſe communique *comme l'amour &*
„ *la galle*. „

Je vous fais grace, Monſieur, des idées de *Campanelle* & de *Cardan* ſur l'ame des Bêtes. Elles ſont peu dignes qu'on s'y arrête. Le ſyſtème des Sylphes, des Gnomes, &c. dont notre Auteur fait mention d'après *le Comte de Gabalis*, eſt trop rebattu pour que je le remette ſous vos yeux. Vous connoiſſez auſſi *l'Amuſement Philoſophique ſur le langage des Bêtes*, l'un des plus agréables badinages que nous ayons dans notre langue. Ce qui fera peut-être un jour la honte de notre ſiècle, c'eſt qu'on ait pris au ſérieux ce fruit léger d'une imagination riante; qu'on en ait perſécuté l'Auteur, comme s'il eût enſeigné les dogmes les plus affreux. Si le Père *Bougeant* eût vêcu dans le monde, ſon Livre n'eût été que ce qu'il eſt, un ſimple jeu d'eſprit, une pure plaiſanterie. Mais il étoit Jéſuite. Quelle puiſſante raiſon pour faire trouver du crime aux choſes les plus innocentes! Le chagrin que lui donna cette malheureuſe Brochure avança ſes jours; il mourut peu de tems après avoir été rappellé de ſon exil; & la France perdit en lui un Ecrivain délicat, un Critique judicieux, un grand Hiſtorien, un Bou-

Hours & un d'Orléans tout enſemble.

Pour revenir à M. *Guer*, il ne donne aucun ſyſtème, & je crois vous en avoir déja prévenu. Il s'eſt borné à raſſembler les opinions ſérieuſes & plaiſantes des autres Philoſophes; il finit par celle du Père *Bougeant*. Son ſtile, comme vous l'avez pû remarquer, n'eſt ni guindé ni précieux. Il s'entretient familièrement avec le Lecteur; il fait par tout, pour me ſervir de ſes expreſſions, *l'agréable & le joli cœur*. Il a ſi peur qu'on ne lui reproche d'être obſcur, que pour ſe faire mieux entendre, il s'abaiſſe à parler le langage du peuple. Il paroît avoir fait une étude particulière du Dictionnaire des Proverbes. Ils ne lui coûtent rien: „ Ces deux opinions vien„nent de la même Boutique. Je me „ renferme dans ma coquille. La mou„tarde me monte au nez. La Phi„loſophie va cahin, caha. Je m'en „ tire comme Arlequin. Chat échau„dé craint l'eau froide. Un Barbier „ raſe l'autre; &c.„ Les comparaiſons de l'Auteur ne ſont pas moins nobles: “ C'eſt un Palfrenier qui „ panſe un Cheval, un Meûnier qui „ guide un Ane, un Marchand de

ux qui pique une Haridelle, un
rmiton qui lave les plats, un Sa-
er qui raccomode les vieux ſou-
, un Boucher qui écorche des
ux, &c. „

t Ouvrage eſt encore dédié à
Machault, Controleur Général
inances, Miniſtre & Garde des
x. L'Epître Dédicatoire eſt de-
eſſée, ainſi que M. *Guer* l'aſſure
cette phraſe qui la termine :
gnez, Monſeigneur, agréer cette
velle marque de mon ſincère
ouement, & de ma ſenſibilité
r vos bienfaits ; ſans être altérée
un vil intérêt, elle attendra tou-
s avec confiance les nouvelles
urs que vos bontés me promet-
. „

Lettre à un Grand, par M. l'Ab- Lettre à un Grand.
yer, n'a pas eu le ſuccès de ſes
Opuſcules. Elle renferme ce-
nt des traits de ſatire délicate,
leçons, ſans doute inutiles,
eux que le hazard a placés au-
de nous. L'Auteur adreſſe ſa
à un homme de la plus haute
ſſe, qui ſemble ne ſe reſſouvenir
Ayeux que pour les imiter pla-
t : C'eſt une fiction. M. l'Abbé

Coyer lui fait des reproches très-vifs sur cet oubli de lui-même. „ D'abord, „ dit-il, vous n'estimez pas assez votre „ naissance. Voyez le cas que les autres „ en font; cet empressement que l'on „ a de prévenir votre reveil pour vous „ faire la cour, ce silence jusqu'à ce „ que vous permettiez d'avoir une „ langue, cet encens toujour allumé, „ ces Gentils-hommes qui briguent „ pour leurs enfans l'honneur de vous „ servir à table, & pour eux de gou- „ verner vos Chevaux, ces vœux des „ Académies pour se décorer de votre „ nom.... S'il vous plaisoit de pren- „ dre une Femme (& ne devriez-vous „ pas à votre âge en avoir déja répu- „ dié une) je sçais telle qu'on vous „ offriroit avec une fortune prodi- „ gieuse. Le père a pesé votre alliance, „ & se croit trop heureux, si vous „ daignez, en acceptant ses trésors, „ faire le malheur de sa Fille.... La „ Religion même sçait les ménage- „ mens qu'elle vous doit. Votre Pas- „ teur aimeroit mieux vous gagner à „ Dieu que de sauver cent Artisans. „

L'Auteur se plaint encore de l'excessive bonté de son Héros. „ Ces „ Forçats de l'humanité qui ont l'hon- „ neur de labourer vos Domaines,

rouvent un accès facile à votre Chateau; ils se familiarisent au point le vous nommer *leur bon Maître*; & quelquefois vous descendez dans certains détails, jusqu'à marier leurs filles & terminer leurs procès. *Monseigneur l'Intendant* leur paroît bien plus grand.„

Ce n'est pas tout. L'Homme sinlier à qui l'Auteur écrit va à la erre sans Mulets, sans Fourgons, is avoir à peine ordonné le nécesre. Si une honte bien placée ne ût retenu, il auroit couru à franc ier: Cela étoit bon du tems d'Henri . Arrivé en Flandres, il visite tous travaux de l'Armée, les lignes, tranchées, les batteries, un crayon a main. Il perd une Cassette qui oit remplie de Plans, de Cartes Tographiques, d'Instrumens de Géétrie, de Livres militaires. On jua qu'elle appartenoit à quelque miable Subalterne. La Nature forme ns un Grand un Général achevé; e laisse aux autres la peine de se mer eux-mêmes.

La paix se fait, & il voyage pour nnoître le fort & le foible des Nans.„ Il m'est revenu, dit M. l'Abbé Coyer, qu'à la faveur de l'*incognito*, I

„ Vous ne fréquentiez que les Manu-
„ factures, les Chantiers, les Atte-
„ liers, les Arſenaux, les Cabinets
„ curieux ; que certains Commerçans
„ & Artiſtes vous faiſoient l'honneur
„ d'aller dîner avec vous. C'eſt voya-
„ ger en véritable Allemand. Un Fran-
„ çois qui voyage pour apprendre,
„ fait tort à ſa Patrie ; il ne doit ſe
„ montrer aux Etrangers que pour
„ leur enſeigner notre politeſſe & nos
„ modes. „

L'Auteur, à la fin de ſa Lettre, invite ce Perſonnage ridicule à marcher ſur les traces de ſes ſemblables, & à s'en tenir au mérite de la naiſſance ; c'eſt le centre où ſe réuniſſent tous les rayons de lumière. Il lui aprend qu'il n'a qu'une ſeule choſe à faire, & le Public une ſeule à dire : *Il vit en grand Seigneur*. Si cette petite Brochure de M. l'Abbé *Coyer* n'étoit pas venue à la ſuite de pluſieurs autres de ſa façon, où regnent le même ton & le même eſprit philoſophique, je ſuis perſuadé qu'elle auroit mieux réuſſi. On ſe laſſe de l'uniformité des idées & des tours.

Je ſuis &c.

A Paris ce 19 Décembre 1750.

LET-

LETTRE IX.

VOus me faites un crime, Monſieur, d'avoir laiſſé paroître pluſieurs écrits de M. *Marmontel*, ſans que je vous en aie rendu compte. Mais quelque juſte que ſoit une critique, elle eſt toujours ſoupçonnée de partialité, lorſqu'on ſçait que le Cenſeur & le Poëte cenſuré ont eu quelque démêlé. Pour éviter ce reproche, fondé ſur la ſeule prévention, j'avois réſolu d'oublier cet Auteur & ſes ouvrages. Vous voulez abſolument que j'en parle ; je vous obéis, Monſieur, en vous proteſtant que mon cœur ne conſerve aucun reſſentiment. Poëmes.

Le Roi, toujours occupé du bonheur & de la gloire de ſes Sujets, a donné deux Edits, qu'on diroit émanés du Trône des Antonins & des Marc-Aureles. Par l'un, il accorde la Nobleſſe aux Guerriers généreux qui pendant un certain nombre d'années auront ſervi l'Etat. Leur ſang s'épurera, à meſure qu'il ſera verſé pour la Patrie. Par l'autre, il

établit une Ecole, où cinq cens jeunes Gentilshommes ſeront inſtruits dans toutes les parties de l'Art Militaire. Ainſi la Nobleſſe ſera la récompenſe de la valeur, & une heureuſe éducation le prix de la Nobleſſe. C'eſt créer en même tems des Héros pour ce ſiècle & pour l'avenir.

Rien ne fait plus d'honneur à M. *Marmontel* que d'avoir ſaiſi tous les avantages qui réſultent de ces deux objets intéreſſans, & de les avoir célébrés dans deux Poëmes, où l'on voit toujours éclater le zèle du Citoyen, & quelquefois le génie du Poëte. Son premier morceau eſt une Epître au Roi. Il annonce aux Guerriers le prix de leurs exploits :

La Noblesse eſt ce prix. Tout périt, tout ſuccombe :
Le Marbre eſt mutilé, l'Airain ſe briſe & tombe ;
Par l'orgueil élevés, ces monumens pompeux,
Ouvrage des Humains, ſont fragiles comme eux.
La Nobleſſe elle ſeule, à chaque inſtant nouvelle,
Renaît de ſes débris plus auguſte & plus belle.

Et d'un éclat plus pur, ornée en vieillissant;
Toujours son dernier âge est le plus flo-
rissant.

Ces quatre derniers Vers sont de la plus grande beauté. Il y a dans la *Henriade*.

Les œuvres des Humains sont fragiles comme eux.

A l'exception de l'endroit que je viens de rapporter, la dureté & l'obscurité regnent dans cette Epître.

La seconde Pièce est considérable. C'est un Poëme Héroïque de plus de trois cens Vers. Il est un peu dénué de merveilleux. L'Auteur fait assister au Conseil du Roi la Justice & la Gloire; ce qui n'a pas dû coûter un grand effort d'imagination. L'idée seule du Roi emporte celle de la Gloire & de la Justice. On est étonné de voir sortir la Noblesse d'un nuage. N'est-elle donc pas aussi essentiellement attachée à la personne du Roi que la Justice & la Gloire? Permettez moi, Monsieur, d'entrer dans quelques détails, non encore une fois dans la vûe de rabaisser l'Auteur, à qui l'on ne peut refuser du talent,

mais uniquement pour l'inſtruction des jeunes Poëtes.

Je conſacre mes Chants à ce Temple des Arts,
Le Cirque de la Gloire, & l'Ecole de Mars.

Cette métaphore n'eſt pas juſte. Le Cirque chez les Romains étoit l'endroit ou l'on faiſoit combattre les Gladiateurs & les Bêtes féroces. Ce parallèle eſt-il flatteur pour l'Ecole Militaire ?

Où des Nobles François la jeuneſſe élevée.

Les *Nobles François* ne ſignifient pas la nobleſſe Françoiſe.

Tels ſont dans ſes deſſeins les *témoins qu'il conſulte :*
Son Empire eſt leur Temple, & ſon *regne eſt leur culte.*

On avoit dit juſqu'à préſent *interroger des témoins. Un regne* qui *eſt le culte* de la Juſtice & de la Gloire, n'eſt pas François.

Ainſi dès ſon enfance on les vit près *de lui*
Se prêtant l'une à l'autre un mutuel appui,
De ſes pas à l'envi conductrices fidèles
Former d'un zèle égal un cœur ſi digne d'elles ;

Et partageant le ſoin de ſon regne naiſſant
Sur le Trône *avec lui* monter en s'embraſſant.

Le dernier Vers ſe rapporte au premier. Ainſi dès l'enfance du Roi on vit la Juſtice & la Gloire *près de lui* monter ſur le Trône *avec lui.*

D'un Nuage entrouvert perçant l'obſcurité
Le Héros voit paroître une Divinité.

Eſt-ce le Héros, eſt-ce la Divinité qui perce un nuage obſcur?

Reſpectés par les ans des Lauriers toujours verds
Sur ſes cheveux blanchis font compter les Hyvers.

Des lauriers qui font compter les Hyvers.

Son front cicatriſé par des coups Héroïques
Semble s'enorgueillir de ſes Rides Antiques.

Ce n'eſt donc pas des coups Héroïques que ce front cicatriſé s'enorgueillit, mais de ſes *rides antiques.*

De longs habits de deuil de ſes larmes noyés.

L'Auteur fait ſortir la Nobleſſe *d'un nuage obſcur;* il la peint *vêtue de*

deuil, les habits noyés de larmes, muette; la vûe baiſſée, tremblante & pleine d'effroi? Eſt-ce ainſi qu'il falloit faire paroître la Nobleſſe Françoiſe?

Le Héros reconnut la Nobleſſe à ces marques.

Il étoit donc prévenu. A moins de cela il étoit impoſſible de la reconnoître dans ce vil état.

Elle a vû les dangers & la mort ſans effroi,
Et ne peut ſoutenir un regard de ſon Roi.

On dit au contraire que la Nobleſſe puiſe la valeur dans les regards de ſon Roi.

Et ſes pleurs échappés achevent d'énoncer
Des plaintes que ſa bouche eût craint de prononcer.

Enoncer & prononcer des plaintes.

Ma voix eſt ton ſignal, mes yeux ſont tes Oracles.

Des yeux Oracles. On trouve ici un peu de difficulté. On vient de dire tout à l'heure que la Nobleſſe ne peut ſoutenir un regard de ſon Roi, & voici que les yeux de Sa Majeſté ſont ſes Oracles. Comment des

yeux rendent-ils des Oracles, ſur-tout quand on n'oſe les regarder ?

Pour lui de la faveur écartant le Bandeau.

Le Roi n'a jamais ceint ce Bandeau.

Laiſſer à mes Guerriers une éternelle marque
De juſtice & d'amour, *ſeuls Reſtes d'un Monarque.*

On a voulu dire, ſeuls reſtes dignes d'un Monarque.

Les Spectacles du Tibre étalés à ta voix.

Il y en a tant eu ſur les bords du Tibre, qu'on ne ſçait deſquels on prétend parler. Des Spectacles *étalés à la voix*, & non pas aux yeux.

Ces ſoutiens de l'Etat dont elle eſt la Colonne.

La Colonne des ſoutiens.

Auprès de leur azile y trouvent leur tombeau

Cet *y* eſt de trop.

Que le germe croiſſant des dons de la nature
Suive en eux le progrès d'une ſage culture,

Le *germe croissant des dons.*

Le morceau que je vais rapporter rachète tous les défauts qui se trouvent dans cet Ouvrage. C'est celui où l'Auteur peint avec tant de vérité & de clarté tout ce ce qui appartient à l'Art Militaire :

Camper, marcher, choisir, & les lieux & les tems;
Combiner les efforts, les moyens, les instans;
Se peindre les terrains, mesurer les espaces
Des Bataillons serrés, faire mouvoir les masses;
Fortifier, défendre, attaquer des remparts;
D'un combat, d'un assaut, calculer les hazards;
Sçavoir, sans s'étonner, supposer sa défaite;
Méditer à la fois l'attaque & la retraite;
Prompt & lent à propos, suspendre, exécuter;
Sans s'obstiner en vain, ne se point rebuter;
Opposer aux travaux, des travaux plus terribles;
Former sous des rochers des foudres invisibles;
Ou d'un œil assuré, le compas à la main,
Au Tonnerre dans l'air prescrire son chemin;

Soumettre à l'examen d'une juſte balance ;
L'Art de ſon ennemi, ſa force, ſa vaillance ;
Voilà les rares fruits de l'Etude & des Ans.

On eſt bien ſurpris de trouver, après ces beaux Vers, quatre autres qui ſont d'une aprêté comparable à celle de Chapelain, & d'une obſcurité digne de Lycophron.

Mais ces fruits que mûrit une Automne tardive
Fleuriſſent aux beaux jours d'une jeuneſſe active.
C'eſt *le premier apprêt d'un Printems exercé*
Qui fertiliſa une ame où ce Germe eſt verſé.

En voici d'autres qui ne ſont pas encore trop lumineux.

Que la force n'eſt rien, ſi l'ordre n'y préſide ;
Que des travaux Guerriers le ſeul accord décidé,
Et que ſans le concours de ſes divers moteurs
Le plus ſage projet accable ſes Auteurs.

Les Auteurs d'un projet accablés ſans le concours *de ſes divers Moteurs.*

Qu'ils ſçachent que l'honneur, qu'aucun poſte n'abaiſſe.

Il y a plus d'un poſte qui non-ſeulement abaiſſeroit, mais qui dégraderoit l'honneur.

Ainſi parloit Louis ; la Juſtice inquiéte
Ecoutoit ce Diſcours, immobile & muette.

L'Auteur a dit que la Gloire & la Juſtice étoient l'ame de tous les Conſeils du Roi, & que cette dernière avoit eu part à l'établiſſement de l'Ecole Royale Militaire :

La Juſtice avec lui prépare cet Edit ;

Pourquoi donc eſt-elle *inquiete, immobile* & *muette* devant le Roi ?

Je pouſſerois plus loin mes remarques ſur ce Poëme, ſi je ne craignois qu'on ne m'imputât encore un deſſein marqué de nuire à la réputation de M. *Marmontel*.

L'Homme Aimable.

Saint-Evremont nous a donné *l'idée de la Femme qui ne ſe trouve point & qui ne ſe trouvera jamais*. C'eſt un portrait d'imagination, où il a raſſemblé tout ce qui peut faire une femme parfaite. Il réunit dans un ſeul objet toutes les qualités que la Nature a ſagement diſtribuées entre ſes enfans. C'eſt ainſi que *Praxitèle*, pour faire ſa Venus,

emprunta les traits des plus jolies femmes de ſon tems, & leur déroba ce qu'elles avoient chacune de plus agréable & de plus régulier. Il fit une beauté telle qu'on n'en avoit jamais vûe & qu'on n'en verra jamais. M. *Marin*, qui a le titre d'Avocat au Parlement de Paris, & qui exerce les fonctions de Gouverneur auprès du jeune Marquis *de Roſen*, a imité le Sculpteur Grec & l'Ecrivain François. *L'Homme Aimable*, qu'il vient de publier, eſt *l'Homme qui ne ſe trouve point & qui ne ſe trouvera jamais.*

En effet, le détail des qualités qui lui ſont eſſentielles eſt immenſe. Ce n'eſt pas aſſez d'avoir de la nobleſſe, de la généroſité & de la bonté dans l'ame : il faut joindre à ces heureux dons de la nature la politeſſe, la complaiſance, la ſolidité, la décence, la gravité, le ſçavoir, l'élévation d'eſprit, la bienſéance, le goût, & par deſſus tout cela une égalité qui regne parmi toutes ces vertus; c'eſt à-dire, que, pour former un tout régulier, elles doivent être unies de manière qu'aucune d'elles ne brille avec plus d'éclat que les autres. Ce n'eſt pas tout encore. M. *Marin* exige que

l'Homme aimable n'ait point une figure choquante. Il ne demande pas cet heureux assemblage de traits que les hommes sont convenus d'appeller la beauté ; il veut seulement qu'une belle ame soit embellie par les graces extérieures.

L'inconstance, l'indolence, l'affectation, la fausse délicatesse, les préjugés, la jalousie, &c. sont les défauts que *l'Homme aimable* doit éviter. L'Auteur est heureux à peindre les vertus & les vices. Après les avoir définis avec justesse, il les met en action sous des noms empruntés ; cette méthode fait disparoître la sécheresse de l'analyse, & réveille agréablement le Lecteur. La plume de M. *Marin* est naturelle, élégante & facile. Pour vous faire connoître son stile, j'emprunterai quelques traits du caractère qu'il trace de *l'Homme aimable*. Je suis fâché de ne le pouvoir copier tout entier. „ La Nature semble avoir „ épuisé tous ses trésors sur Eudoxe. „ La Fortune ne l'a pas moins favo„ risé. Il a de l'esprit, des talens, des „ richesses, de la naissance, & une „ figure qui prévient en sa faveur. „ Mais ses vertus le rendent supérieur

„ aux biens de la Fortune & aux dons
„ de la Nature. Il réunit dans lui les
„ qualités utiles & les qualités aima-
„ bles. Il a ſçû diſcipliner ſon ame,
„ & plier ſa volonté au gré de tout le
„ monde. Capable de ſe faire ſociété
„ à lui-même, il ſe produit dans les
„ Compagnies, & il en fait les délices.
„ Il aime conſtamment le bien, & le re-
„ cherche. Sa vie eſt un éloge de la
„ vertu. Il la rend aimable. La ſa-
„ geſſe & l'honneur ont toujours été
„ la règle de ſes actions. Il applaudit
„ avec plaiſir au mérite des autres
„ hommes, & refuſe de prendre
„ connoiſſance de leurs défauts.
„ S'il ne peut ſe les diſſimuler,
„ il les met ſur le compte des foi-
„ bleſſes humaines, & des imperfec-
„ tions de notre être .... Perſuadé
„ que la conduite d'un homme qui
„ s'obſtineroit à être ſage tout ſeul,
„ tiendroit de la folie, il ſuit les ca-
„ prices du monde ſans en être eſ-
„ clave; il ſe ſoumet aux viciſſitudes
„ des goûts ſans les approuver. Il
„ eſt l'homme de tous les états. Placez
„ Eudoxe ſur les différens Théâtres,
„ il y jouera également bien ſon rôle.
„ Il a toutes les vertus, ſans avoir les

„ défauts qui les approchent. Il eſt
„ doux ſans fadeur, complaiſant ſans
„ baſſeſſe, poli ſans afféterie, vrai,
„ ſincère ſans auſtérité, bien-faiſant
„ ſans oſtentation. Il eſt tout ce qu'il
„ veut être, & il n'eſt que ce qu'il doit
„ être.

Le premier deſſein de cet Ouvrage apartient à un Anglois, dont le Manuſcrit eſt tombé entre les mains de M. *Marin*. La traduction ſimple de ce manuſcrit eût fourni tout au plus vingt pages d'impreſſion, & *l'Homme Aimable* en contient près de cent cinquante. On ſçait gré à l'Auteur d'avoir étendu l'idée de l'Ecrivain Anglois. Sa Brochure eſt dédiée à ſon Pupile M. le Marquis de *Roſen*, qu'il loue ſans fade encens.

On trouve à la ſuite de *l'Homme Aimable* quelques *Réflexions* & quelques *Penſées diverſes*, qui en général m'ont paru judicieuſes & rendues d'une manière claire & préciſe. Rarement manquent-elles de vérité. Il n'y a qu'au ſujet des gens de Lettres que l'on peut trouver M. *Marin* en défaut; ce qui doit paroître aſſez ſingulier. Car qui eſt-ce qui peut parler des Auteurs avec juſteſſe, ſi ce n'eſt

un Auteur lui-même? « Les anciens » Ecrivains, dit-il, *comme font ceux* » *de nos jours*, nous ont peint leur siècle » *d'après leur imagination*, bien plus » que *d'après la vérité*. Les mœurs, les » talens, les vertus, les sçiences, les » Gouvernemens nous sont représen- » tés dans un état de perfection qu'ils » n'eurent jamais. » Mais il s'en faut beaucoup que les anciens Ecrivains soient des panégyristes de leur siècle; il y en a beaucoup, & c'est même le plus grand nombre, qui ont peint au naturel les vices de leur tems. Les écrits des Homères, des Hérodotes, des Thucidides, des Demosthènes, des Virgiles, des Horaces, des Ovides, des Juvenals, des Suetones, des Petrones, &c. sont des tableaux fidelles des mœurs de leurs Devanciers & de leurs Contemporains. C'est *d'après la vérité* & non *d'après leur imagination* qu'ils ont travaillé, comme font les Ecrivains de nos jours. Est-ce uniquement *d'après leur imagination*, que les Voltaires, les Montesquieux, les Gressets, les Crebillons Fils & les Duclos, pour ne parler que des vivans, peignent leur siécle dans tous leurs Ouvrages?

» Les Auteurs célèbres, dit encore » M. *Marin*, qui ſe ſont fait une » grande réputation, ſont forcés de » voir la plus mauvaiſe compagnie. » Les gens du beau monde les eſti- » ment, mais ne les recherchent pas.,, Il me ſemble au contraire que les Auteurs célèbres n'ont jamais été plus recherchés du grand monde qu'ils le ſont aujourd'hui. Il eſt même à craindre que la bonne compagnie, qui les polit & qu'ils éclairent, n'en faſſe des *Hommes aimables*, plutôt que de grands hommes.

„ On aime, ajoûte M. *Marin*, à „ connoître un Auteur, comme on „ va voir à la Foire un Monſtre arrivé „ d'Afrique.„ La comparaiſon n'eſt pas trop flatteuſe. Un Monſtre fait horreur, & la curioſité qui porte à l'aller voir eſt ordinairement ſatisfaite au premier coup d'œil. On n'eſt pas tenté de lui rendre une ſeconde viſite; au lieu qu'on aime à revoir les Auteurs, ſur tout ceux qui ne ſont pas *Monſtres* par le cœur, & dont l'eſprit dans le commerce répond à l'idée qu'ils en ont donnée dans leurs écrits. On ſe feroit, je crois, exprimé avec plus de délicateſſe & peut-être plus de

vérité, ſi on avoit dit: On aime à connoître un Auteur, comme on ſe plaît à voir une jolie Femme. L'une charme les yeux; l'autre ſatisfait l'amour propre. Je ſuis d'autant plus étonné que dans cette occaſion M. *Marin* n'ait pas ſaiſi ce parallèle, que quelques lignes après il ne lui eſt pas échapé. „ La paſſion dominante d'une Femme „ & d'un Auteur, dit-il, c'eſt la vanité „ de faire parler d'eux. Clarice diſtri- „ bue elle-même les Couplets ſatyri- „ ques qu'on a faits ſur elle. Mœvius „ répand dans les Caffés l'Epi- „ gramme qu'on a daigné faire contre „ lui. Auriez-vous jamais ſoupçonné, Monſieur, qu'il y eût des gens aſſez bons pour faire courir eux-mêmes les ſatires dont ils ſont l'objet? Dans tout cet article des auteurs, auſſi bien que dans *l'Homme Aimable*, M. *Marin* a travaillé *d'après ſon imagination* bien plus que *d'après la vérité.*

Pour prouver qu'il y a de grands ſots, l'auteur raconte un fait qui n'eſt point apocryphe. „ On exami- „ noit à l'Obſervatoire une Eclypſe „ de Soleil. Bien du monde y étoit „ accouru. Un brillant Marquis qui „ accompagnoit deux Dames de diſ-

„ tinction, apprit en arrivant que „ tout étoit fini. *N'importe*, répondit-„ il, *entrons toujours, Meſdames ; je „ connois M. de Caſſini ; c'eſt un galant „ homme ; il aura la bonté de recom-„ mencer.*

Je ne m'étendrai pas davantage, Monſieur, ſur cette Brochure eſtimable. J'y ai trouvé des ſentimens nobles, des maximes ingénieuſes, des portraits bien deſſinés, de l'agrément & de la facilité dans la diction, & ce qui fait encore plus d'honneur à M. *Marin*, un grand reſpect pour la Morale & pour la Religion. Comme on groſſit au Théâtre les vices & les ridicules, il n'y a pas de mal d'outrer dans les Livres les vertus & les belles actions. On ne ſçauroit trop exiger des hommes. On ſçait bien qu'ils reſteront en-deçà du point de perfection qu'on leur préſente ; mais les efforts qu'ils font pour y parvenir ne ſont point perdus. S'ils n'arrivent pas au ſommet, ils ne tombent pas non plus dans le précipice.

Ce n'eſt point ici le premier Ouvrage de M. *Marin*. Il s'étoit déja annoncé avec avantage ſur le Par-

naſſe par une Traduction en vers de la ſixième Eglogue de Virgile. Elle parut il y a trois ans, & elle ne fut pas jugée indigne de l'original. Après avoir joué des airs heureux ſur la Flute, il prit la Lyre avec le même ſuccès. Son *Ode aux Mânes de Monſieur le Marquis de Roſen, Lieutenant Général des Armées du Roy*, père de ſon Elève, eſt pleine de ſentiment. Les vertus, les exploits & les talens de ſon Héros y ſont célébrés avec dignité. Le Poëte a eu l'art d'y louer délicatement Madame la Marquiſe de *Roſen* & ſes Fils.

Vie de Lainez.

Vous m'avez ſouvent demandé, Monſieur, ce que c'étoit que *Lainez*, dont vous aviez entendu parler avec éloge. J'ai conſulté *le Parnaſſe françois* de M. *Titon du Tillet*, & M. *Titon* lui-même, qui a beaucoup vêcu avec ce Poëte. Aidé du Livre & de la converſation de cet immortel Amateur des Arts, j'ai compoſé la petite Vie que je vous envoye.

Alexandre *Lainez* nâquit vers l'année 1650 à Chimay en Hainault. Il ſe diſoit parent du fameux Père *Lainez*, ſecond Général des Jéſuites. Tout

concourut à en faire un homme-ſingulier : la vivacité de ſon imagination, ſon goût dominant pour le plaiſir, pour l'étude & pour l'indépendance, enfin ſes voyages. Dans ſa jeuneſſe il parcourut toute l'Europe, & une partie de l'Aſie. Il étudia les lieux en Géographe, & les hommes en Philoſophe. Il ne négligea pas non plus de ſatisfaire ſa paſſion pour le plaiſir, & il y réuſſit ; voici une partie du détail qu'il en fait dans une Epître à M. *d'Oppède*, premier Préſident du Parlement d'Aix.

Pouſſer le ſoupir juſte, animer la fleurette ;
Fixer adroitement l'eſprit d'une Coquette ;
Recevoir le matin huit ou dix billets doux ;
Se tirer en un jour de quatre rendez-vous ;
En conter à la fine, à la prude, à la ſotte ;
Juſqu'aux pieds des Autels tenter une Bigotte ;
Paroître fort fidelle en cent lieux différens ;
Duper d'un ſeul clin d'œil Amis, Rivaux, Parens ;
Egayer la chagrine, arrêter la volage,
Ne fut jadis pour moi qu'un ſimple badinage.

Il ajoute, quelques vers après :

A l'âge de vingt ans on m'a vû dans Byſance,
Des Eunuques jaloux tromper la vigilance.
Là d'obſtacles divers l'Amour victorieux,
Embellit le Turban d'un bois myſtérieux ;
Et pouſſant en Chrétien cette ſainte entre-
priſe,
Je vengeai d'un ſeul coup Rome, Malthe
& Veniſe.
Mahomet en pâlit, & vit en frémiſſant
Doubler dans ſon Serrail les cornes du
Croiſſant.

Lainez ſçavoit parfaitement l'Eſpagnol & l'Italien. Il nous reſte de lui quelques vers latins, & il avoit compoſé en Grec un Poëme à la louange d'Homère. Il citoit ſouvent les meilleurs morceaux des Auteurs qui ont écrit dans ces quatre langues & dans la nôtre. Il animoit encore la converſation par des ſaillies d'autant plus vives, qu'il s'en permettoit de toute eſpèce & en tout genre. Auſſi le recherchoit-on comme un excellent Convive. Mais plus facile à donner ſa parole qu'exact à la tenir, ſouvent l'on attendoit *Lainez*, & *Lainez* étoit reſté dans un endroit où il ſe trouvoit bien. Pour toute excuſe il répondoit aux reproches par une ample diſſer-

tation dont le texte & la conclusion étoient toujours : *l'Homme est né libre.* Il étoit très-entêté de cette maxime, qu'il appliquoit jusqu'à son habillement. Il outroit à cet égard le mépris des modes & même des bienséances. On s'est vû souvent obligé de substituer, sans qu'il s'en aperçût, un habit neuf à celui qu'il avoit trop porté.

Sur la fin de sa vie il partageoit son tems entre les deux passions qui lui restoient. Il passoit les nuits à table, & les jours dans les Bibliothèques. Il mourut à Paris le 18 Avril 1710, âgé d'environ 60 ans. Il a été enterré à S. Roch.

Lainez n'a jamais rien fait imprimer. Il se contentoit de réciter ses Vers, & le faisoit avec force, d'un ton moitié tragique & moitié burlesque. Le peu qui nous en reste est dû à ses Amis, qui en ont retenu quelques-uns de mémoire. *Lainez* s'est souvent plaint qu'on en altéroit les expressions. Il vouloit, disoit-il, fonder un Hôpital pour ses pauvres enfans estropiés. Ces enfans tiennent du caractère de leur père ; ils sont vifs, libres & voluptueux ; quelques-uns même sont libertins & caustiques.

Il a connu les nuances propres à chaque objet; mais je n'oſe dire qu'il grouppe avec juſteſſe ; du moins il ſemble qu'il a négligé de fondre & de lier les idées. Souvent il ne ménage point aſſez la chûte de la penſée ou celle de la rime. Cependant il jouit en apparence d'une grande réputation en fait de petits Ouvrages. Peut-être en le liſant trouveroit-on qu'il reſſemble à la Tocane qu'il a tant chantée. C'eſt un vin piquant dans ſa primeur ; mais l'uſage qu'on en fait n'eſt ni long, ni fréquent.

Il n'y a pas de ſi petit Bourgeois, ni même d'Artiſan qui ne ſe mêle aujourd'hui de jouer la Comédie. Je me trouvois un jour dans une Maiſon ; on envoya chercher un Serrurier dont on avoit beſoin dans le moment ; il vint, & pria qu'on attendît juſqu'au lendemain, parce qu'il alloit s'habiller pour repréſenter *Oroſmane*. On ſe flattoit que ce goût vif & général pour les Spectacles produiroit un bien ; qu'il formeroit des Sujets. Vaines eſpérances ! Mlle. *Hus* eſt venue fort à propos nous dédommager de cette foule de Débutantes, qui ont eu le courage de ſe

Débuts de Mlle Hus.

montrer. Formée par une de nos plus grandes Actrices, elle a débuté dans *Zaïre*. Les Spectateurs les plus difficiles ont été surpris de trouver tant d'intelligence, tant d'ame & de vérité, & surtout un jeu muet aussi expressif dans un Enfant de quinze ans. Je crois que son talent l'appelle aux rôles de force plutôt qu'à ceux de sentiment, que l'inimitable Mlle. *Gaussin* rend d'une façon si naturelle & si touchante.

Voici des Vers qu'on a envoyés à Mlle *Hus*. Ils ne sont point fades, & il est à souhaiter qu'elle ne perde point de vûe le conseil qu'ils renferment.

Jeune Actrice à qui Melpomène,
Sous la figure de *Clairon*,
De l'art d'atendrir sur la Scène,
Donna la première leçon,
Poursuis ta carrière nouvelle.
J'ai vû tes yeux, ils sçauront tout charmer;
Pour y prétendre il suffit d'être belle;
Mais sois plus digne encor de ton Modèle:
C'est à la gloire à t'enflammer;
Tes talens seuls te rendront immortelle.

Je suis, &c.

A Paris ce 21 Décembre 1750.

LETTRES
SUR
QUELQUES ECRITS
DE CE TEMS.

LETTRE X.

LE nom de *Fra-Paolo* eſt ſi connu, Monſieur, qu'il ſeroit inutile de s'étendre ici ſur ſon éloge. Tout le monde ſçait que c'étoit un génie extrémement délié & un très-grand politique. On vient de nous donner dans notre langue un ouvrage de ſa façon, qui n'avoit pas encore été traduit, c'eſt ſon *Sentiment adreſſé à Meſſieurs les Inquiſiteurs d'Etat, ſur la maniere dont on doit gouverner la République de Veniſe, tant au dedans qu'au dehors, pour lui aſſurer une éternelle durée.* Tel eſt le titre ſimple de l'original, que le Traducteur a pompeuſement traveſti en celui-ci : *Le Prince de Fra-Paolo* ; com- Le Prince de Fra-Paolo.

me ſi dans ce Traité qui regarde uniquement la République de Veniſe, l'Auteur, à l'exemple de *Machiavel*, donnoit à tous les Souverains des leçons générales de gouvernement.

Ce fut en 1615, dans les premières années de la minorité de Louis XIII, que *Fra-Paolo* écrivit, par l'ordre même de Meſſieurs les Inquiſiteurs d'Etat, ce petit ouvrage diviſé en trois articles. On donne dans le premier des regles pour le gouvernement de la Ville; ce qui comprend les moyens de tenir en exercice les Nobles & les Sujets. Il s'agit dans le ſecond du gouvernement de l'Etat de Terre-Ferme. Le troiſiéme preſcrit la forme de traiter avec les Cours étrangeres. Cette derniere partie, où l'on agite les intérêts de Veniſe relativement aux autres Etats de la Chrétienté, paroît aſſez inutile, parce que ces intérêts ont abſolument changé. Il faut donc, pour la goûter, ſe tranſporter au tems où cet ouvrage a été compoſé, & ſe rappeller la ſituation où étoit alors chaque Puiſſance de l'Europe. A l'égard des deux premières ſections, elles ſont très-propres à donner une idée juſte, pré-

cise & suffisante du gouvernement Aristocratique de la République de Venise.

On doit sçavoir d'autant plus de gré à M. l'Abbé *de Marsy*, d'avoir entrepris la version de cet ouvrage, que ce travail étoit ingrat & pénible. L'Italien que parle *Fra-Paolo* n'est pas des plus purs. Les Venitiens voulurent autrefois réparer ce défaut. Ils firent mettre en meilleur langage quelques écrits de leur illustre Compatriote, même de son vivant ; ce fut sans succès. Quoique J. B. *Leoni*, sur qui on avoit jetté les yeux, possedât toutes les graces & la délicatesse de sa Langue ; quoiqu'il eût toujours l'Auteur à ses côtés pour lever ses doutes, & pour lui donner toutes les lumières nécessaires, on ne reconnut plus *Fra-Paolo* sous le déguisement. Le nouveau style parut à la vérité plus poli, plus correct, plus orné ; mais avec tout cela il n'exprimoit que foiblement les pensées de l'Auteur ; on fut obligé de revenir à l'ancien. A la barbarie du langage Lombard, il faut joindre le peu d'exactitude dans la diction (vice assez commun aux Ecrivains Italiens)

le laconiſme & la vivacité propres à l'Auteur. Ces défauts jettent dans ſes écrits une obſcurité preſque continuelle.

La circonſtance particulière où il ſe trouvoit, quand il fit le Traité dont il eſt ici queſtion, excuſe un peu ſa façon d'écrire peu claire. Il s'adreſſe aux Inquiſiteurs d'Etat, dont la fonction eſt d'entretenir l'harmonie entre toutes les parties de la République, & qui, comme autant d'Argus, veillent ſans ceſſe à la conſervation de la liberté commune. Il leur révèle les ſecrets & les myſtères les plus cachés de la domination; comme il a affaire à des gens qui ſont au fait de la matière, & qui entendent à demi-mot, il leur parle de même.

Le ſtyle dont il s'eſt ſervi eſt celui d'une converſation familière, ſtyle plus correct & plus vif à la vérité, mais où le manque d'ordre & les négligences ſont plus ordinaires. De là ces amphibologies ſi fréquentes, ces nominatifs ſinguliers avec des verbes au pluriel, ces phraſes entortillées & embarraſſées l'une dans l'autre, ces ſens preſque toujours équi-

voques, qui, pour faire entendre plus d'une choſe, tiennent toujours un Traducteur dans la crainte de ne les avoir pas entendus. Enfin, il ſemble que *Fra-Paolo* ait voulu mettre au-devant des Conſeils les plus importans & des maximes les plus eſſentielles à ſa République, un voile d'obſcurité qui ne peut être percé par d'autres yeux que par ceux de ſes Maîtres. Pour peu qu'on ſache l'Italien, il eſt aiſé de ſe convaincre que ce qu'on avance ici n'eſt point outré.

Voilà quel eſt l'Ecrivain que M. l'Abbé *de Marſy* a eu à traduire ; & ce qui fait l'éloge de ſa modeſtie, c'eſt que dans ſon Avertiſſement il ne dit preſque rien des difficultés qu'il a ſurmontées : omiſſion bien étrange dans un Traducteur. Il s'eſt moins attaché au ſtyle qu'au génie & au caractère de ſon Auteur. Il l'a cherché plûtôt dans ſa manière de penſer, que dans celle de s'exprimer. Il paroît qu'il l'a étudié avec attention, qu'il l'a ſuivi pas à pas, & qu'il a tâché de prendre juſqu'au ton dont il a dit les choſes ; ſans quoi on ne peut ni l'entendre ſoi-même, ni le faire entendre aux autres. Lorſ-

qu'il s'eſt rencontré de ces métaphores hardies qui ſont ſi fort dans le goût Italien & ſi peu dans le nôtre, il les a réduites à la préciſion Françoiſe. Il a encore lié, à l'aide de quelques tranſitions, des matières entrecoupées par d'autres qui n'avoient aucun rapport aux premières. Il n'a point cherché à farder ou à paraphraſer ſon Auteur. Il a ſurmonté la tentation de briller aux dépens de *Fra-Paolo*; ce qui n'eſt pas une petite victoire dans ce ſiècle plein d'eſprit. Comme il s'agit d'un ouvrage politique, & dont toutes les maximes ſont précieuſes, il aura ſans doute ſenti qu'un pareil ſujet demandoit plus de ſévérité que d'ornement.

Il a ajouté à ſa traduction beaucoup de notes pour l'intelligence de pluſieurs termes de Magiſtrature & de Charges, qui paroiſſent barbares en François, quoique l'uſage les ait conſacrés, & pour éclaircir quelques faits qui regardent l'hiſtoire ou les coûtumes des Venitiens.

Ce petit ouvrage de *Fra-Paolo* eſt fort eſtimé des Italiens; ils le comparent aux meilleurs Traités de *Machiavel*. On y trouve des maximes

admirables pour la conduite d'un Etat. Il n'y a perſonne, par exemple, qui ne goûte ſa réflexion ſur la levée des Impots. Il veut qu'on accorde des délais aux Nobles, & même, en cas de contumace, qu'on néglige un peu à cet égard les intérêts du Fiſc, dans la vûe de conſerver aux Nobles ces biens là même. » En effet, dit-il, toute extrêmité eſt » dangereuſe; & la République peut » autant ſouffrir de l'indigence extrê» me des Nobles, que de leur exceſ» ſive opulence : outre que c'eſt une » choſe odieuſe & intolérable de per» dre ſon bien, & de voir nos égaux » revêtus de notre dépouille, parce » qu'on s'eſt trouvé hors d'état de » ſatisfaire à une dette, que la vo» lonté d'autrui nous a fait contrac» ter. » Qu'un créancier ordinaire traîne en priſon un débiteur inſolvable, celui-ci n'a point le droit de ſe plaindre. Mais il eſt & contre la politique & contre l'humanité, de réduire à la mendicité des Sujets que la République ſe trouve enſuite chargée de nourrir, après que les Exacteurs les ont dépouillés.

Quand une famille ſe trouveroit

assez puissante à Venise pour aspirer à la Souveraineté, *Fra-Paolo* prétend qu'elle ne pourroit jamais y parvenir, parce que les Nobles aimeroient mieux être simples Nobles avec mille autres, que Princes du sang & frères de Roi. L'Auteur n'exagère point ici : Temoin ce Noble Venitien, qui disoit à Paris, *qu'il étoit autant que* MONSIEUR, *frère unique du Roi.* Ce qu'il y a de singulier, c'est que cette qualité de Noble imprime un respect infini, & inspire même au peuple une espèce d'adoration ; quoiqu'à chaque pas il rencontre de ces Nobles souvent en mauvais ordre, & comme l'a observé BARCLAI, *revenant du marché le panier à la main.*

Fra-Paolo recommande de tenir toujours l'Arsenal en bon état. Cet Arsenal, le plus beau de l'Europe, fait toute la défense de Venise. On dit qu'il contient de quoi armer cinquante mille hommes. Le nombre ordinaire des ouvriers monte à plus de douze cens. Il coûte près de cinquante mille ducats d'entretien.

L'Auteur n'est pas d'avis que la Noblesse de Venise s'adonne au commerce. Dans les commencemens, le

negoce, ſelon lui, fût néceſſaire pour ſe tirer de l'indigence; aujourd'hui il eſt ſuſpect, parce qu'il occaſionne de trop grandes fortunes. Les Républiques ont leurs périodes; ce qui leur eſt bon dans l'enfance, ne leur convient plus dans l'âge adulte. Les Genois, ajoute *Fra-Paolo*, qui conſervent l'habitude de commercer, figurent aſſez peu parmi les autres Princes. Tout le monde ne ſera pas ici du ſentiment de l'Auteur. Veniſe, non-ſeulement dans ſon enfance, mais dans ſa jeuneſſe & dans l'*âge adulte*, n'a été qu'une République de Marchands: c'eſt au commerce qu'elle doit ſon ancienne grandeur. Sa décadence a commencé depuis que les Nobles ſe ſont mis en tête de renoncer au trafic. Cette époque a été obſervée par les Ecrivains Venitiens eux-mêmes. Si les Genois ne tiennent pas un rang conſiderable parmi les Puiſſances, c'eſt que leur commerce n'eſt pas aſſez étendu. La Hollande, qui n'eſt qu'une République de Marchands, figure aſſez bien avec les autres Princes.

Il y a plus de juſteſſe dans le conſeil qu'on donne, de réfléchir mûre-

ment avant que de faire une Loi. On ne doit pas craindre d'y apporter trop de lenteur ; mais quand cette Loi eſt faite, on doit y tenir la main, & punir ſévérement la déſobéiſſance. Ce conſeil, qui paroît vague & qui convient à tous les païs du monde, s'applique particulièrement à Veniſe, où il ſe fait tous les jours de nouvelles Loix, qui, pour être trop fréquentes, n'y ſont point obſervées ; d'où vient le proverbe du païs : *Parte Venetiana dura una ſettimana.*

Ordonnance Venitienne
Ne dure au plus qu'une ſemaine.

Fra-Paolo paroît bien ſévère dans l'article *du Gouvernement de Terre-Ferme.* Il veut que les Sujets Grecs de la République ſoient tenus en bride, & qu'on prenne à tâche de les humilier. Il les compare aux forcats, qui traités avec douceur, payeroient l'indulgence par la révolte. *Le pain & le bâton*, c'eſt tout ce qu'on leur doit. Si parmi les Sujets de Terre-Ferme il ſe trouve des Chefs de faction, il faut les exterminer à quelque prix que ce ſoit ; mais s'ils ſont puiſſans, qu'on ne ſe ſerve point de

la Juſtice ordinaire ; *que le poiſon faſſe plûtôt l'office du glaive.* Quelle maxime dans la bouche d'un Prêtre, d'un Religieux, & même d'un Homme !

La dernière partie de cet ouvrage enſeigne la manière dont la République doit traiter avec le Pape, avec l'Empereur, avec l'Eſpagne, avec les Princes Italiens, avec les autres Princes Ultramontains, tels que le Roi de Pologne, le Roi d'Angleterre, les ſept Provinces-Unies, &c. & enfin, avec le Turc. On n'eſt pas étonné que l'Hiſtorien du Concile de Trente parle avec paſſion de la Cour de Rome. On eſt ſeulement ſurpris qu'il bleſſe la vérité de l'Hiſtoire. Il dit que *Boniface III obtint de l'Empereur Phocas, que toutes les Egliſes rendroient obéiſſance à l'Egliſe Romaine* ; ce qui eſt regardé comme apocryphe. Il ajoute plus bas, que les Papes prétendirent la primauté, ſoit en Dignité, ſoit en Juriſdiction ſur les quatre autres Patriarches, c'eſt-à-dire, ſur celui d'Antioche, d'Alexandrie, de Conſtantinople & de Jeruſalem : *Primauté autentiquement reconnue.* L'Auteur parle dans cet endroit du dixième ſiècle ; & le Fait

eſt démenti par tous les monumens Hiſtoriques. Ces erreurs auroient bien dû être relevées par le Traducteur, qui n'eſt point avare de remarques.

Fra-Paolo donne une idée juſte de la ſituation de la France, après la mort de Henri IV. Les portraits qu'il trace de ceux qui étoient alors les plus puiſſans dans le Royaume, ſont peints d'après une étude réfléchie de leurs caractères. Il repréſente Henri de Condé, II du nom, premier Prince du ſang, comme un homme d'un génie & d'une ambition médiocres. C'eſt lui qu'une tradition populaire & ridicule fait naître treize mois après la mort de ſon père, Henri de Condé, mort empoiſonné à Saint Jean d'Angely le 5 Mars 1588, & non 1585, comme on le dit dans une note de la Henriade. *Fra-Paolo* parle du jeune Prince de Condé avec connoiſſance de cauſe. Il l'avoit vû à Veniſe, & il avoit eu l'honneur d'en être viſité. Il eut même avec lui un entretien aſſez long, pendant lequel le Prince de Condé lui demanda s'il étoit l'Auteur de l'Hiſtoire du Concile de Trente; ce qu'il penſoit de

a Réforme de Luther & de Calvin ; 'il étoit vrai qu'il eût dit dans une :onverſation particulière qu'il étoit lifficile de prouver par l'Ecriture la Divinité de Jeſus-Chriſt. Il lui fit beaucoup d'autres queſtions de cette nature, qui ne donnerent pas à ce ſage Religieux une grande idée de la prudence du jeune Prince.

L'Auteur nous apprend que de tous les Princes de la Chrétienté le Grand Duc étoit celui qui alors avoit le plus d'argent, » Ses richeſſes, dit-» il, augmentent tous les jours, parce » que les Médicis conſervent un an-» cien goût pour le commerce, & » ſçavent mettre à profit l'induſtrie: » choſe qui enrichit le Souverain, » ſans appauvrir les Sujets. Et c'eſt » ſeulement à Florence qu'on peut » dire que le Fiſc *ne reſſemble point* » *à la rate.* » Le Traducteur n'auroit pas mal fait d'expliquer dans une note cette comparaiſon, que tout le monde n'eſt pas obligé d'entendre. La rate diminue dans ceux dont le corps proſpère ; elle augmente & s'enfle dans ceux dont le corps diminue. C'eſt pour cela que l'Empereur Trajan la comparoit au Fiſc ; car, comme le

corps diminue à meſure que la rate groſſit, de même les richeſſes du peuple diminuent, à meſure que le Fiſc s'enrichit.

Le Turc eſt la Puiſſance la plus formidable pour la République de Veniſe, & ce qu'il y a de plus fâcheux, c'eſt que la politique devient inutile quand il s'agit de cette Cour. Il n'y a point de ligues à faire avec elle. Elle n'a nulle part des Ambaſſadeurs permanens; elle néglige par grandeur de s'informer des actions d'autrui: » Semblable, dit *Fra-Paolo*, à l'Elephant le plus fort & » par cette raiſon le moins ſoupçonneux des animaux. Mais c'eſt-» là peut-être un des artifices de l'Alcoran, pour empêcher que les Ambaſſadeurs, par un trop long ſejour » dans les Cours étrangères, n'aprennent certains rafinemens de politique, dont on a voulu leur derober » la connoiſſance. C'eſt ici un Empire » élevé ſur les ruines des autres Empires. Les Sultans ne ſe piquent » point de faire valoir la juſtice de » la poſſeſſion; parce qu'ils ne connoiſſent d'autre juſtice que la raiſon du plus fort. Qu'ils voient jour

» à s'emparer d'un païs, c'eſt pour
» eux un motif legitime d'y porter
» la guerre..... Une des maximes de
» la politique Ottomane, eſt d'entre-
» tenir les peuples dans une ignoran-
» ce profonde; & de leur interdire
» l'examen des moindres choſes. Qu'ils
» aprennent à obéir aveuglément,
» cela ſuffit; qu'ils ſachent qu'ils ſont
» eſclaves par état, & qu'ils connoiſ-
» ſent bien le devoir de la ſervitude,
» c'eſt toute la ſçience qu'on leur
» demande. Mais malgré leur igno-
» rance, ils en ſavent aſſez pour ſou-
» tenir que la Monarchie univerſelle
» appartient à leurs Sultans, comme
» un bien dévolu aux Succeſſeurs de
» Conſtantin.... Les Sultans obſer-
» vent peu religieuſement leur pro-
» pre Loi. Le Mufti, qui eſt le Grand-
» Prêtre, eſt forcé de leur complaire
» & d'interpréter la Loi, ſuivant l'in-
» tention & le ſervice du Souverain:
» autrement ſa tête répond de ſa de-
» ſobéiſſance. Ils n'eſtiment aucune
» qualité de l'ame. Tous les Arts pra-
» tiques & ſpéculatifs leur paroiſſent
» mépriſables & même ſuſpects. C'eſt
» ce qui fit bannir de Conſtantino-
» ple les Muſiciens que François I

» avoit envoyés à Soliman. On crai-
» gnoit que l'harmonie de leur Art
» n'amolît trop ces cœurs féroces. Les seuls moyens que *Fra-Paolo* propose à sa République, pour prévenir les desseins ambitieux de la Porte, c'est de feindre qu'on la tient pour amie, mais de faire son compte que d'un moment à l'autre elle peut devenir ennemie; de tâcher de pénétrer les projets du Divan & de retarder les Déliberations; de corrompre le Grand-Visir, la Sultane regnante & le Mufti. Mais toutes ces avances sont perdues, quand le Sultan est d'un caractère résolu. Il ne faut qu'un caprice pour lui faire entreprendre une guerre; & toute décision impétueuse & bruyante est infailliblement applaudie des Janissaires, qui sont l'ame de la Monarchie. Ainsi la prudence a de la peine à concerter ses démarches avec une Puissance qui ne se conduit que par la fureur, &, qui bien loin de vouloir dépendre de la raison, ne dépend pas d'elle-même. Il n'y a d'autre parti à prendre que d'avoir des digues à opposer à ce torrent, & de se tenir prêt à tout évenement : *Confortare & esto robustus.*

De tant de petits Romans que le même jour voit naître & mourir, il en eſt un que la ſingularité de ſon titre a fait lire, & que la critique, quelquefois délicate, dont il eſt aſſaiſonné, a ſauvé de la foule. Il s'appelle *Les filles femmes, & les femmes filles, ou le Monde changé, conte qui n'en eſt pas un.* En effet, Monſieur, ce n'eſt point un conte; c'eſt une hiſtoire, ou, ſi vous l'aimez mieux, un tableau des infidelités conjugales. L'Auteur, M. *Simien*, nom auſſi factice que celui de *l'Iſle Heureuſe* où il place la ſçêne de ſon Roman, feint que le *Génie Fidelle* & *la Fée Modeſte*, qui regnoient dans cette Iſle, avoient les triſtes vertus qu'annoncent les qualifications qu'il leur donne. Un évenement ſiniſtre changea les vieilles mœurs de cette Cour. L'Amour, piqué du peu d'encens qu'on y bruloit en ſon honneur, excita le Génie *Pervers* à jetter ſur tous les maris de l'Iſle un ſort qui les rendît inutiles vis à-vis de leurs femmes, & à inſpirer en même-tems aux garçons & aux filles un deſir violent de s'unir ſans le ſecours de l'Hymen. Le charme opére; toutes les femmes ſont deſolées meurt nombre de citoyens; l'on

Les filles, femmes, &c.

voit naître perſonne pour les remplacer. Le Roi lui-même éprouve la malignité du ſortilège ; la Reine, penetrée du malheur de l'Etat, s'en plaint à la jeune *Eglé* ſa parente. La compatiſſante *Eglé* propoſe d'imiter les filles de ſpectacles, les ſeules qui cette année euſſent donné des citoyens à l'Empire, à l'exception de celles qui étoient mariées. » Je vous entends, dit *Modeſte* ; vous ſeriez fille à vous ſacrifier généreuſement aux beſoins preſſans de la patrie. Hélas, répondit-elle en ſe couvrant de ſon éventail, que ne feroit-on pas pour empêcher l'extinction du Royaume ? » *Eglé* n'étoit pas la ſeule qui eût ces héroïques ſentimens. Les trois quarts des Vierges ne l'étoient déja plus. Car, indépendamment des garçons, les maris eux-mêmes étoient des hommes avec d'autres femmes que les leurs.

La Fée *Modeſte* va ſe promener un jour dans le parc du Château. *Eglé* qui étoit reſtée dans l'appartement de la Reine, & qui aimoit le Roi, ſaiſit ce moment pour tendre un piége à la fidelité du Prince. Elle ſe jette ſur un lit de repos dans une attitude propre à donner de l'audace au plus timide, & à

favoriſer le plus mal-à-droit. *Fidelle* arrive ; *Eglé* fait ſemblant de dormir ; les rideaux des fenêtres étoient tirés, & la clarté voiléene formeoitqu'undemijour. Le Roi la prend pour ſa femme;il s'approche doucement; à peine a-t il cueilli un baiſer,qu'il ſe ſent renaître ; il n'avoit même jamais ſi bien vêcu. Comptant toujours avoir affaire à ſa femme, il lui donne dix raiſons au lieu d'une, pour lui prouver qu'il l'adore. Enfin il s'aperçoit de ſon erreur, qu'il auroit reconnue plutôt, ſi la ſage *Eglé* n'eût gardé un ſilence prudent. Du comble du raviſſement il tomba dans la plus grande conſternation ; il étoit fidelle à la Reine de la meilleure foi du monde. *Modeſte*, qui étoit rentrée par un eſcalier dérobé, avoit entendu une partie de la converſation, & les dernieres paroles du Roi qui prioit *Eglé* de ſe taire ſur cette avanture. Elle ſe montre tout à coup à leurs yeux : le Roi pétrifié demande mille pardons de ſa mépriſe, & promet de la réparer : vaines promeſſes ! *Modeſte* cependant ſe hâte de donner un mari à ſa parente. Comme celui qui auroit ſa main devoit remplir la charge de premier Menin de la Reine qui étoit alors vacante,

& qui donnoit le privilege unique d'entrer chez Sa Majeſté ſans être annoncé, à toutes les heures du jour & même de la nuit, elle fit choix de *Mirza* pour qui elle avoit du goût. C'étoit un jeune Silphe étourdi, indiſcret, avantageux, railleur, médiſant & fat. Son mariage avec *Eglé* fut conclu, ſe fit, & ne ſe conſomma point. La malignité de *Pervers* s'étendit ſur *Mirza*; & la nouvelle mariée ſe ſeroit levée fille le lendemain, ſi elle ſe fût couchée vierge.

Le Roi eſſaie vainement pendant la nuit de faire oublier ſes torts à la Reine. Sa dignité eſt compromiſe. Pour mettre fin à ſa calamité, il ſe détermine à faire conſulter l'Amour, qui rendit deux oracles. Le premier regardoit le Roi perſonnellement; il étoit conçu dans ces termes : *Qu'on rende au Roi ce qu'il a prêté, la Reine y gagnera, & lui-même auſſi.* Le ſecond intéreſſoit tous les ſujets. Il étoit exprimé ainſi : *Que chacun ait une femme pour être celle d'un autre, & tout rentrera dans l'ordre.* Mirza, qui avoit le don des métamorphoſes, s'introduit un jour dans l'apartement de la Reine ſous la figure de ſon chat. Elle étoit

endormie ſur ce même lit de repos, qui avoit été ſi favorable à *Eglé*. Elle rêvoit que *Mirza* la mettoit au comble de ſes vœux. Elle parloit ſouvent tout haut en dormant, & le nom de ſon cher *Mirza* lui échapa plus d'une fois. L'agile chat ſaute leſtement ſur le lit de repos. La Reine s'éveille, & toute remplie encore de l'image de *Mirza*, elle lui fait mille careſſes. Ah, dit-elle en le baiſant, que n'es-tu dans ce moment le beau *Mirza* que j'adore! A ces mots, *le maſque tombe, l'homme reſte;* le chat diſparoit; *Mirza* prend ſa place. Le Roi les ſurprend: quel ſpectacle pour les yeux d'un mari! L'Oracle qui lui revient dans l'eſprit, arrête ſa fureur. Il comprend que cet Oracle s'accompliſſoit, & que *Mirza* ne faiſoit que lui rendre ce qu'il lui avoit prêté. Pour ne pas être en reſte avec ſon ſujet, il court chez *Eglé*, & perfectionne par vengeance l'ouvrage qu'il avoit commencé par mépriſe. Il donne le lendemain un Edit qui permet à toutes les femmes de s'arranger conformément aux termes du ſecond Oracle, enjoignant aux maris de s'y prêter de bonne grace, & de ſe pourvoir ailleurs. Cet Edit fut généralement

prouvé, & rétablit le calme dans l'Empire. L'Hymen refleurit plus que jamais. » Son joug ſouple & léger ne » forma plus un eſclavage gênant; on » le regarda comme un abri commode. » La Beauté qui le porta ne fut plus » le tréſor d'un ſeul; elle devint un » bien commun à la ſociété, & fait » pour y circuler à l'avantage du plus » grand nombre. Par-là, l'Amour fut » ſatisfait; le ſortilège fut détruit, & » tout reprit vigueur, juſqu'aux époux » ſexagénaires. Les femmes furent » d'une joie qui les rendit cent fois » plus piquantes aux yeux même de » leurs maris, & les maris furent d'une » complaiſance qui les fit paroître » adorables à leurs femmes. » Ainſi changea le monde; ainſi commença le regne des vertus nouvelles.

Ce petit ouvrage, dont j'ignore l'Auteur, m'a paru aſſez agréablement écrit. On y deſireroit ſeulement en quelques endroit une gaze moins tranſparente. Ce trait, par exemple, n'eſt pas fort délicat. *Minza* dit au Roi: » Vos viſites m'honorent à quelque » heure que vous les faſſiez à ma fem- » me, & je vais l'en trouver plus belle. *Un mêts où mon Prince a touché m'en pa-*

roit meilleur, & j'en ai toujours mangé par préférence. » Il y a auſſi dans ce conte quelques anthithèſes. Ne vous n laſſez pas ſitôt, Monſieur ; c'eſt la gure favorite du ſiecle. On pourroit lâmer encore une équivoque qui ure trop longtems, & qui roule ſur mot de cauſer. » Prince, dit *Eglé* à *Fidelle*, vous me prenez dans un inſtant où je me ſens une démangeaiſon de cauſer prodigieuſe ; elle va juſqu'au beſoin : c'eſt une réplétion de paroles qui m'étouffe. Dans l'impatience où elle étoit de converſer, elle engagea le dialogue la première. Comme elle étoit forte pour la repartie, elle ne tariſſoit pas. Si le Roi diſoit un mot, elle en répondoit ſix. La converſation s'échauffa, & ſe ſoutint juſqu'à la pointe du jour. Après le dixième entretien, le Roi jugea à propos de prendre congé. Quoi, dit-elle, vous me quittez déja ? Ce n'eſt que dix au moins ! Mais j'ai tort, c'eſt votre nombre favori ; moi je ſuis pour le nombre impair, & je trouve, tout bien ſupputé, que onze valent mieux que dix. Perſuadé d'un calcul ſi juſte, il voulut bien lui parler encore une

„ fois. C'eſt tout au mieux, reprit „ elle ; cependant pour faire un comp„ te rond, ſi vous vouliez achever la „ douzaine ? Ce n'eſt qu'un propos de „ plus. Oh, oh, répliqua-t-il, quelle „ cauſeuſe ! Votre babil eſt inſatiable. „ Quand j'en ſerois à douze, vous de„ manderiez le treiziéme ! Cela ne fini„roit pas ; j'ait tant cauſé que j'en ai le „ gozier ſec. Ce jeu de mots n'a pas d'ailleurs le mérite de la nouveauté ; il eſt emprunté d'une petite Comédie en proſe de M. *de Saint-Foix*, intitulée, *Arlequin au Serrail*. C'eſt une farce dans le goût de l'ancien Théâtre Italien. Il y a entre Arlequin & Scapin une ſçêne qui fait beaucoup rire, toutes les fois qu'on joue cette pièce. Scapin parle d'abord par ſignes ; il fait enſuite entendre ſa voix, & dit : Monſeu, je ſuis un des Muets du Serrail. ARL. Ah... vous êtes muet ? Eh bien, Monſieur le Muet, qu'avez-vous à me dire ? SCA. Que je ſuis dans des inquiétudes mortelles, Monſeu. ARL. Tant pis. SCA. Que je ſouffre beaucoup, Monſeu, ARL. J'en ſuis fâché. SCA. Je ſuis chargé de la garde des femmes... ARL. De la garde des femmes ?... SCA. Comme Muet, & ſans conſéquence

conſéquence, je puis entrer quand je veux dans leurs appartemens.... Ah, qu'elles ſont belles, Monſeu! Qu'elles ſont belles! Que de charmes elles étalent ſans ceſſe à ma vûe! ARL. Et vous avez de grandes demangeaiſons de parler à tous ces charmes là? SCA. Il eſt vrai; n'eſt-il pas bien cruel d'être obligé de me taire? ARL. Sans doute. SCA. Mais, ſi je parlois, ne ſeroit-il pas bien triſte d'être pendu? Il ajoute que les beautés dont il eſt le gardien ſont au nombre de dix, & que le ſoir, lorſqu'il eſt ſeul, il voudroit leur avoir parlé à toutes. ARL. Aux dix! Diantre, pour un muet vous êtes un furieux diſcoureur, & il n'eſt pas poſſible qu'au milieu de tant de femmes, vous ayez toujours été le maître de votre langue, &c. Cette plaiſanterie eſt à ſa place dans une Comédie du Théâtre Italien, dans la bouche d'un prétendu muet, & dans celle d'Arlequin.

On a joint aux Filles Femmes *les Quinze Minutes ou le tems bien employé, conte d'un quart d'heure*; en voici l'idée. *L'Iſle Pucelle* étoit conſacrée à Diane. Une Reine toujours vierge gouvernoit Les Quinze Minutes.

cette Isle. On la plaçoit sur le trône dès l'âge de six ans; & s'il lui arrivoit de violer les loix de la chasteté, elle étoit enterrée toute vive avec les trente Dames de la Chambre, qui lui servoient de gardes, & qui veilloient sur sa conduite. Vénus, pour anéantir cet usage barbare, enlaidit toutes les habitantes de l'Isle. *Luceïde*, c'est le nom de la Reine, fut mieux partagée que les autres; sa laideur fut complette. L'Oracle consulté répondit : *Pour appaiser Vénus, que la Reine l'imite; qu'elle soit désormais servie par quinze Officiers d'élite, & qu'en quinze minutes elle fasse successivement l'épreuve des Quinze Cabinets des Métamorphoses. Quand la pendule sonnera, elle doit recouvrer toute sa beauté, & desenlaidir ses sujettes.* La Reine y consent par amour du bien public; elle passe par les quinze épreuves. A chaque minute c'est un nouveau cabinet qui change de nom suivant la métamorphose de *Luceïde*. Par exemple, dans le cabinet des fleurs elle est rose; dès qu'elle est cueillie, elle paroît sous son horrible figure. Chaque fois elle perd quelque chose de sa laideur. Ici ses cheveux reprennent leur cendré admirable; là son front est rétabli dans tout son éclat; ailleurs ses yeux & son

nez ſont rajuſtés, &c. Le but de l'Auteur dans cette fiction eſt ſans doute d'inſinuer que l'amour & le plaiſir embelliſſent la laideur même ; ou peut-être n'a-t'il imaginé ce cadre que pour avoir occaſion de faire quinze portraits, dont il n'eſt pas difficile de trouver les originaux dans la ſocieté. Quelques-uns ſont peints de couleurs ſi peu menagées, qu'on les reconnoît ſur le champ. Tel eſt, entre autres, le héros de la ſixiéme minute. *Noir-Coquin* eſt le doux nom qu'on lui donne. Il eſt introduit dans le cabinet des Tablettes. Ces Tablettes formoient un gros volume, placé ſur une table de marbre noir. Elles contenoient un recueil affreux d'Epigrammes contre les vertus & les talens les plus célèbres. Toutes les pages étoient écrites ; il n'en reſtoit qu'une ſeule en blanc. Au-deſſus de la table on liſoit cette inſcription : *Remplis la derniere page, & tu en recevras le prix.* Sur le champ *Noir-Coquin* prend ſon crayon, & noircit la page de ſix Epigrammes. La première attaquoit le corps de tous les beaux eſprits de l'Iſle. La ſeconde dénigroit l'Orphée du jour, qui avoit trouvé ſes vers trop durs, pour les plier à ſa mu-

ſique, & trop froids pour les réchaufer de ſes ſons. La troiſiéme étoit contre une piéce de Théâtre généralement applaudie : ouvrage d'une charmante Fée qui en étoit l'Auteur. La quatrième déchiroit tous les honnêtes gens de la ville. La cinquième tournoit en ridicule toutes les Dames de la Cour ; la ſixième les mettoit en pièces, chacune en particulier, à commencer par la Reine. Ce trait fait préſumer que cette petite brochure eſt d'un auteur de profeſſion, & peut-être d'un Poëte Lyrique.

Le Cabinet de l'Ourſe fut ouvert à *Silvador* transformé en Lévrier. Ils formèrent l'union la plus tendre & la plus étroite. » J'entends déja, dit » l'Auteur, un eſſain de critiques s'é- » lever contre de ſi beaux nœuds, & » les proſcrire comme peu vraiſem- » blables. Pour toute réponſe je les » renvoye à l'ingénieux auteur de » *l'art de faire éclorre des Poulets.* Mon » conte eſt juſtifié par l'hiſtoire qu'il » atteſte ; & l'intrigue ſecrette de la » Poule & du Lapin eſt pour le moins » auſſi merveilleuſe que celle de l'Our- » ſe & du Lévrier. »

La dernière minute échut au beau

Roſiléon dans le cabinet de la Pendule? Une grande pendule d'or à ſecondes, placée au-deſſus d'une conſole de marbre blanc, fixa ſes regards. Elle étoit arrêtée ; il lut ces mots au bas du cadran : *Rends-moi la parole, ſi tu l'oſes, je ferai ton bonheur.* Pouſſé d'un beau zèle, il monte ſur la conſole, s'arme de la clef & la met vîte ſur l'heure. Il étoit minuit ; elle ſonna, & *Roſiléon* ſe trouva dans les bras de *Luceïde*, à qui Vénus avoit rendu tous ſes charmes. La Reine déclara *Roſiléon* ſon favori ; mais en Princeſſe généreuſe elle partagea ſes bontés entre ſes quinze Gentilshommes de la Chambre, à qui elle donna tour à tour le mouchoir. *Noir-Coquin* fut le ſeul qu'elle dépouilla de ſa charge, attendu ſon impuiſſance à bien faire, n'ayant que la faculté de nuire. On en mit un autre à ſa place. Il y a beaucoup d'eſprit, d'imagination & en général peu de délicateſſe dans ces deux petits Romans.

Je ſuis, &c.

A Paris ce 27 Décembre 1750.

LETTRE XI.

Le Triomphe Littéraire, &c.

JE penſe comme vous, Monſieur, qu'il faut de tems en tems adoucir l'amertume de la critique, & flatter l'amour propre des Auteurs, ſi ſouvent bleſſé. C'eſt dans cette vûe charitable que je vais vous entretenir d'un Poëme Italien en cinq petits chants, dont probablement vous n'avez point entendu parler. Il eſt compoſé à la louange des grands Ecrivains de notre nation, par M. l'Abbé *Venuti*, qui a paſſé douze ans en France, & qui s'eſt, dit-il, ruiné pour avoir le plaiſir d'y demeurer. Ce Poëme eſt intitulé : *Il Trionfo Letterario Della Francia, dedicato A ſua Eccellenza Il Signor Marcheſe* DI PUYSIEULX, *Miniſtro e Segretario di ſtato di ſua Majeſta Criſtianiſſima.* L'Auteur, dans ſon Epître dédicatoire, qui eſt en proſe Françoiſe, après avoir payé à M. DE PUYSIEULX le tribut de louanges que demande une dédicace, rend compte à ce Miniſtre des motifs qui lui ont fait entreprendre cet ouvrage. Rappellé

dans ſa patrie, il craindroit qu'on ne l'accusât d'ingratitude, ſi en quittant la France il ne laiſſoit aucun monument de ſa reconnoiſſance pour tous les agrémens qu'il y a trouvés, & de ſon admiration pour les beaux génies qu'elle renferme dans ſon ſein. Il ſçait bien que les éloges ne ſont pas fortune dans ce ſiècle; que c'eſt d'ailleurs une choſe très-délicate que de louer les vivans; mais enfin il eſpère que ce catalogue Poëtique de noms illuſtres, s'il n'eſt pas bien reçu de ſes contemporains, le ſera de la poſterité, ſuppoſé que ſes vers y parviennent. Les Biographes, les faiſeurs de bibliothèques y puiſeront peut-être, ſelon lui, quelques faits, quelques anecdotes, dignes de leur attention.

Le Poëte va ſe promener un matin ſur les bords de l'Océan. Accablé par la douleur, il s'arrête & s'endort. Il voit en ſonge une plaine immenſe & brillante, remplie d'Atomes errans dans la lumière. Une femme lui apparoît, & s'aſſeoit à côté de lui. C'eſt la Renommée, qui lui dit aſſez durement: » En vain, paſſionné pour moi, » tu fis entendre ta voix en vers Toſ- » cans; je n'ai point écouté tes ſons

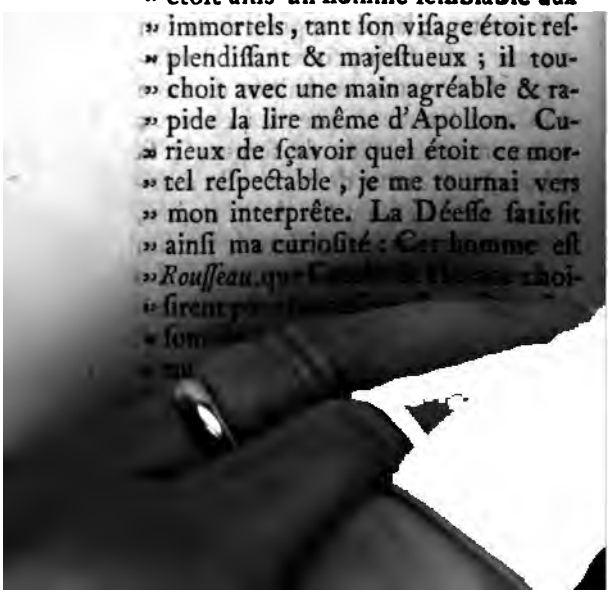
» rauques & barbares.... Dix fois le
» ſoleil a conduit ſon char doré dans
» le même ſigne, depuis que je te vois
» te fatiguer; ton front & ton papier
» ſont tour à tour arroſés de ſueur;
» tu m'appelles dans tes travaux; les
» Dieux ont ri de tes vains deſirs.
» Mais Jupiter, devant qui la bonne
» volonté tient lieu de merite, a eu
» pitié de toi. Va, me dit-il, ô Déeſſe,
» dans cette contrée où un infortuné
» qui t'aime languit dans l'affliction.
» Montre-lui les héros de notre âge.
» Fais-lui comprendre qu'il s'efforce
» inutilement d'atteindre à ce degré
» ſublime d'honneur & de réputation,
» où ſont placés les beaux eſprits Fran-
» çois. » Ce n'étoit pas la peine que Jupiter eût pitié de notre Poëte, pour lui faire dire des choſes auſſi déſobligeantes. Telle eſt à peu près, Monſieurs, l'idée du premier chant, dans lequel M. l'Abbé *Venuti* nous fait la grace de nous apprendre, par la bouche de la Renommée, une partie de ſa vie & de ſes occupations.

Il décrit dans le ſecond chant la pompe qu'étale à ſes yeux cette vaſte plaine, dont nous avons parlé. Il entend le doux ſon des inſtrumens &

des chars qui viennent à lui avec précipitation. Les rayons éblouiſſans des diamans, de l'or & de l'yvoire ne lui permettent pas de diſtinguer d'abord les perſonnages qui ſe préſentent. Cette foule s'étant approchée, il examine les premiers rangs ; il voit un jeune homme aſſis ſur une biche legère ; à ſa figure mince & aërienne il reconnoit l'*Honneur*, cette idole cherie, qui, ſelon le Poëte, n'eſt d'aucune utilité, & qui dure ſi peu. » Après lui » un Héros ou un Dieu, (je ne ſçais » lequel de ces deux noms lui con» vient) paroiſſoit dans un char trainé » par deux courſiers indomptés ; il » étoit ſans cour, ſans or, tranquille » & content ; la paix regnoit dans ſon » cœur ; elle étoit peinte ſur ſon viſa» ge. On voyoit enchainée derrière » lui une femme étique ; ſes cheveux » étoient entrelaſſés de ſerpens ; ſa » bouche écumoit de rage ; elle mor» doit de deſeſpoir ſes deux mains, » toutes les fois qu'elle jettoit ſur ſon » vainqueur ſes yeux troublés. La » Déeſſe me dit : Cette femme eſt » l'*Envie*, & celui qui l'enchaîne eſt » *Le vrai Mérite*. » On ſçait gré à l'Auteur d'avoir donné un caroſſe au vrai

mérite ; il va ſi ſouvent à pied !

Mais voici le plus beau de tous les ſpectacles. C'eſt un Temple elevé ſur ſix colonnes de criſtal, poſé ſur quatre roues, & tiré par dix chevaux. Apollon lui-même l'avoit orné de franges d'or & de lauriers verds. Ce Dieu y avoit marqué des rangs pour ſes plus chers favoris. Un grand cocher triomphant tenoit les rênes ; il étoit guidé par le Dieu même du Pinde, qui avoit un fouet à la main & un carquois ſur le dos. Neuf pucelles venoient après lui, vêtues de blanc ; elles inſpiroient la joie & les ris. » Au mi-
» lieu du char, ſur un ſiege d'or,
» étoit aſſis un homme ſemblable aux
» immortels, tant ſon viſage étoit reſ-
» plendiſſant & majeſtueux ; il tou-
» choit avec une main agréable & ra-
» pide la lire même d'Apollon. Cu-
» rieux de ſçavoir quel étoit ce mor-
» tel reſpectable, je me tournai vers
» mon interprête. La Déeſſe ſatisfit
» ainſi ma curioſité : Cet homme eſt
» *Rouſſeau*, qu'[illegible] choi-
» ſirent
» ſon
» au



„ Parnaſſe. Il but à longs traits dans la „ fontaine où *Marot* & *Malherbe* ſe dé„ ſaltérèrent. Il reçut depuis ſur le „ ſeuil du Temple de David une cou„ ronne immortelle & ſacrée. Au„ jourd'hui que l'Eſcaut poſſede ſa „ dépouille, la Seine ſe couvre le „ viſage du voile de la honte. La ré„ putation de cet illuſtre Poëte vole „ dans toutes les contrées de l'Europe. „ Heureux, ſi la Parque, qui nous en„ leve quelquefois au milieu de notre „ courſe, lui eût coupé dans ſon midi „ la parole & le fil de ſes jours. Exilé de „ ſa patrie, victime de la haine, de l'en„ vie & de l'impoſture, il n'eût point „ vû ſes derniers ans traverſés par l'in„ fortune. » Après ce bel eloge de notre Lyrique vient celui de l'Auteur de la Henriade : il ne ſera pas fâché ſans doute de ſe voir précédé par le grand *Rouſſeau*. Le panégirique de M. de *Voltaire* finit par ce trait qui eſt juſte. » Toujours inſatiable de gloire „ & d'honneur, il chauſſe tantôt le Co„ thurne, tantôt le Brodequin, ou „ bien il meſure le vuide avec New„ ton. »

En ſe tournant un peu à gauche M. l'Abbé *Venuti* voit ſur un pied d'eſtal

de jaſpe le buſte d'un homme qui avoit rempli ſeize luſtres ; il ceignoit ſa tête d'une double couronne. Sur le magnifique pied d'eſtal étoit écrit en lettres antiques : *Honorez le Philoſophe & le Poëte.* M. l'Abbé *Venuti* demanda à la Renommée qui étoit ce grand Philoſophe & ce grand Poëte. » C'eſt *Fontenelle*, répondit-elle toute oyeuſe. » A ce *doux* nom les neuf ſœurs ſe détournèrent, ſe mirent en rond, & » applaudirent par une hymne de » louange à leur plus cher nourriſſon. Je ne t'en dirai pas davantage à » ſon ſujet, ajoûta la Déeſſe ; toutes » les collines réſonnent encore des » ſons *nouveaux* de ſa muſette. Il y a ici une note où l'on dit que M. de *Fontenelle* a fait des Eglogues d'un *nouveau* genre, *pleines d'eſprit & de gentilleſſe.*

L'Auteur aperçoit, entre les eſpaces vuides des colonnes, huit Poëtes illuſtres, les uns en chevelures blondes, les autres en cheveux blancs. Il s'avance pour voir s'il n'en reconnoîtra pas quelqu'un ; il s'entend appeller par ſon nom ; il ſe détourne, & voit ſon cher *Racine* le fils (*il mio Raſine*) qu'il loue avec juſtice. M. *Racine* lui apprend les noms des ſept autres

Poëtes. „ Ce vieillard grave & mo-
„ deſte qui tient Eſchile dans ſa main,
„ qui a le ſtile plein de feu, & qui mé-
„ priſe les amours, c'eſt *Crébillon*. Il
„ préſente aux yeux l'horreur, la
„ mort, le poiſon, le fer & la flamme;
„ & il plaît, quoiqu'il dépouille l'hom-
„ me de ſon ecorce trompeuſe....
„ Celui qui le ſuit, orné de la pour-
„ pre & d'une mître, c'eſt *Polignac*
„ qui tue & perce Lucrèce avec ſon
„ ancre & ſa plume victorieuſe.....
„ Celui qui cache Themis ſous ſon
„ manteau, & qui porte une balance
„ entrelaſſée de lauriers, ſe nomme *Le*
„ *Franc*. La Reine de Phénicie qu'une
„ fléche amoureuſe bleſſa en faveur
„ d'Enée, pleure à ſes pieds, le
„ fer à la main, & la tête échevelée.
„ Le cinquiéme eſt *Richer*, qui imite
„ les oiſeaux de la Fontaine, & leur
„ fait moduler des ſons divers; l'autre
„ qui occupe la ſixième place, eſt un
„ tendre auteur comique. *Ceux qui*
„ *viennent l'entendre dans le deſſein de*
„ *rire, s'en retournent en verſant des*
„ *pleurs*. „ On lit au ſujet de cet au-
teur, qui eſt M. *de la Chauſſée*, une
note auſſi ſingulière que l'éloge qu'on
lui donne. Ce Poëte, dit M. *Venuti*, a

publié plusieurs Comédies *d'un nouveau goût*, dans lesquelles il fait éclater, *malgré les préceptes d'Aristote*, le pathétique, le tendre & le touchant. „Auprès de lui est *Piron* (sera-t-il bien „content du voisinage?) qui a dérobé „à Martial ses Epigrammes, & à Plaute „sa renommée. *Il corrige par ses écrits & „par ses exemples les mauvaises mœurs* du „siecle. Le dernier est celui que son „stile fleuri rendit l'emule d'Anacréon & de Sapho, & qui peu satisfait encore d'un tel honneur, exposa „sur la scène Françoise ceux qui se „font un plaisir cruel d'affliger leurs „semblables, & ceux qui ne pouvant „supporter le fardeau de la vie, osent „en précipiter le terme. Ce cher ami „(M. *Racine*) vouloit en dire davantage, lorsque la Renommée qui s'étoit tû jusqu'alors, me dit: Regarde „pour qui je répands ces fleurs, chante leur génie.„ M. *Venuti* voit (*Quand aura-t'il tout vû?* Ce ne sera pas sitôt) deux femmes célèbres; l'une est Madame *du Boccage*, & l'autre Madame *de Montaigu*, femme d'un Trésorier de France à Toulouse; elle a fait plusieurs petits ouvrages de Poësie, dont quelques-uns ont été couronnés

par l'Académie des Jeux Floraux. M. *Venuti* auroit encore voulu reconnoître d'autres fils d'Apollon ; mais un nuage de Cignes & de jeunes Amours couvrit le char. Ainſi finit le ſecond chant.

Le troiſiéme débute par un nouveau char qui contient toute l'Académie Françoiſe. Quarante ſiéges de pourpre y étoient rangés ; ſur un écriteau on liſoit entre des guirlandes cette deviſe : A L'IMMORTALITÉ. Ce char étoit trainé par cent taureaux. Il falloit qu'il fût bien lourd. Ces Taureaux étoient plus blancs que la neige ; ils avoient des cornes & des jougs d'or. Ils fouloient la terre d'un pied lent & majeſtueux. La Renommée fait connoître au Poëte M. l'Abbé d'*Olivet*, M. *Mirabeau*, le modèle des traducteurs, M. le Préſident *de Monteſquieu*, à qui l'Aquitaine rend des reſpects. » Si „ une ame auſſi grande, dit la Déeſſe, „ ſe fût trouvée dans le Senat Latin, „ la liberté Romaine vivroit encore à „ la honte des tirans ; ſon nom ſurpaſſera la durée du Roc Tarpeïen, & „ ſa gloire ne périra point, tant que „ Thémis dictera ſes oracles ſur les „ bancs François, & que les Dieux

„ conſerveront à l'homme le don de la „ penſée.... Je vis là *Marivaux* qui „ chante, & dont la voix ravit les au- „ diteurs. Vois *La Ville* (l'Abbé de) „ à qui la ſourde Hollande ne peut „ refuſer un tribut d'applaudiſſemens, „ quand elle ſe rappelle ſon mérite & „ ſon éloquence. *Duclos* eſt là, dont „ la plume vive & rapide expoſa aux „ yeux François les actions de Louis „ XI. „ M. le Duc *de Nivernois*, M. l'ancien Evêque de Mirepoix, feu M. le Cardinal *de Rohan*, M. le Cardinal *de Soubiſe*, MM. les Maréchaux *de Belle-Iſle* & *de Richelieu*, M. *de Moncrif*, M. l'Abbé *de Bernis*, Madame la Ducheſſe *du Maine*, feue Madame *de Tencin*, Madame la Ducheſſe d'*Aiguillon*, Madame la Marquiſe *de Mirepoix*, Madame *de Graffigni*, reçoivent à leur tour un encens merité. Pendant que l'Auteur ſe plaint à la Renommée de ce que le ſanctuaire des Muſes n'eſt point ouvert à ces femmes illuſtres, le grand char Académique paſſe outre, & emmene la troupe immortelle. Il jette les yeux ſur la vaſte plaine, & il voit douze autres chars qui venoient de front, & qui renfermoient les Académies du Royaume. „ Les chars d'Arles

„ & de Soiſſons paſſerent d'abord ;
„ ceux de Niſmes, de Rouen, d'An-
„ gers, ſuivirent enſuite, & laiſſè-
„ rent ſur leurs traces une lumière
„ éclatante. Cent *Boherhaves*, fiers de
„ leurs expériences, étoient aſſis ſur ce-
„ lui de Montpellier. Le char de Tou-
„ louſe étoit plein d'amarantes, de
„ lis & de feuilles de laurier. Le char
„ de Bordeaux étoit plus beau que les
„ autres. J'y vis *Barbot*, *Secondat* &
„ l'Evêque d'Agen. A peine ſorti des
„ mains de l'ouvrier, le char de Mon-
„ tauban paroît. J'y reconnus deux de
„ mes amis, *la Mothe*, (Doyen de la
„ Cour des Aides de Montauban) dont
„ l'éloquence douce & aiſée ſurpaſſe
„ celle de Neſtor, & *Bellet* (l'Abbé)
„ illuſtre athlète dont le front eſt orné
„ de cinq guirlandes. La Saône ſe ré-
„ jouit en voyant dans le char de Lyon
„ plus d'un Orateur & plus d'un Poë-
„ te nés ſur ſes rives. La Rochelle,
„ j'augure que tu parviendras au ſom-
„ met de la gloire, toi que je vois poſ-
„ ſéder tant de beaux eſprits. Le der-
„ nier char eſt celui de Marſeille. Que
„ la *Viſclède*, l'éleve des graces & de
„ Cypris, guide cette aſſemblée. La
„ Renommée s'arrêta, & dit : l'Au-

„ tomne n'a point tant de feuilles que „ toutes ces Académies, dont je viens „ de parler, ont de gens d'un mérite „ distingué. » Les Académies de Pau, d'Arras, de Dijon & d'Amiens doivent être bien humiliées du silence de M. l'Abbé *Venuti*.

Le quatrième chant est en l'honneur de l'Académie des Sciences de Paris. L'Auteur vit soixante Leopards & dix Licornes qui trainoient une masse pesante & merveilleuse. Elle ressembloit à un vaisseau ; ses flancs étoient ornés de feuilles & de fleurs. Des banderolles & des flammes variées de mille couleurs pendoient de quatre pins élevés en forme de mats, & sculptés avec un travail infini. Au lieu de cordages & de voiles on voyoit des instrumens de Mathématiques & de Musique, des mappemondes, des violons, des astrolabes, des hautbois, des pendules, des pompes, des tambours, des bouffolles, des trompettes, des baromètres, des harpes, des prismes, des miroirs, des timballes, des canons, des tours, des lambris, des squelettes & des fluttes. „ Dieux quels rayons de „ lumière sont répandus autour du „ char qui s'avance vers nous ? Quelle

„ occaſion de t'illuſtrer ? Quel ſujet
„ fertile pour ta trompette ? Je parlai
„ ainſi à ma douce voiſine (la Renom-
„ mée) elle me répondit : c'eſt le ſu-
„ blime reduit de tous les arts ; c'eſt
„ la fleur de toutes les ſciences . . .
„ Cet homme immobile qui médite &
„ fixe ſes yeux ſur un papier rempli
„ de nombres & de lignes, ſe nom-
„ me *Jean-Jacques Dortous de Mai-*
„ *ran . . . . . Bouguer, le Monnier, la*
„ *Condamine*, ſi j'ai l'art d'immorta-
„ liſer ce que je loue, vos noms pla-
„ cés dans les cieux ne périront ja-
„ mais. . . . Regarde comme *Mauper-*
„ *tuis* élève ſa tête au-deſſus des au-
„ tres : génie heureux qui a derobé
„ à Archimède ſes ſecrets & ſa gloire.
„ Devenu l'appui du Lycée Pruſſien,
„ il trouve une riche récompenſe au-
„ près d'un Roi qui partage ſes Etats
„ entre Mars & Apollon. . . . Remar-
„ que comme à la préſence de *Réau-*
„ *mur*, Pline rougit, & Stagyre (pa-
„ trie d'Ariſtote) ſe taît . . . Sçavoir,
„ adreſſe, main agile & ſalutaire,
„ *Morand* & *Weinslow* l'ont en parta-
„ ge. Avec le couteau Anatomique
„ ils nous font voir des merveilles in-
„ connues. Les nombreuſes familles

„ des plantes, les oiſeaux, les poiſ-
„ ſons, les coquillages viennent paſ-
„ ſer en revûe devant *Juſſieu* & *Buffon*.
„ *Geoffroi* & *Hellot* déployent l'éten-
„ dart de la Chimie. . . . *Nollet* y tient
„ auſſi une place diſtinguée : eſprit
„ ſolide qu'un raiſonnement leger ne
„ ſatisfit jamais, qui voit tout, qui
„ touche tout. „ Ce Chant eſt ter-
miné par un magnifique éloge de
feue Madame la Marquiſe *du Châtelet*.

L'Académie des Inſcriptions & Belles-Lettres fait la matière du cinquiéme & dernier Chant. „ Un au-
„ guſte char à roues d'or étoit traîné
„ par huit Elephans couronnés de ro-
„ ſes & d'amarantes. Vois, dit la Re-
„ nommée à M. *Venuti*, avec quel
„ art *de Boze* s'applique à dechiffrer
„ les trois métaux, & nous enſeigne
„ leur prix. . . . Mais qui eſt celui qui
„ raſſemble des papiers épars & de-
„ chirés, qui tire des fleurs & des
„ fruits des troncs & des épines des
„ Troubadours. Je le reconnois à ſon
„ talent de plaire, à ſes chaſtes amours,
„ à ſon amitié ſolide, à ſa foi anti-
„ que, & aux honneurs qu'il mépri-
„ ſe. C'eſt *la Curne* (*de Sainte Palaye*)
„ qui s'aſſied auprès de *du Reſnel*, qui

„ raiſonne avec lui ſur *Pope*, lui de-
„ mande enſuite & obtient le pardon
„ de ſa hardieſſe : *du Reſnel*, qui con-
„ duit par les graces au ſommet de
„ l'Hélicon, ſçut y faire aimer la belle
„ Morale, cette fille du ciel qui rare-
„ ment fait entendre ſa voix ſur ce Mont
„ dépravé. *Le Beau* s'approche d'eux.
„ La belle latinité répandue dans ſes
„ diſcours nous rappelle le ſiecle d'Au-
„ guſte & de Cicéron. Ici la Renom-
„ mée me dit : O mon ami, à la fin une
„ trop grande abondance te rend pau-
„ vre. Tel qu'une jeune fille, qui deſ-
„ cend dans un jardin pour y préparer
„ une couronne à ſon cher amant ; à
„ l'aſpect de tant de fleurs, ſa main ne
„ ſçait leſquelles prendre & laiſſer,
„ ainſi je te vois incertain & chance-
„ lant. Déja le ſoleil lâche le frein à
„ ſes courſiers. Profite du peu de jour
„ qui te reſte ; choiſis & rappelle-toi
„ encore quelques membres de cet
„ illuſtre Corps. Là eſt *Sallier* qui
„ marche dans les campagnes d'Ar-
„ gos avec un pied François. Là eſt
„ *Hardion* qui va prendre conſeil de
„ Demoſthène & d'Iſocrate. Là eſt
„ *Vatry*, qui, fils reſpectueux, honore
„ Herodote pere de l'hiſtoire Grec-

„ que. Là eſt *Melot* à qui un cœur „ exempt de fautes & la douceur, „ mere de l'amitié, inſpirent des ſa- „ çons qui charment. Un admirable „ & rare tréſor commis à ſes ſoins, „ eſt ouvert à tous les Sçavans. „ Le Poëte veut parler ici des manuſcrits de la Bibliothèque du Roi, dont M. *Melot* eſt gardien. Il prend delà occaſion de célébrer la magnificence éclairée de Louis XV, qui en 1727 envoya dans le Levant deux Académiciens des Belles-Lettres, pour y faire la recherche & l'acquiſition des manuſcrits échapés aux ravages du tems & des barbares. „ Au nom de Louis, „ un nouvel Orphée, *Bougainville* prit „ la Lire. Tout l'illuſtre Lycée ſe leva „ avec empreſſement. „ L'Auteur met dans la bouche de M. *de Bougainville* l'éloge de Sa Majeſté, qui fait la concluſion de ſon ouvrage. La Renommée s'envole, & le Poëte s'éveille à regret. C'eſt dommage en vérité que ce ſonge merveilleux ait fini ſi-tôt. Les beaux chars que M. *Venuti* a vûs n'étoient remplis que d'Auteurs, preſque tous de quelque Académie. Ainſi il ne fait aucune mention ni de M. *Roy*, ni de M. *de Boiſſy*, ni de M.

de Saint-Foix, ni de M. l'Abbé *Prévôt*, ni de M. l'Abbé de *la Bletterie*, ni de M. *Diderot*, ni de M. *de Crébillon* fils, ni du Pere *Berthier*, ni du Pere *Berruyer*, &c. Si ſon rêve eût duré, il eût peut-être vû M. l'Abbé *le B...* M. l'Abbé *G...* M. *R. de S. M...* M. l'Abbé *R...* M. le Chevalier *Laur...* M. *Mar...* &c, &c, &c, &c, &c. triomphans dans le même Corbillard.

Discours de l'Académie.

L'interruption de ces Feuilles, qui a duré près d'un an, ne m'a pas permis, Monſieur, de vous parler du choix que l'Académie Françoiſe a fait de M. le Comte *de Biſſy*, pour ſuccéder à M. l'Abbé *Terraſſon*. Comme ces receptions ſont des événemens qui intéreſſent la Littérature, permettez-moi de vous dire un mot de celle-ci.

M. le Comte *de Biſſy* avoit d'autres titres que la naiſſance, le goût des Lettres & les qualités aimables, pour être reçu à l'Académie. Il a paru un ouvrage de ſa façon, intitulé : *Lettres ſur l'Eſprit de Patriotiſme, ſur l'idée d'un Roi Patriote, & ſur l'état des partis qui diviſoient l'Angleterre lors de l'évenement de George I.* Ce

Livre, traduit de l'Anglois, lui a fait honneur. Il a rendu la force des penſées de l'original qui eſt fort eſtimé à Londres. Je me propoſe de vous en parler plus particuliérement, & de rendre un juſte hommage au génie du Traducteur. Je me borne aujourd'hui à ſon diſcours Académique, & à la réponſe de M. le Maréchal Duc *de Belle-Iſle*.

M. *de Biſſy* exalte, avec une louable préciſion, & l'Académie qui lui a ouvert ſon ſanctuaire, & le Fondateur à qui elle doit ſon établiſſement, & le ſiècle heureux de Louis XIV qui lui a fourni tant de grands hommes, & Louis XV qui la maintient dans ſon éclat; & enfin, le confrère eſtimable qu'elle a perdu. Le Recipiendaire, qui par état & par devoir ſuit le parti des armes, ne balance point cependant à donner aux Lettres la prééminence ſur l'art Militaire. » Ce ne ſont point, dit-il, les com-
» bats de Philippes & d'Actium, ce
» ſont les Virgiles, les Horaces, les
» Ovides, qui ont fait donner au
» tems où vêcut Octave, le titre pom-
» peux de ſiècle d'Auguſte. Agrippa
» fut moins utile à la gloire de ſon

» Maître

» Maître en gagnant des batailles ; » que ne le fut Méçène en protégeant les Lettres. Par la valeur d'Agrippa, la puiſſance d'Octave, élevée ſur les ruines de la Républi» que, enleva à l'Univers le ſpectacle des vertus de l'ancienne Rome. « Par les bienfaits & par les ſoins de » Méçène, ſous le regne d'Auguſte, » Rome, digne rivale d'Athènes, » s'éleva à une ſupériorité de lumiéres & de goût, reſpectée encore » aujourd'hui de toutes les Nations. »

Dans l'éloge de M. l'Abbé *Terraſſon*, M. *de Biſſy* aſſure que, » quoiqu'il ne ſe fût point adonné à la » poëſie, il eſt aiſé de voir qu'il en » a connu toutes les *délicateſſes*. » Je n'ai jamais vû de vers de la façon de cet Auteur, que dans ſa traduction de Diodore de Sicile, où il s'en trouve de tems en tems. J'ai toujours retenu celui-ci :

O toi, Héros à tous, hors à toi ſeul, propice.

Quelle *délicateſſe* & quelle harmonie !

La réponſe de M. le Maréchal *de Belle iſle* au diſcours de M. *de Biſſy* fut extrêmement goûtée. Elle eſt courte,

ſimple, noble & pleine d'eſprit. » L'A-
» cadémie, dit il au Récipiendaire,
» en répondant aujourd'hui à l'em-
» preſſement avec lequel vous avez
» ſouhaité de devenir un de ſes Mem-
» bres, vous donne le témoignage
» le plus flatteur de tout le cas qu'elle
» fait de vos talens. Ce que vous en
» avez laiſſé percer dans le public,
» annonce un eſprit curieux de con-
» noiſſances qui peuvent tourner à
» l'avantage de la Société; & il eſt
» bien louable de chercher tous les
» moyens d'être utile, ſur-tout à un
» âge & dans une profeſſion, où,
» ſouvent trop occupé de ſe rendre
» agréable, l'on finit preſque toujours
» par reſter frivole. »

Vers à M. Greſſet.

Vous vous rappellez, Monſieur, l'antipathie de M. l'Abbé *le Blanc* pour les nœuds de l'hymen. Il prétend dans une de ſes *Lettres d'un François*, que les hommes célèbres devroient garder le célibat, & qu'une *Madame Newton* & une *Madame de Fontenelle* ſonneroient mal aux oreilles. Sa délicateſſe ſera donc bien bleſſée d'entendre dire Madame *Greſſet*. Le Poëte charmant qui porte ce nom

vient de ſe marier à Amiens, ſa patrie, où il s'eſt retiré, pour y vivre tranquillement avec lui-même, avec des livres & une femme aimable. Voici des Vers qu'on lui a adreſſés ſur ſon mariage.

Toi qui dans tes Rimes charmantes,
Où brillent du plaiſir les images riantes,
Nous a tant de fois répeté,
Que les Aſtres de ta naiſſance
Furent la douce liberté,
Et la paiſible indépendance :
Ces biens chers à ton cœur, l'hymen te les ravit ;
Sous ſon joug ce Dieu t'aſſervit.
Ta première Philoſophie
S'oppoſoit à ces tendres nœuds ;
Mais le Public te juſtifie.
L'objet qui couronne tes feux ;
Dans ſon eſprit & dans ſes yeux,
Nous offre ton Apologie.

Je ſuis, &c.

A Paris ce 28
Décembre 1750.

LETTRE XII.

Oeuvres de Metaſtaſio.

J'Ignore, Monſieur, par quel motif M. l'Abbé *Bonnet de Chemilin* a diſcontinué ſa traduction des Œuvres de *Metaſtaſio*. Le premier volume qu'il en a fait imprimer, & dont je vous ai rendu compte *, a reçu du public un accueil qui devoit l'engager à ne pas abandonner ce travail. A ſon défaut, un autre Traducteur s'eſt mis ſur les rangs. M. R... Conſeiller au Parlement, très-verſé dans la langue Italienne, & qui remplit par l'étude agréable des Belles-Lettres les intervalles que lui laiſſe l'auſtère Themis, vient de nous préſenter, pour fruit de ſon loiſir, une traduction en proſe de pluſieurs Opera de ce même *Metaſtaſio*. Cette verſion a donné lieu à un homme d'eſprit d'écrire à un de ſes amis une Lettre qui renferme des réflexions judicieuſes ſur le genre Lyrique, & où le caractère du Poëte de la Cour Impériale eſt bien ſaiſi. Je

* Voyez la Lettre V du troiſième Tome de ces Feuilles. pag. 99.

crois vous faire plaiſir en vous l'envoyant.

„ Je vous ſuis obligé, Monſieur, » des Tragédies-Opera de l'Abbé » *Metaſtaſio*, que vous m'avez adreſ» ſées de la part du Traducteur. Sa » traduction m'a paru auſſi élégante » que fidelle. Mais j'ai été un peu ſur» pris que dans l'Avertiſſement qui la » précède, il nous reproche de ne » prendre nos ſujets d'Opera que dans » la Fable & dans la Féerie. Il vou» droit qu'à l'exemple de *Metaſtaſio*, » on puisât auſſi dans l'hiſtoire. Ce » ſouhait eſt digne d'un Auteur ja» loux de reculer les limites des Arts. » Mais M. *Roy* avoit prévenu ſes de» ſirs il y a plus de quarante ans, & » l'idée de faire des Opera hiſtoriques » lui étoit venue avant que le Lyri» que Italien en eût compoſés. Ce » n'eſt point à la fable qu'il doit *Calli» rhoé*; c'eſt à *Pauſanias*, & cette Tra» gédie a réuſſi ſans le ſecours des Di» vinités & des Démons. L'avanture » de *Claudia*, Veſtale, adaptée à *Der» cylis* dans l'Acte de l'Enjouement » du Ballet des *Graces*, eſt dans l'hi» ſtoire Romaine. C'eſt de l'hiſtoire » ſainte que l'Abbé *Pellegrin* a tiré le

» ſujet de *Jephté*. Le Traducteur a ſans
» doute voulu dire qu'on ne cultivoit
» pas aſſez le champ de l'hiſtoire, &
» en cela je ſuis de ſon avis.

» Je voudrois pouvoir l'être encore
» au ſujet des ouvrages de ſon Au-
» teur, pour lequel il me paroît un
» peu trop zèlé. Les Tragédies en
» muſique ont bien moins d'eſpace
» pour expoſer, nouer, & dénouer,
» que les Tragédies déclamées. Le ſu-
» jet ne peut donc être trop ſimple.
» Une action compliquée ne s'y fait
» pas jour. Que dire après cela du *Cyrus*
» de *Metaſtaſio*, de la multitude d'éve-
» nemens, de l'embrouillement cauſé
» par les perſonnages du Prince & de
» l'impoſteur, du Cyrus ſuppoſé &
» du véritable : embarras à peu près
» pareil à celui d'*Heraclius*. Que dire de
» la *Zenobie* ? Celle de M. *de Crébillon*,
» dont elle eſt un peu copiée, n'eſt-
» elle pas aſſez chargée ? *Metaſtaſio*
» renchérit encore. Il donne à *Rhada-*
» *miſte* deux rivaux pour un. Il fait
» d'un Confident un Rival. Il ajoute
» à *Zenobie* une ſœur, déguiſée en
» Bergere, inconnue pendant toute
» la pièce, déclarée au dénouement,
» tombée des nues, & dont on pou-

„ voit bien ſe paſſer. La confidence de
„ *Zenobie* à des pâtres eſt auſſi peu in-
„ téreſſante qu'elle eſt imprudente,
„ vû les raiſons qu'elle a d'être plus
„ diſcrette.

„ Le *Titus* a bien des reſtitutions à
„ faire à l'*Hermione* de *Racine*, bien
„ des ſituations à rendre aux Eſpa-
„ gnols : tels que les déguiſements &
„ les illuſions, & échanges d'un hom-
„ me tué au lieu d'un autre.

„ Les moralités qui ſont ſemées
„ dans le lyrique Italien, ne plairoient
„ pas chez nous, non plus que cette
„ mode monotone de terminer la ſcè-
„ ne la plus paſſionnée par une ariette,
„ par une comparaiſon ? Eſt-elle placée
„ dans le perſonnage accablé de dou-
„ leurs ? A-t'il bonne grace à ſe livrer
„ à ce badinage ? N'eſt ce pas refroi-
„ dir l'auditeur, & détruire l'impreſſion
„ du ſentiment ? Cela eſt auſſi diſpa-
„ rate que de mettre en muſique une
„ conſpiration, un conſeil, d'opiner
„ en chantant. Il eſt reçu de chanter
„ les plaintes, la joie & la fureur.
„ Mais la muſique, faite pour toucher,
„ ne raiſonne pas. *Titus* fredonne un
„ cours de morale qui feroit tomber
„ nos jeunes gens en létargie.

„ Je trouve en général dans tous
„ les Opera Italiens des germes de
„ paſſions, jamais la paſſion amenée à
„ ſa maturité, des ſçènes jamais fi-
„ lées, peu ſoutenues, ſouvent étouf-
„ fées par des ſens ſuſpendus & point
„ finis, & qui laiſſent à l'auditeur le
„ ſoin de deviner. Si nos ſçènes étoient
„ auſſi hachées, occaſionneroient-elles
„ des morceaux de muſique bien pa-
„ tétiques, ou bien agréables, des
„ deſcriptions vives & animées, des
„ images riantes, des tableaux galants ?
„ Notre Opera veut des fêtes liées à
„ l'action, & ſorties de ſon ſein. L'O-
„ pera Italien s'en diſpenſe. Des Pan-
„ tomimes dans les entre-Actes dé-
„ tournent l'attention dûe au Poëme,
„ & font diverſion aux idées Tragi-
„ ques. Quel aſſemblage de boufon &
„ de ſérieux ? Nous voulons un tout
„ dont les parties ſoient plus analo-
„ gues. L'amour, qui ne devroit être
„ qu'acceſſoire dans les autres Théâ-
„ tres, eſt le principal mobile de la
„ ſçène Lyrique. *Atys* eſt vraiement
„ Opera, parce que tous les incidens
„ naiſſent de l'amour, *Armide* de mê-
„ me, *Phaëton* un peu moins ; car
„ l'ambition du ſoleil eſt peu agréable.

„ La Mytologie eſt l'inépuiſable ſour-
„ ce de l'Opera. On ne ſçauroit trop
„ conſeiller aux Auteurs de dévorer
„ leur Ovide, dont un ſeul vers, un
„ ſeul trait peut enfanter un drame
„ Lyrique. On ne doit pas pour cela
„ s'interdire les ſujets hiſtoriques.

„ Enfin vous conviendrez, Mon-
„ ſieur, que les Poëtes Tragiques ont
„ plus à gagner avec les Tragédies
„ Angloiſes, que les Lyriques avec
„ *Metaſtaſio* ; ce qui n'empêche pas
„ qu'on ne faſſe le même honnneur au
„ travail de M. R... qu'à celui de M.
„ *de la Place*. Que ne doit point la pa-
„ trie à ceux qui lui apportent les tré-
„ ſors de l'étranger ? Mais il faut
„ beaucoup de génie & d'art pour em-
„ ployer ces richeſſes. L'Auteur du
„ *Temple de la Gloire*, dans ſa préface,
„ ſe met à couvert de *Metaſtaſio*. N'au-
„ roit-il point vanté l'Italien pour dé-
„ primer les François, dont le vrai mo-
„ dele eſt *Quinault*, cet homme divin
„ qui a franchi ſi vite l'intervalle im-
„ menſe de l'invention à la perfection.
„ L'Opera eſt né en Italie ; mais ce-
„ lui qu'il a donné à la France eſt un
„ enfant qui ne ſe ſent guères de ſon
„ origine. Invitez, malgré ma préven-

„ tion pour mon maître, invitez votre „ ami à nous traduire encore quelques „ autres Opera d'Italie. J'ai vu un „ *Cid*, Opera Italien, mieux conduit „ que le *Cid* de Corneille. J'ai vû un „ *Coriolan* avec des ſcènes parfaites, „ mais d'un goût fort oppoſé au no- „ tre. Des interlocuteurs parlent long- „ tems, point d'airs de mouvement „ qui coupent leur pſalmodie. J'ai en- „ tendu exécuter ces ouvrages à la „ Haye en 1725. La triſteſſe & l'en- „ nui regnent dans le total ; on ne „ ſe réveille qu'à l'ariette. Le Fran- „ çois plus impatient que l'Italien, „ ne veut pas attendre ſon plaiſir. Je „ ſuis, &c. »

La traduction de M. R... eſt en cinq petites brochures, & renferme dix pièces de *Metaſtaſio*. Le Traducteur n'en avoit encore publié que trois parties, lorſque la lettre que vous venez de lire lui fut communiquée. Il a répondu à quelques articles de cette lettre dans un Avertiſſement qu'il a mis à la tête de ſon quatrième Tome. Malgré la grande réputation dont le Lyrique Italien jouit dans toute l'Europe, il ne le donne pas comme un Auteur ſans défauts ; il convient qu'il

n'eſt pas exempt des *Concetti*, vice national A l'égard des ſçènes qui finiſſent par des comparaiſons, il n'oſe les condamner. Ne faut-il pas des Ariettes pour le Muſicien? Sans elles le meilleur Opera ne ſçauroit plaire en Italie. On doit d'ailleurs convenir que ces Ariettes mêmes, qu'on trouve déplacées, ſont preſque toujours liées au dialogue qui les précède. Enfin, fuſſent elles diſparates, comme elles ſont remplies de poëſie, leur agrément fait leur excuſe.

Le reproche le plus eſſentiel qu'on puiſſe faire à *Metaſtaſe*, eſt d'avoir pris ſans façon les plus beaux endroits de nos Tragédies Françoiſes. M. R... avoit déja prévenu cette accuſation dans ſon premier Avertiſſement, & il lui étoit échapé d'avouer *qu'il n'étoit pas ſi facile de le juſtifier à cet égard.* Il s'étoit contenté de dire que ceux de nos Auteurs vivans que le Poëte de l'Empereur avoit copiés ne lui en ſçavoient point mauvais gré. Il rapportoit même à cette occaſion un mot de M. *de Voltaire*, qui naturellement doit avoir un peu d'indulgence pour les Auteurs qui s'approprient le bien d'autrui. On diſoit à ce Poëte que *Meta-*

taſio l'avoit bien volé. *Ah*, s'écria-t-il, *le cher voleur ! il m'a bien embelli.* M. R... dans ſon ſecond Avertiſſement fait l'apologie de ſon auteur à ce ſujet. Il s'appuie avec raiſon des exemples de *Deſpréaux*, de *Racine*, & de tous les grands hommes du ſiècle de Louis XIV qui ſe ſont parés des dépouilles d'Homére, de Sophocle, de Virgile, d'Horace, &c. *Molière* s'eſt enrichi des pièces Eſpagnoles, des contes Italiens, &c. *Metaſtaſio*, en copiant dans ſes Opera des ſçènes entières de nos Tragédies, a fait à nos Ecrivains le même honneur que ceux-ci avoient fait aux Grecs, aux Romains, & à quelques Modernes.

Le Traducteur n'eſt pas du ſentiment de l'Auteur de la Lettre ſur les bornes que celui-ci preſcrit à notre chant. Il ne trouve pas ridicule de mettre en muſique une conſpiration, un conſeil, ni d'opiner en chantant. Cela n'eſt pas plus bizarre que de conſpirer, d'opiner, &c. en paroles cadencées & rimées. L'Auteur des *Lettres Turques* a ſolidement refuté cette frivole objection. La principale critique de la Lettre tombe ſur la multiplicité des évenemens entaſſés dans

les Opera de *Metaſtaſio ;* & M. R... n'en dit pas un mot. Son ſilence ſeroit-il un aveu tacite de la juſteſſe de cette critique ? J'ai de la peine à le croire. Ce n'eſt ſûrement qu'un oubli de ſa part ; d'autant plus qu'il eſt aiſé d'y répondre. Comme on ne va pas à l'Opera pour y admirer la régularité des Poëmes, & que ce Spectacle eſt en droit de violer toutes les règles, autant vaut qu'il n'obſervé pas celle de la ſimplicité de la fable, ſi ce défaut eſt racheté par des beautés. De tout ceci, Monſieur, vous concluerez que les Opera de *Metaſtaſio* ſont dignes du ſuccès dont ils ſont en poſſeſſion, & qu'avec tous leurs défauts il ſeroit à ſouhaiter que nous en euſſions à Paris d'auſſi intéreſſans, & ſurtout d'auſſi bien écrits.

Un Auteur qui donne au Public l'hiſtoire générale d'un Pays, juſtifie ordinairement dans ſa Préface ces énormes compilations de grands & de petits faits, dont il a formé ſon ouvrage. Son intérêt eſt de perſuader qu'on ne peut bien ſçavoir l'hiſtoire d'un Royaume, ſans entrer dans les plus petits détails, ſans rapporter les actions les plus communes des perſon- Hiſtoire d'Angleterre.

nages qu'il introduit. Il trouve de la ſéchereſſe dans tous les abregés, & il prétend qu'ils n'ont été imaginés par les Ecrivains que pour favoriſer leur pareſſe, & pour fomenter celle des lecteurs. D'un autre côté, conſultez les Avertiſſemens des faiſeurs d'Abregés Hiſtoriques, vous les verrez ſe déchainer contre les grands corps d'hiſtoire, qu'ils releguent impitoyablement au fond d'une Bibliothèque Monaſtique. Ils ſont toujours indignés contre ces prolixes Erudits, qui non contens de faire l'hiſtoire immenſe d'un Empire, font celle des Provinces; ils craignent que bientôt chaque ville & peut être chaque bourgade n'ait ſon hiſtorien.

Ces déclamations ſont outrées de part & d'autre. Les abregés ont leurs avantages, & il eſt bien agréable pour les perſonnes que des occupations importantes empêchent de ſe livrer à une étude longue & pénible, d'acquérir une connoiſſance ſuffiſante d'une nation, ſans être obligé de lire une vingtaine de volumes *in folio* ou *in* 4°. Mais je ne penſe pas pour cela qu'il faille proſcrire les grandes hiſtoires. J'avouerai même que je ne ſerois pas fâché que l'on fît celle de chaque

ville & de chaque bourgade. Il y a toujours à profiter dans ces ſortes de collections : ce n'eſt même qu'avec le ſecours de toutes ces hiſtoires particulieres qu'on vient à bout de compoſer une bonne hiſtoire générale d'un Royaume ; comme ce n'eſt qu'à la faveur des Cartes multipliées que la Geographie peut ſe perfectionner. On a donc des obligations réelles à ces Ecrivains laborieux qui ſe conſacrent par goût ou par état à raſſembler les évenemens d'une Province, d'une Ville, d'une Egliſe, d'une Abbaye, &c. Il n'y a qu'un bel-eſprit ſuperficiel qui puiſſe jetter du ridicule ſur ces occupations utiles à la patrie, avantageuſes aux beaux-eſprits eux-mêmes, qui ſouvent puiſent dans ces doctes Archives la matière de quelques morceaux hiſtoriques, qui les font briller dans le monde.

M. *Du Port du Tertre*, qui vient de nous donner un *Abregé Chronologique de l'Hiſtoire d'Angleterre, depuis le commencement de la Monarchie juſqu'au regne du Roi qui eſt actuellement ſur le trône*, eſt bien éloigné de décrier les grandes hiſtoires. Il avoue qu'il a ſuivi celle de *Rapin Thoyras*. L'Ouvrage de ce dernier mérite aſſu-

rément à plus d'un titre l'eſtime où il ſe maintient. Mais quand même ſon travail n'eût ſervi qu'à faire compoſer un bon Abrégé, tel que celui que je vous annonce au ourd'hui n'auroit-il pas rendu un ſervice aſſez important à la République des Lettres ?

Ce n'eſt pas dans *Rapin Thoyras* que M. *du Tertre* a pris le modèle de ſon Epître Dédicatoire à un Héros en l'air, à qui il prodigue, ſans ſe compromettre, l'encens le plus flatteur. Cette Dédicace, qui n'eſt qu'un jeu d'eſprit ſatirique, eut été, je crois, mieux placée à la tête d'un Roman frivole, qu'au devant d'un Ouvrage ſérieux.

Je ne vous ferai point, Monſieur, l'extrait des trois volumes de M. *du Tertre*. Cette analyſe me meneroit trop loin, & vous amuſeroit peu. Je me contenterai de vous citer quelques traits qui peignent bien le caractère des Anglois, héritiers en quelque ſorte du mépris des Romains pour les Rois. Avec quelle hauteur, diſons mieux, avec quelle inſolence & quelle barbarie n'ont-ils pas traité pluſieurs de leurs Monarques ? Dès l'année 1252 on voit un Comte de

Leiceſter donner un démenti formel à Henri III. Ce Seigneur fut accuſé par les Gaſcons de s'être mal comporté dans ſon Gouvernement de Guienne. Il fut obligé de comparoître devant les Pairs du Royaume, pour rendre compte de ſa conduite. Il ne ſe borna pas à ſe juſtifier ; il vanta encore ſes ſervices, & en demanda la récompenſe. Le Roi indigné de ſon audace, lui répondit qu'il ne ſe croyoit obligé à rien à l'égard d'un traître. *Vous en avez menti*, répondit le Comte, *& ſi vous n'étiez pas Roi, je vous ferois repentir de ce que vous venez de dire.* Que croyez-vous qu'on fit à cet audacieux Sujet ? Le Roi ſe contenta d'une excuſe legère, & le renvoya dans ſon Gouvernement. La femme de ce même Henri III paſſoit un jour en batteau ſous le Pont de Londres ; le Peuple accabla cette Princeſſe d'injures, & pouſſa la brutalité juſqu'à lui jetter des pierres.

Sous un autre regne un ſimple Couvreur, qui étoit à la tête de quelques mécontens, veut avoir une conférence avec ſon Maître ; ce qui lui eſt accordé. Le Roi entre en négociation avec ce vil artiſan, qui demande l'abolition des anciennes loix,

& la réforme du Gouvernement : faiſant entendre, qu'en cas de refus il porte à ſon côté de quoi ſe faire obéïr. Voici un fait d'un autre genre, mais qui ne prouve pas moins que ce Peuple a l'orgueil de s'égaler aux Souverains. En 1364 il ſe trouva quatre Rois à Londres, ceux d'Angleterre, de France, de Chypre & d'Ecoſſe. Un Marchand de vin eut l'ambition de donner à manger aux quatre Monarques; il les invita; ils acceptèrent, & il s'aſſit à table avec eux.

Cette Hiſtoire eſt pleine de pareils traits de familiarité. Mais elle en offre encore un plus grand nombre de fureur & d'inhumanité. C'eſt un affreux tiſſu de maſſacres, d'aſſaſſinats & de brigandages. Rarement y rencontre-t-on des exemples de clémence & de généroſité. L'Hiſtorien a l'attention de ne les pas laiſſer échaper, & d'en relever le mérite aux yeux du Lecteur. Edouard III, le plus grand Roi que l'Angleterre ait eu, aſſiégeoit Calais. Les Habitans ne ſe rendirent qu'à la dernière extremité. Auſſi n'obtinrent-ils qu'une capitulation fort dure. Par un des articles, ils devoient livrer ſix des Principaux d'entre eux,

lont on leur laiſſoit le choix; pour
re immolés au reſſentiment d'E-
louard. Un Citoyen, appellé *Euſtache*
de Saint Pierre, voyant la conſterna-
ion de ſes compatriotes, s'offrit à
tre une des victimes. Il s'en trouva
ien-tôt cinq autres qu'un ſi bel exem-
le engagea à ſe dévouer généreuſe-
nent à la mort. Ces braves Citoyens
ortirent pieds nuds, en chemiſe, la
orde au coû, & allerent préſenter les
lefs de la ville à Edouard. Ce Prince,
ar un excès de fureur qu'on a de la
eine à pardonner à un ſi grand Roi,
lloit envoyer ces malheureux au ſu-
lice, ſi la Reine n'eût intercédé pour
ux. Edouard, qui avoit réſiſté aux
ollicitations de ſon Fils, & aux
rières des plus grands Seigneurs de
a Cour, ſe laiſſa fléchir par les lar-
nes d'une epouſe qu'il aimoit ten-
rement. Cette bonne Princeſſe ne
e contenta pas de ce qu'elle venoit
le faire en faveur de ces infortunés;
lle leur fit donner des habits, de l'ar-
ent, & après les avoir régalés dans
a tente, elle les renvoya libres. « Je
plains, dit M. *du Tertre*, ceux qui
ne retiendront que les victoires
remportées ſur les François par le
Roi d'Angleterre, & qui oublieront

« l'action généreuse d'une Reine qui « employe tout son crédit pour arra« cher des malheureux à la mort. » L'Auteur ne dit pas qui étoit cette Princesse ; elle étoit fille de Philippe, Comte de Hainaut.

A ce trait de tendre compassion j'en ajouterai un autre, mais qui malheureusement vint après coup. Des ennemis du Duc de Clarence l'accuserent devant le Parlement d'avoir traité le Roi Edouard IV son frère d'empoisonneur & de magicien. Il eut été assez difficile de prouver de pareilles imputations. A la vérité, ce malheureux Prince avoit tenu quelques discours imprudens, qui étoient plutôt un effet de la vivacité de son esprit que de la malice de son cœur. Comme on avoit résolu sa perte, il fut trouvé coupable & condamné à mort. On lui laissa le choix de son supplice. Il demanda à être noyé dans un tonneau de Malvoisie : mort assez douce qui lui fut accordée. Le Roi fut depuis déchiré de remords qui ne le quitterent qu'avec la vie. Quand on venoit lui demander la grace d'un criminel, il s'écrioit : *Hélas, il ne s'est trouvé personne qui ait intercédé pour mon pauvre frère.*

Malgré l'aveu que fait M. *du Tertre*

de s'être attaché à *Rapin Thoyras*, on auroit tort de ne regarder ſon Abregé que comme un ſimple extrait de cet Hiſtorien. Lorſqu'il rencontre quelque fait intéreſſant, il rapporte des circonſtances qui ne ſe trouvent point dans ſon guide. Il ne l'a pas imité, par exemple, dans le récit de la mort de Charles I. On ne ſçait par quel motif *Thoyras* n'a preſque rien dit de ce terrible événement. Peut-être a-t-il voulu ménager les Anglois, qui frémiſſent encore aujourd'hui au ſeul ſouvenir du crime commis par leurs Ancêtres. M. *du Tertre* n'a pas eu la même délicateſſe. On lui ſçaura gré de s'être étendu ſur une matière auſſi intéreſſante.

Son ſtile a cette ſage retenue & cette belle ſimplicité, ſeule parure de la vérité hiſtorique. On remarque encore avec plaiſir que l'impartialité a conduit ſa plume. Il ſeroit aſſez difficile de décider, après l'avoir lû, quelle Religion il profeſſe; ce qui n'eſt pas un médiocre éloge pour un Hiſtorien. S'il y a quelque défaut dans cet Ouvrage, c'eſt un peu trop de réflexions. Quoique juſtes & ſolides, il falloit, ce me ſemble, en être plus économe dans un Abregé

L'Auteur n'a rien omis de ce qui pouvoit rendre ſon Livre utile & amuſant. Il a placé à la fin du premier volume une courte deſcription des principales Villes d'Angleterre, d'Ecoſſe & d'Irlande ; il y traite auſſi du gouvernement, de la Religion & des mœurs des Anglois. Le ſecond Tome finit par un article ſéparé où l'on fait connoître ſuccinctement tout ce qui a rapport au Parlement d'Angleterre. Le troiſième Volume eſt terminé par des anecdotes curieuſes de l'Hiſtoire d'Angleterre, dont quelques-unes m'ont paru ou trop ſuſpectes, ou trop frivoles, ou trop poiſſones pour être miſes à la ſuite d'une Hiſtoire grave.

M. *du Tertre* s'eſt trompé ſur un fait arrivé ſous Charles II. Il remarque que le Regne de ce Prince fut celui des beaux-eſprits en Angleterre, « à la tête deſquels, dit-il, il faut « mettre le celebre Milton, Auteur « d'un Poëme Epique, où l'on trouve « des beautés qui font oublier les « écarts d'une imagination impé- « tueuſe. On dit que ce Poëte ayant « fait des vers en l'honneur de Charles « II, le Roi, après les avoir lûs, dit « à l'Auteur qui les lui préſentoit :

« Vos vers ſont beaux ; mais vous en « avez fait autrefois de meilleurs pour « Cromwel. C'eſt que les Poëtes, « repartit *Milton*, réuſſiſſent mieux « dans la fiction que dans la vérité. » Ce n'eſt point à *Milton*, qui étoit mort avant le retour de Charles II, que cela arriva ; c'eſt à *Edmond Waller*. Ce Poete avoit toujours été attaché à Charles I ſon légitime Souverain. Il avoit même encouru la diſgrace des Rebelles, pour avoir détourné de leur parti pluſieurs Anglois, & les avoir ramenés à celui du Roi. Il auroit perdu la vie ſans le Général *Eſſex*, qui obtint qu'on le condamneroit ſeulement à une année de priſon, & à une amende de dix mille livres. Il vint enſuite en France, où il paſſa dix années. Ses amis ayant parlé à *Cromwel* en ſa faveur, le Protecteur lui permit de retourner en Angleterre, où il eut la foibleſſe de faire le panégyrique du Tyran. C'eſt à propos de ce panégyrique, qui eſt une très-belle Ode, & non, comme l'a dit M. *de Voltaire*, au ſujet des vers que *Waller* avoit faits ſur la mort de *Cromwel*, qu'il eſſuya de la part de Charles II le reproche en queſtion, auquel il répondit de la ma-

niere ingénieuſe qu'on vient de voir.

Comme vous pourriez être trompé, Monſieur, par la reſſemblance des titres, je ſuis bien aiſe de vous avertir de ne pas confondre avec l'Ouvrage de M. *du Tertre* un autre *Abregé Chronologique de l'Hiſtoire d'Angleterre* en deux volumes, qui a paru preſqu'en même tems que le ſien. C'eſt une compilation qui n'en eſt pas meilleure, pour être traduite de l'Anglois. On voit que l'Auteur a voulu ſuivre la méthode de M. le Préſident *Hénaut*; il a cru bonnement que pour l'imiter il ne s'agiſſoit que de raſſembler des faits & des dattes. Les bons Ouvrages font un grand mal; ils produiſent je ne ſçai combien de méchantes copies. L'Abrégé de M. *du Tertre* ſe trouve à Paris chez la Veuve *Cailleau*, Rue St. Jacques. Si vous le liſez, Monſieur, comme je n'en doute pas, vous obſerverez que le Roi Edgar chaſſa d'Angleterre les Loups, Edouard I les Juifs, & Henri VIII les Moines.

Je ſuis, &c.

A Paris ce 29 Décembre 1750.

LETTRES
SUR
QUELQUES ECRITS
DE CE TEMS.

LETTRE XIII.

VOus me permettez donc, Monſieur, de vous entretenir quelquefois d'ouvrages qui ont perdu leur première fleur de nouveauté. Comme mon deſſein & votre goût n'ont jamais été que je tinſſe un regiſtre fidelle des productions journalières de notre Parnaſſe, il vous eſt indifférent que je prenne pour l'objet de mes remarques un Livre publié cette année, ou la précédente. L'eſſentiel eſt que ces remarques inſtruiſent ou amuſent. C'eſt à quoi je m'attache particulierement ; & je vous avoue que mon amour propre ſeroit peu flatté, ſi mes Feuilles n'avoient d'au-

Conſidérations ſur les mœurs.

tre mérite que l'exactitude précipitée à vous annoncer les Ecrits modernes au moment de leur naiſſance, & à les juger ſur le champ, d'après quelques pages lûes à la hâte.

J'ai choiſi pour la matière de cette Lettre un volume *in-douze* intitulé : *Conſidérations ſur le génie & les mœurs de ce ſiécle.* Ce n'eſt pas le Livre de M. *Duclos*, qui porte à peu près le même titre ; c'eſt un ouvrage qui a paru avant celui de l'ingénieux Hiſtoriographe du Roi. L'Auteur, quel qu'il ſoit, eſt aſſurément un homme d'eſprit ; mais ſes idées en général manquent de juſteſſe & de netteté, ſes expreſſions d'élégance & de chaleur. Il donne quelquefois les règles du bon ſtile, & très-ſouvent l'exemple du mauvais.

Le premier Chapitre qui renferme des *réfléxions ſur la nature de cet ouvrage*, offre les portraits de nos trois grands Moraliſtes, Paſcal, la Bruyère & la Rochefoucault. L'un étoit ſoutenu par les grandes vérités de la Religion. Ce prodige de génie & de vertu étoit animé d'une piété tendre & ſolide, dont on trouve par-tout l'expreſſion touchante & ſu-

blime. L'autre entreprit de donner des caractères ; il travailloit ſur un fond tout neuf ; car, ſi l'on y prend garde, dit l'Auteur, *il n'arrive pas juſqu'au cœur qui eſt toujours le même ; il n'attaque que les modes, les uſages & les abus qui varient toujours.* Eſt-il bien vrai que la Bruyère n'arrive pas juſqu'au cœur ? Pour moi je trouve qu'il en combat les vices avec aſſez de force & de ſuccès : je m'en rapporte à tous ceux qui l'ont lû. « La « Rochefoucault, dit l'Auteur, crut « avoir vû par-tout un certain prin- « cipe qu'il regarda comme le mobile « des vertus des hommes. Il tâcha « enſuite de le découvrir, & le cher- « cha dans le cœur ; il crut l'avoir « démêlé, bien certain ſans doute « de ne l'y pas apporter lui-même ; « ainſi, choſe ſingulière, ce qu'il « vouloit trouver, il l'avoit eu avant « que de commencer ſes recherches. » Si la Rochefoucault crut avoir vû par-tout le principe en queſtion, pourquoi le chercher après ? J'avoue avec l'Auteur que c'eſt une choſe fort ſingulière. Mais il doit convenir que tout ce qu'on vient de lire viſe un peu au galimathias, & qu'il valoit mieux dire

tout ſimplement ; car je ſoupçonne que c'eſt ſa penſée: La Rochefoucault, ayant remarqué que l'amour propre préſidoit à la plûpart de nos actions, a imaginé qu'il étoit le principe de tous nos vices, de tous nos défauts réels & apparens, ainſi que de ceux qui ſont déguiſés, & qu'on appelle du beau nom de vertus. Mais ſon ſyſtème peut être faux, quoiqu'il explique beaucoup de phénomènes.

« Ce qui doit ſurprendre, dit l'Auteur, c'eſt que quoique les noms de « Corneille, de Racine & de Molière, « ſoient *peut-être* encore plus impoſans « dans la République des Lettres, que « les noms de Paſcal, de la Roche- « foucault & de la Bruyère, on a « moins approché de ceux-ci que des « autres. Entreprendrai-je de cher- « cher les cauſes de cette eſpéce « de phénomène? » Tout le monde ne conviendra pas que l'on ait plus approché de Corneille, de Racine & ſur-tout de Molière, que de Paſcal, de la Rochefoucault & de la Bruyère. Quand cela ſeroit, ce phénomène s'expliqueroit aiſément par la raiſon qu'on a fait beaucoup plus de Pièces de Théâtre que de Livres de Maxi-

més, & que parmi ce grand nombre de Poëtes qui ont travaillé pour la Scène, il ne seroit pas étonnant qu'il s'en trouvât quelques-uns qui eussent approché des Maîtres de l'art. Mais pourquoi la mesure des ouvrages Dramatiques excède-t-elle celle des productions morales? A cause du goût qu'ont tous les hommes, & peut être les François plus qu'aucun autre peuple, pour ce qui flatte & remue leurs passions; & c'est l'effet des Tragédies & des Comédies; ce que l'on ne peut attendre des froides discussions d'axiomes moraux, des tristes analyses du cœur humain. Il s'ensuit de là que les Ecrivains sont moins portés à un genre par leur génie particulier, qu'entraînés par le goût du public. Soutenir avec l'Auteur qu'un homme d'esprit suit toujours le talent que la nature semble lui avoir assigné, c'est ne pas réfléchir sur les ouvrages divers des la Mothes, des Fontenelles, des Voltaires, &c; à moins qu'il ne prétende que la nature, par un privilége exclusif, a appellé ces hommes rares à tous les genres.

Quelque respect qu'il témoigne en plusieurs endroits de son Livre pour

les grands Poëtes de notre Nation ; il laiſſe entrevoir qu'il les met fort au-deſſous des Auteurs moraux ; & cela eſt dans l'ordre ; c'eſt un Ecrivain moral qui parle ; il doit faire les honneurs de ſon genre & de ſes Confrères. Quelquefois même il s'épargne la peine de voiler ſon ſentiment. Par exemple, il vous dit bonnement dans un endroit : *Telle penſée a coûté à ſon Auteur plus de tems, plus de ſoins & plus de méditations, qu'une Piéce entiere à quelque autre.* Ce trait rappelle le *oh, oh* des *Précieuſes Ridicules*, & le *quoiqu'on die* des *Femmes Sçavantes*, préférés tous deux à des Poëmes Epiques.

Le Chapitre *des Femmes* me fournira matière à quelques réflexions. » C'eſt faire, dit-on, une cruelle injure à une femme ſage que de lui » témoigner de la jalouſie ; c'eſt faire » trop d'honneur à une femme galante, & donner beau jeu à une coquette. « Il me ſemble que l'Auteur n'auroit pas mal fait d'expliquer quelle eſt la ſorte de jalouſie dont il veut parler. Quoi qu'il en ſoit, je trouve ces trois penſées fauſſes. La jalouſie que l'on témoigne à une femme ga-

lante ne peut lui faire honneur qu'autant que c'eſt une jalouſie de ſentiment, inſpirée par la crainte de perdre un objet aimé. Or cette eſpèce de jalouſie n'eſt point injurieuſe pour une femme ſage, & elle peut toucher une coquette. La jalouſie qui fait injure à une femme ſage eſt celle qui naît de la mauvaiſe idée que l'on a de la perſonne aimée. Cette jalouſie, loin d'honorer la femme galante, doit la mortifier, & ſi elle fait agir une coquette, ce n'eſt que parce qu'elle ſe ſent offenſée. Il y a une troiſiéme eſpèce de jalouſie, qui tient un milieu entre les deux autres auxquelles elle eſt ſouvent jointe, c'eſt celle qui provient du peu d'idée que l'on a de ſon mérite. Mais voilà aſſez de métaphyſique.

On ne dira pas de ce Livre ce que le valet du *Joueur* dit de celui de Sénèque :

Ah, que ce Livre-là connoiſſoit bien les femmes !

L'Auteur ſoutient qu'elles » ne ſe » ſoucient pas tant d'aimer & d'être » aimées que de plaire, & qu'on leur » plaiſe : Elles ont plus de paſſion que » de vanité ; mais elles ont plus de

» vanité que de ſentiment. » *Que qu'on leur plaiſe*, quelle conſtruction ! & d'ailleurs quelle fauſſe ſubtilité ! A-t'on voulu dire que les femmes ne ſe ſoucient pas qu'on leur ſoit attaché, pourvû qu'elles plaiſent, & que craignant de s'attacher elles-mêmes, elles ne veulent pas que l'on faſſe plus que leur plaire ? Mais comment concilier cette façon de penſer, de ſentir ou d'être, avec la paſſion qu'on leur attribue ? Cette envie de plaire que l'Auteur ſuppoſe dominante en elles, tient de la vanité, & me paroît exclure la paſſion. N'étoit-il pas plus ſimple & plus vrai de dire que les femmes ont, ainſi que les hommes, beaucoup de paſſion & de vanité, & plus de délicateſſe de ſentiment. Mais on écarte les idées claires ; on aime mieux s'entortiller dans un jargon précieux & inintelligible.

Les femmes doivent un remercîment à l'Auteur de la déclaration ſuivante : » Je ſuis bien réſolu d'obſer-» ver religieuſement cette loi de la » politeſſe du monde, qui interdit » toute queſtion, tout calcul, toute » conjecture indiſcrette ſur l'âge des

» femmes. Mais je ne parviendrai ja-
» mais à découvrir un fondement so-
» lide de cette loi. L'âge me paroît
» un fait tout auſſi ſimple que les au-
» tres circonſtances de la vie, & ſur-
» quoi on peut le moins faire illu-
» ſion. Il eſt à peu près prononcé par
» les traits, par l'air & par le main-
» tien. « Il faut donc apprendre à l'Auteur pourquoi les femmes cachent leurs années, & ne s'imaginent pas qu'on les liſe dans leurs traits, dans leur air & dans leur maintien. Il eſt reçu que c'eſt la jeuneſſe qui doit plaire, & que l'on perd de ſes agrémens à meſure que l'on avance en âge. C'eſt un préjugé, ſi l'on veut; mais il eſt bien établi. Une femme conſulte à chaque inſtant ſon miroir. Sa figure, au moment qu'elle ſe voit, n'eſt pas fort différente de ce qu'elle étoit le moment précédent; elle ne peut donc s'appercevoir du changement qui s'eſt fait en elle; elle doit en préſumer un; mais l'amour-propre lui fait illuſion. Or ne ſe trouvant point changée, ou croyant l'être peu, elle ſe flatte tout naturellement que les autres la trouvent de même; elle s'imagine donc être jeune à leurs

yeux ; mais elle ceſſeroit de l'être, ſi on ſçavoit ſon âge. Voilà, je crois, le problême réſolu.

Que les ennemis ſoient néceſſaires pour nous mettre en garde contre nos foibleſſes, pour nous forcer à nous corriger, je le penſe avec l'Auteur ; mais qu'il ſoit utile d'avoir des dettes, pour engager à prendre ſoin de ſes affaires ; en vérité, je n'en crois rien. L'idée eſt tout à fait neuve.

L'Auteur a imaginé un expédient admirable pour conſerver ſes amis ; c'eſt de ne leur rendre aucun ſervice, de leur refuſer tous les ſecours qu'ils demandent, ſur-tout les ſecours d'argent, même dans les plus preſſans beſoins ; parce que l'amitié en eſt moins affermie qu'ébranlée. « Que » plutôt je ſois inutile à mon ami, » que ſi je devois riſquer de perdre » ſon amitié ! J'aime mieux avoir à » m'affliger de ſa miſére, qu'à me » plaindre de ſon ingratitude. » L'Auteur ſuppoſe ici gratuitement que l'amitié s'altére par les bons offices ; cela peut être vrai des amitiés foibles & vulgaires, des amitiés intéreſſées. Mais la véritable amitié n'en devient que plus vive. Au ſentiment délicieux

qu'elle éprouvoit déja elle joint celui de la reconnoiſſance, qui n'eſt un fardeau que pour les mauvais cœurs, &, j'oſe dire, pour les eſprits malfaits. Quoi qu'il en ſoit, je plains la Bruyère qui penſe ſi différemment de l'Auteur ſur le même ſujet. Il exige que notre compaſſion s'étende ſur tous les hommes en général. » S'il eſt vrai, dit-il, que la pitié » ou la compaſſion ſoit un retour vers » nous mêmes, qui nous met à la » place des malheureux, pourquoi ti» rent-ils de nous ſi peu de ſoulage» ment dans leurs miſéres ? Il vaut » mieux, ajoute-t'il, s'expoſer à l'in» gratitude que de manquer aux mi» ſérables. « Si tous les hommes ont droit à nos bienfaits, à plus forte raiſon, nos amis intimes.

Le Chapitre intitulé, *Réflexions critiques*, préſente un paradoxe, le plus étonnant de tous ceux qui ſont prodigués dans ce livre. » C'eſt que » Corneille l'emporte ſur Racine, » non-ſeulement par la grandeur des » ſentimens, par la hauteur des idées, » & conſéquemment par la force du » ſtile, mais encore *par la pureté de la* » *diction*. «

Horace, nous dit l'Auteur, eſt un » Poëte philoſophe, qu'il faut lire, » *plus pour les choſes que pour l'expreſſion.* » Virgile eſt un Poëte Peintre, qui » attache plus par le coloris que par les » traits, plus par l'expreſſion que par » les choſes. « Quelle contrariété dans les opinions des hommes ! De tous les Auteurs latins, Horace eſt à mes yeux le plus parfait pour l'expreſſion : ſa juſteſſe eſt étonnante, & il ne diffère de Virgile (ſi même il ne le ſurpaſſe) que par le fond. Mais voici un nouveau grief contre le lyrique Romain. » Horace recommandoit la lecture » des Anciens, & ſur-tout des Grecs. » Cependant les contemporains d'Ho- » race, & Horace lui-même ſont les » Anciens que nous eſtimons le plus. » Il faut qu'il y ait quelque mécompte » de part & d'autre. Il ne dit rien » d'Ovide ; il n'a point loué Virgile ; » il n'eſtimoit point Plaute. Etoit-ce » donc alors, comme aujourd'hui, » du bon air de ne point paroître frap- » pé du mérite & des talens des gens » avec qui l'on vivoit. « Il y a bien des remarques à faire ſur ce paſſage. 1°. Horace recommandoit la lecture des Anciens, & ſur-tout des Grecs,

& en cela il avoit raiſon. Homère, Pindare, Anacréon, Théocrite, Heſiode, Thucidide, Sophocle, Euripide, Ariſtophane, Menandre, &c. juſtifient ſon préecepte. 2°. Eſt-il bien vrai qu'Horace & ſes contemporains ſoient les Anciens que nous eſtimons le plus? N'eſtimons-nous pas autant & peut-être davantage les Auteurs grecs que je viens de nommer. 3°. Horace loue Virgile & pluſieurs autres beaux eſprits de ſon tems. S'il en a oublié quelques-uns, c'eſt qu'ils étoient ſous les yeux de la Cour, bien capable d'en juger. La plupart d'ailleurs étoient de ſes amis; ce qui auroit rendu ſes louanges ſuſpectes. Peut-être auſſi les trouvoit-il inférieurs aux Grecs, deſquels ils avoient emprunté toutes leurs beautés. 4°. Il n'eſt pas vrai qu'Horace méprisât Plaute; voici ce qu'il en dit dans ſon Art poëtique:

At noſtri proavi Plautinos & numeros, &
Laudavere ſales: nimium patienter utrumque,
Ne dicam ſtultè, mirati; ſi modo ego & vos
Scimus inurbanum lepido ſeponere dicto.

« Mais nos Peres, dit-il aux Pisons, « ont loué les vers & les plaisanteries « de Plaute un peu trop bonnement, « pour ne pas dire, sottement, s'il « est vrai que vous & moi sçachions « distinguer un bon mot d'un quoli- « bet. » Tous les gens de goût souscrivent à ce jugement d'Horace ; car il est certain que ce n'est pas la versification qui fait le mérite de Plaute. Il ne s'est assujetti à aucune mesure, & il a mêlé tant de sortes de vers, que les plus sçavans dans cette matière ont de la peine à les reconnoître. Il n'est pas moins vrai que ce Poëte comique est plein de railleries froides, de jeux de mots & de quolibets, tels qu'en débitent nos Arlequins. Je n'en citerai pour exemple que trois ou quatre, qui s'offrent à moi dans la première scène de l'Amphitryon, une de ses meilleures Pièces. Mercure qui entend Sosie parler seul dit :

Vox mihi ad aures pervolavit.

SOSIA.

Næ ego homo infelix fui
Qui non alas intervelli ; volucrem vocem
gestito.

» Il me semble que quelque voix a » volé à mes oreilles. SOSIE. J'ai » donc une voix qui vole; malheu- » reux que je suis, que ne lui ai-je » coupé les aîles? « Après que *Sosie* a répondu à Mercure qu'il est Sosie, valet d'Amphitryon:

Næ tu istuc hodie malo tuo, compositis mendaciis,
Advenisti, audaciæ columen, consutis dolis. SOSIA.
Immo equidem tunicis consutis huc advenio, non dolis.

» MERCURE. C'est bien à ton pré- » judice que tu viens ici, maraud, » avec des fourberies si mal cousues. » SOSIE. Tu te trompes; car je viens » ici avec mes habits cousus, & non » pas avec des fourberies cousues. » Qui pourroit goûter ce que réplique de nouveau Mercure:

At mentiris etiam; certo pedibus, non tunicis venis.

» Tu mens encore; car c'est avec tes » pieds que tu viens, & non pas avec » tes habits. » Je ferois un volume,

si je voulois rassembler toutes les mauvaises plaisanteries de Plaute. La critique d'Horace est donc fondée ; mais il faut remarquer qu'elle ne tombe pas tant sur Plaute que sur ceux qui n'admiroient en lui que ses vers, & qui n'alloient à ses Comédies que pour ses méchantes pointes. Je suis persuadé qu'Horace rendoit d'ailleurs justice à cet Auteur, & qu'il admiroit dans ses pièces la vivacité de l'action, la variété & le nœud des incidens, la vérité des caractères, l'art des intrigues, & les bonnes plaisanteries qu'on y trouve souvent. Si nous disions que nos bons ayeux ont trop admiré les farces de Molière, seroit-il raisonnable d'en conclure que nous n'estimons pas ce grand écrivain ? 3°. Enfin, je ne vois pas qu'il soit aujourd'hui du bon air de paroître peu frappé du mérite & des talens de ceux avec qui nous vivons. Si notre siècle a un défaut, ce n'est certainement pas celui-là ; au contraire, on n'est peut-être que trop frappé des talens équivoques qui ne font que de naître. A l'égard des talens décidés, il me semble qu'ils n'ont point à se plaindre de la froideur du

ſiècle. Qui eſt-ce qui refuſe un encens légitime aux Fontenelles, aux Crébillons, aux Hénaults, aux Deſtouches, aux Voltaires, aux Monteſquieux, aux Prévoſts, aux Pirons, aux Greſſets, &c. ? Mais, dira-t-on, on critique leurs Ouvrages. Oui, ſans doute, on les critique ; mais cela n'empêche pas que celui même qui les cenſure, & qui croit avoir raiſon de le faire, ne ſe mette comme les autres au rang de leurs admirateurs.

La maxime ſuivante, qu'on lit dans le Chapitre *de la Nobleſſe*, eſt-elle inconteſtable ? » Il n'eſt pas permis de » douter qu'il n'y ait plus de mérite » à relever une naiſſance obſcure par » ſa propre vertu, qu'à montrer des » ſentimens qui répondent à l'éclat » d'une illuſtre origine. « Je prendrai néantmoins la licence d'en douter. Voici mes raiſons. Un homme né avec des ſentimens, mais dans un état obſcur, ne ſe voyant d'autre reſſource pour ſe diſtinguer que les grandes actions & les grands talens, tourne toutes les facultés de ſon ame de ce côté. Cette ſorte de néceſſité lui fait faire des efforts, dont il ne ſe ſeroit peut-être pas crû capable ; au lieu que

celui que la naiſſance a placé dans un rang que le préjugé fait regarder comme illuſtre par lui-même, ſemble pouvoir mettre à profit le travail de ſes ancêtres, & ſe contenter de ne faire rien de bas. Il eſt entouré de gens qui font valoir à ſes yeux ces avantages naturels ; rien ne l'émeut, rien ne l'excite ; il a donc beſoin d'une plus grande force pour ſe dégager de cet état de langueur, & pour faire quelque choſe de grand, qui caractériſe le Héros ou l'homme vertueux.

Parmi les *Penſées philoſophiques* qui compoſent un Chapitre ſéparé, que direz-vous, Monſieur, de celle-ci ? *J'ai quelquefois ennuyé les ſots ; ils me le rendent bien.* Remarquez que l'Auteur ne dit pas qu'il ait jamais ennuyé les gens d'eſprit, mais les ſots. Cette penſée n'eſt guères philoſophique, & ce petit trait de vanité ſied aſſez mal dans la bouche d'un Moraliſte qui prêche la modeſtie. Un méchant lui diroit que ſi les ſots l'ont ennuyé, il s'en venge bien ſur ſes Lecteurs.

« Quel étonnement, s'écrie-t-il, ſi « l'on ſonge par combien de façons « ont paſſé une épingle, une aiguille,

« avant que d'arriver à ce point de « perfection qui les rend ſi utiles ! De « même ſi l'on fait effort pour ſe rappeller toutes les formes qu'a dû « prendre un riche, un homme de « fortune avant ſon apothéoſe, on « ſeroit tenté de le regarder comme « un Dieu. » L'Auteur s'étonne de bien peu de choſe. Quoi, parce qu'avec du fer on parvient à faire une épingle, une aiguille, on ſera tenté de prendre pour un Dieu un homme qui a paſſé par différens états ſubalternes avant que de devenir riche ! Quelle comparaiſon d'une épingle à un Dieu !

Ecoutez, Monſieur, un terrible arrêt prononcé contre ceux qui ſont meſurés dans leurs louanges. *Louer toujours froidement eſt une marque certaine de la médiocrité d'eſprit.* N'y auroit-il pas plus de vérité à dire : *Louer avec feu eſt preſque toujours une marque certaine de la médiocrité d'eſprit.* Chacun loue ou cenſure à proportion de ce qu'il croit voir & ne voir pas dans les objets ; de-là cette vivacité, cette chaleur, cet enthouſiaſme, ce délire dans certains eſprits. Ils ſont tranſportés d'admira-

tion où d'autres ſe contentent d'applaudir, d'approuver, & ſouvent de ne pas blâmer. Tout eſt Géant aux yeux d'un Nain.

Je paſſe aux *Caractères*, ſujet d'un autre Chapitre. Il y eſt queſtion d'un certain *Arfure* (quel nom!) qui dit avoir guéri un Grand de ſon ivreſſe. Cet *Arfure* rapporte le diſcours qu'il a tenu à ce Grand; & après ce beau diſcours, l'Auteur s'écrie : « Que « vous êtes heureux, *Arfure* ! vous « avez opéré ſur vous-même ; *votre « Porteur d'eau vous écoutoit.* » J'avoue de bonne foi que je n'entends point cette plaiſanterie.

L'Auteur finit par des *Sentences* & des *Maximes*. La plûpart mériteroient que je m'y arrêtaſſe; mais je ne choiſirai que celle-ci : « Deux ſortes de « perſonnes principalement trouvent « le tems court : les amoureux, & les « gens qui étalent ſur le Pont-Neuf. » Quelle platitude & quelle baſſeſſe! D'ailleurs les amoureux trouvent quelquefois le tems fort long, auſſi-bien que les marchands du Pont-Neuf, lorſqu'ils ne vendent pas. Ce ſont les débiteurs à terme & les malheureux condamnés à la-mort qui trouvent le

tems court. Je ſuis ſurpris que l'Auteur n'ait pas ſaiſi cette belle idée. La fauſſeté, la trivialité ou une bizarre ſingularité dans les réflexions, l'affectation, l'obſcurité & la barbarie du langage caractériſent ce Livre. Malgré ces vices dominans, je ſuis obligé de convenir qu'il y a quelquefois des penſées heureuſes, même du neuf & quelques traits de force.

J'allois finir ma Lettre, Monſieur. Mais je viens d'apprendre dans le moment le nom & la mort de l'Auteur de cet ouvrage. Il eſt de M. *Scaupon de Soubeyran*, de l'Académie des Jeux-Floraux de Toulouſe, & de celle des Sciences de la même Ville. Je ne m'étonne plus qu'il ait dit du mal de Racine; il lui en vouloit de plus loin. Lorſque M. l'Abbé d'*Olivet* eût publié ſes *Remarques de Grammaire* ſur ce Poëte, M. *de Soubeyran* fit paroître des *Obſervations Critiques*, à l'occaſion de ces Remarques. Ses obſervations ne tendoient point à juſtifier Racine, mais à faire voir que le ſçavant Académicien ne l'avoit pas aſſez critiqué. Cet ouvrage ne lui fit pas beaucoup d'honneur. Il y prenoit avec feu les intérêts de la Proſe, & rabaiſſoit

le mérite des vers ; il vouloit qu'on fît des Tragédies en proſe. Sa paſſion pour elle lui a fait fonder à Toulouſe un prix d'éloquence de la valeur de cinq cens livres. Ce trait immortaliſe M. de *Soubeyran* comme un bon Citoyen du Parnaſſe ; ſes Ouvrages, ſi on les lit, comme un mauvais Auteur.

Epître. M. L. P. D. C. qui eſt recherché dans le monde aimable par rapport à l'agrément de ſon eſprit, à la gaieté de ſon caractère & à la douceur de ſon commerce, ſe délaſſe quelquefois avec les Muſes des travaux que lui impoſe une Charge honorable & pénible. Je connois de lui pluſieurs petites Pièces de vers très-ingénieuſes. Je vous en ai même déja fait lire quelques-unes, Monſieur, que vous avez goutées. Celle que je vous envoie ne me paroît pas moins digne de votre ſuffrage. C'eſt une Epître adreſſée à un de ſes Confrères, M. le Préſident D***. Anacréon Magiſtrat n'auroit pas mieux penſé.

Oui, le plaiſir eſt le prix du travail,
Et le travail du plaiſir eſt l'excuſe.

Il faut, Ami, que le ſage s'amuſe ;
Dans l'âge d'or l'homme ainſi fit ſon bail.
Tant qu'il le tint, ſon bonheur fut extrême.
Au plaiſir vif que l'on ſent quand on aime,
Il ſe livroit ſans crainte, & ſans danger :
L'Amour alors étoit exempt de vice,
Et la beauté charmoit ſans artifice.
Cet âge heureux ne fut que paſſager.
Laïs du ſiècle, envain par votre adreſſe
Vous prétendez captiver ma raiſon ;
De vos attraits je crains la trahiſon.
Mais triompher d'une jeune Maîtreſſe,
Qui contre nous veut s'armer de rigueur ;
En dépit d'elle exciter ſa tendreſſe,
Et l'amener à nous donner ſon cœur ;
Dans ſa défaite admirer ſa pudeur ;
Gouter l'excès & la délicateſſe
De ces momens de tranſport, de langueur,
Où ſon regard plus doux, plus ſéducteur,
Eſt affoibli par cette tendre ivreſſe
Qui de nos ſens fait le parfait bonheur :
Dieux ! quel plaiſir ! C'eſt l'ame de la vie.
A le gouter ton âge te convie ;
Il n'eſt qu'un tems, Ami, pour ce métier.
N'héſite pas, aux pieds d'une Sylvie,
De dépoſer le ſuperbe Mortier.
Ces mêmes jeux, ces mêmes badinages,

Et dans la Grece, & dans Rome autrefois,
Des Magiſtrats, des Heros, & des Sages,
Ont égaié les pénibles emplois ;
Et de la main qui gagnoit des batailles,
Qui renverſoit d'orgueilleuſes murailles,
Ou qui traçoit les plus auſtères loix,
On les voyoit auſſi cueillir les roſes,
Qu'avec grand ſoin les enfans de Paphos
Leur réſervoient nouvellement écloſes.
Prête, comme eux, des charmes au repos.
A pleines mains, ainſi qu'ils ont ſçu faire,
Cueille les fleurs qui croiſſent à Cythère ;
Et tu ſçauras, Ami, ſi tu m'en crois,
Jouir du nombre, & t'occuper du choix.

Je ſuis, &c.

A Paris, ce 6
Avril 1751.

LETTRE XIV.

Eſſai ſur l'homme

LE hazard a fait tomber dans mes mains, Monſieur, le ſeul exemplaire qui ſoit peut-être à Paris d'une nouvelle traduction en vers françois de l'*Eſſai ſur l'Homme* de *Pope*. Vous connoiſſez depuis long-tems celle de M. l'Abbé

M. l'Abbé *du Reſnel*; & vous ſçavez qu'eſtimée du côté du ſtile & de la verſification, elle n'eſt regardée par ceux qui ſçavent l'Anglois que comme une imitation de l'Original. Les Ecrivains Britanniques, lorſqu'elle parut, s'en expliquerent dans leurs Journaux avec aſſez peu de ménagement, & la dénoncèrent au public comme injurieuſe à leur grand Poëte, & à toute la Nation Angloiſe. M. le Baron de *Schleinitz* n'a pas vû cette verſion d'un œil plus indulgent. Il a cherché *Pope* dans ſon Interprète, & choqué de le voir ſi défiguré, il a entrepris, quoique Allemand, de le traduire lui-même en vers François. Son ouvrage, magnifiquement imprimé à Helmſtedt, eſt dédié à ſon Alteſſe Royale Madame la Ducheſſe regnante de Brunſwic & de Lunebourg. Après les complimens d'uſage, l'Auteur prétend qu'en général nous ne ſommes point faits pour traduire les Anglois, & que nous ne devrions jamais nous en mêler; qu'il eſt impoſſible que nous puiſſions penſer en Anglois, & que quand nous le pourrions, nous n'oſerions. Une antipathie naturelle, ſelon lui, un certain

eſprit de parti, une eſpèce de jalouſie de nation à nation, enfin le Gouvernement ſous lequel nous vivons: tout répugne à cette liberté de penſer, à ces expreſſions nobles & hardies qui caractériſent l'Anglois, & le diſtinguent de toutes les autres nations. Avec la permiſſion de l'Auteur, cette antipathie, cet eſprit de parti, cette jalouſie de nation à nation peuvent influer ſur le peuple, à la bonne heure; mais font-ils quelque impreſſion ſur les gens de Lettres, qui, de quelque païs qu'ils ſoient, ont une patrie commune, le Parnaſſe, & ſont toujours unis par les nœuds du génie & des talens? Qui ne ſçait que pendant que nous étions même en guerre avec les Anglois, notre Académie des Sciences entretenoit une correſpondance exacte avec la Société Roïale de Londres? A l'égard du Gouvernement, ſans flatterie & ſans préjugé, en eſt-il un plus favorable que le nôtre à la liberté de penſer, pourvû qu'on ne faſſe pas conſiſter cette liberté à ſapper, avec une audace impie & ſacrilège, les fondemens du trône & de l'Autel. Enfin, l'expérience dément ce que dit ici M. le Baron.

Nous avons pluſieurs Livres Anglois parfaitement rendus dans notre langue, & dont les Auteurs eux-mêmes ont fait des remercîmens à nos Traducteurs.

Mais M. de *Schlegel* n'a hazardé cette idée que pour établir une heureuſe ſimpathie entre les Anglois & les Allemands. Je ne ſçai, Monſieur, ſi vous trouverez les raiſons de cette ſimpathie bien convainquantes. » Nous » avons, dit-il, une origine commu- » ne avec eux. Iſſus des Anciens Sa- » xons, ils ſont du même ſang que » nous ; ils ſont nos deſcendans. » C'eſt de nous qu'ils ont reçu leurs » premières loix, la langue qu'ils » parlent, & même juſqu'à la forme » de leur Gouvernement. Nous reſ- » pirons avec eux la même liberté. » L'Auguſte Maiſon qui eſt actuelle- » ment ſur le trône & qui regne dans » la Grande-Bretagne eſt la même » que celle qui commande ici à Brunſ- » wic, & VOTRE ALTESSE ROYALE » compte preſque tous les Monarques » Anglois & Ecoſſois entre ſes ayeux. » Enfin, juſques à la boiſſon de notre » Parnaſſe commun, tout ſe reſſemble. » L'hypocrène ou le nectar des Muſes

» de Londres & de Brunſwic eſt ab-
» ſolument le même. » Cette hypocrène ou ce nectar eſt une eſpèce particulière de Bierre, appellée le *Mum*, qu'on ne braſſe qu'à Londres & à Brunſwic. Peut-on douter après cela qu'il ne faille être Allemand pour bien traduire l'Anglois ?

L'Avertiſſement qui ſuit la Dédicace eſt une critique en forme, mais peu meſurée, de la verſion de M. l'Abbé *du Reſnel*. Pope dans cette verſion n'eſt aux yeux de M. *de Schleinitz* qu'un petit maître habillé à la Françoiſe, qui dit à la vérité de fort jolies choſes ; mais auſſi, c'eſt-là tout; elles ne ſont que jolies & rien de plus. Il y a cependant des morceaux vraîment ſublimes dans M. l'Abbé *du Reſnel*. Ces *jolies choſes* peuvent aller avec, *le Corneille eſt joli quelquefois*. Revenons à M. le Baron. » On ap-
» perçoit, dit-il, un Poëte timide &
» circonſpect, qui craint, ſinon l'In-
» quiſition ou la Baſtille, au moins
» de manquer un bénéfice qu'il ſol-
» licite. On y reconnoît très-peu M.
» Pope, rarement le Philoſophe, &
» jamais le Poëte. Aucun de ces traits
» hardis, aucune de ces penſées ex-

» traordinaires, de ces expreſſions ſin-
» gulières qui frappent, & qu'on ne
» rencontre nulle part ailleurs que
» chez les Anglois. « M. *de Schleinitz* ſeroit bien étonné, ſi on lui diſoit qu'on ſçait bon gré à M. *du Reſnel* d'avoir retranché *ces penſées extraordinaires, ces expreſſions ſingulières*, qui probablement auroient déplû dans notre langue. Quoiqu'il en ſoit, M. Pope eſt un Philoſophe auſtère qui nous dit de dures vérités, qui oſe attaquer le vice juſque ſous le Dais, & qui donne pleine carrière à ſon imagination & à ſa verve poëtique. » M.
» l'Abbé *du Reſnel*, tout au contrai-
» re, eſt un flateur, un courtiſan qui
» s'inſinue avec art & avec délica-
» teſſe, qui a peur, à chaque pas qu'il
» fait, d'offenſer les Grands & d'en
» dire trop, qui modère & adoucit
» toutes ſes expreſſions, & qui craint
» toujours qu'elles ne ſoient trop for-
» tes, qui regarde comme un défaut
» ce feu poëtique de M. Pope, qui
» blâme l'ordre & l'arrangement qu'il
» a obſervé, qui s'érige en précep-
» teur de ſon Maître, & prétend par
» tout le corriger, & le ramener dans
» le droit chemin, d'où il aſſure qu'il

» s'eſt très ſouvent égaré. Que M. » Pope s'explique un peu librement » ſur l'ame des bêtes, ſur le rapport » que l'on découvre entre la raiſon & » l'inſtinct, ſur l'origine de la tyrannie » & de l'idolatrie, ſur la folie de ceux » qui ſervent lâchement les tyrans & » leur ſacrifient leur liberté, M. l'Ab- » bé du Reſnel, par un ſcrupule très- » mal entendu, ſupprime entierement » tous ces paſſages, comme dangereux » à l'Etat. Il craint qu'on n'en faſſe des » applications malignes à la Religion, » ou au Gouvernement monarchique » établi en France, ſans ſonger que » M. Pope étoit pour le moins auſſi » bon Catholique que lui, & qu'il en » faiſoit profeſſion ouverte dans un » païs, où le nom ſeul de Catholique » ſuffiſoit pour l'exclure de tous les » emplois & de toutes les dignités. «

M. *de Schleinitz* entre dans quelques détails, qui font voir en effet que M. l'Abbé *du Reſnel* n'a pas toujours ſaiſi le vrai ſens de l'Auteur Anglois. Par exemple, il repréſente dans ſa Traduction Dieu lui-même qui tremble ſur ſon trône ; au lieu que Pope dit ſeulement que la Nature troublée & épouvantée ſe réfu-

gie au trône de Dieu, & porte ſes ſoupirs & ſes plaintes aux pieds de l'Eternel ; ce qui eſt bien différent. Dans un autre endroit il tourne Newton en ridicule, & faiſant alluſion à ſa figure groteſque, il le métamorphoſe en Singe. Il prétend que les Eſprits Celeſtes regardent le ſçavoir de ce grand homme d'un œil de pitié & de compaſſion ; il fait plus, il donne aux Anges le puéril emploi de ſe divertir aux dépens de Newton, comme d'un Singe, dans leurs heures de recréation.

Des Celeſtes Eſprits la vive intelligence
Regarde *avec pitié* notre foible ſcience.
Newton, le grand Newton, que nous admirons tous,
Eſt peut-être pour eux ce qu'un Singe eſt pour nous.

Pope dit au contraire que les Anges admirent le ſçavoir très-réel & très-ſolide de Newton, & le prennent preſque pour un d'entre eux. Voici ſes propres paroles, traduites mot à mot : *Lorſque dans ces derniers tems les Etres ſupérieurs virent un homme mortel développer les loix*

de la nature, ils admirèrent une telle habileté dans une figure terreſtre, & ils regardèrent Newton, comme nous regardons un Singe adroit. Or nous ne regardons point un ſinge adroit *avec pitié*; nous ſommes même quelquefois preſque tentés de le prendre pour un de nos ſemblables. Ainſi, ce qui dans *Pope* eſt un éloge flatteur, une louange fine & délicate, devient une inſulte & une injure aſſez groſſière dans la bouche de M. l'Abbé *du Reſnel*. Malgré ces tâches, ſon ouvrage eſt lû avec plaiſir, parce qu'il eſt en général élégamment écrit. S'il ne préſente pas toûjours les idées de l'original, il en offre d'autres qui peut-être les valent bien. Tout le monde ſouſcrira à l'éloge que fait M. *de Schleinitz* de la traduction en proſe du même *Eſſai* par M. *de Silhouete*. Mais n'eſt-ce pas en outrer le mérite que de dire qu'elle eſt autant au-deſſus de celle de M. l'Abbé *du Reſnel* que M. Pope lui-même eſt au-deſſus de tous ſes Traducteurs; d'autant plus que cette verſion, ſi l'on en doit croire ceux qui entendent la langue Angloiſe, n'eſt pas exempte de quelques contreſens.

M. le Baron *de Schleinitz* s'eſt attaché (à ce qu'il dit) à conſerver ſcrupuleuſement les penſées de Pope dans l'ordre que ce Poëte leur a lui-même donné. Il a rétabli celles que M. l'Abbé *du Reſnel* avoit jugé à propos de rebuter. Loin de chercher à tempérer l'imagination vive de ſon Auteur, à adoucir ſes expreſſions hardies, il s'eſt efforcé de les traduire au pied de la lettre, ou du moins de les imiter, en y ſubſtituant d'équivalentes. En un mot, (ce ſont ſes propres termes) il a mieux aimé s'égarer avec Pope & ſe perdre avec lui dans les nues, que de ramper méthodiquement avec M. l'Abbé *du Renel*. Il a cependant la modeſtie de penſer que les François préféreront toujours la verſion de ce dernier à la ſienne ; mais il ſe flatte que les Anglois s'en accommoderont mieux. En effet, les défauts de ſa verſification ne ſeront pas auſſi ſenſibles pour leurs oreilles, que pour les nôtres ; ils lui feront graces de ſes fautes de diction, ſuppoſé qu'ils les remarquent, en faveur de ſon reſpect pour le texte.

Il ne me reſte plus, Monſieur, qu'à vous faire connoître la poëſie du nou-

vel interprète. Deux ou trois échantillons ſuffiront pour vous en donner une idée. Il ne ſera pas inutile de rapporter en même-tems les endroits de la traduction en proſe de M. *de Silhouete* & de celle de M. l'Abbé *du Reſnel* qui répondent aux morceaux que je citerai. Vous ſerez par-là en état de juger du mérite des deux Traducteurs en vers. L'Ouvrage de *Pope*, diviſé en quatre Epîtres, commence ainſi : » Reveillons-nous, Milord ; » laiſſons les petits objets à la baſſe » ambition & à l'orgueil des Rois. » Puiſque la vie ne s'étend & ne ſe » termine guères qu'à regarder ce qui » nous environne & à mourir, par- » courons donc au moins cette ſcène » de l'homme : prodigieux labyrin- » the, mais qui a pourtant ſa régu- » larité ; campagne où la fleur croît » confondue avec le chardon ; jardin » qui tente par des fruits défendus. »

Voici comme M. l'Abbé *du Reſnel* a rendu ce commencement :

Sors de l'enchantement, Milord, laiſſe au vulgaire
Le ſéduiſant eſpoir d'un bien imaginaire.
Fui le faſte des Cours, les honneurs, les plaiſirs ;

Ils ne méritent point de fixer tes déſirs.
Eſt-ce à toi de groſſir cette foule importune,
Qui court auprès des Rois encenſer la Fortune ?
Viens, un plus grand objet, des ſoins plus importans
Doivent de notre vie occuper les inſtans.
Ce grand objet, c'eſt l'Homme : étonnant labyrinthe,
Où d'un plan régulier l'œil reconnoît l'empreinte ;
Champ fécond, mais ſauvage, où, par de ſages loix,
La roſe & le chardon fleuriſſent à la fois.

M. *de Schleinitz* a traduit ainſi ce même morceau :

Réveillons-nous, Milord, de cette léthargie
Où la foible raiſon ſe trouve enſévelie.
Laiſſons les préjugés captiver ſous leurs loix
Le faſtueux orgueil, l'appanage des Rois.
Et puiſque, malgré nous, de cette vie humaine
Le rapide torrent à la mort nous entraîne ;
Que la Parque nous laiſſe à peine le loiſir
De voir, de contempler, qu'il faut déja mourir :
Profitons du moment où le Ciel nous fit naître ;
Et tâchons, s'il ſe peut, d'aprendre à nous connoître.
Di-moi, Qu'eſt-ce que l'Homme ? Un labyrinthe affreux ;

De vices, de vertus, un mélange honteux.
Des lâches paſſions le bizarre aſſemblage
A mille ſoins divers le conduit d'âge en âge :
Malgré tout ſon deſordre & ſa varieté,
On apperçoit encor ſa régularité.
Il s'éleve ſouvent du ſein de ſa baſſeſſe ;
Admirons ſa grandeur & plaignons ſa foibleſſe.
De contraires deſirs, tour à tour travaillé,
Ainſi que dans un champ richement émaillé,
Le printems fait éclorre avec la fleur utile,
Et la ronce & l'épine & le chardon ſtérile.
La vie eſt ce jardin, où, du Ciel deſcendu,
L'homme eſt toujours tenté par le fruit défendu.

Puiſque M. *de Silhouete* a exactement rendu *Pope*, de l'aveu de M. de *Schleinitz* lui-même, quelle idée veut-il qu'on ait de la préciſion de ſa poëſie? Il employe vingt-quatre vers pour exprimer ce que M. *de Silhouete* met en huit lignes, & M. l'Abbé *du Reſnel* en douze vers. Le défaut de ſa traduction eſt d'être lache & diffuſe. Elle eſt de la moitié plus longue que la Proſe de M. *de Silhouete*, & contient deux fois plus de vers que celle de M. l'Abbé *du Reſnel*. Pour vous donner un exemple de la liberté que prend le nouveau Traducteur d'étendre le texte de Pope, je rapporterai cet échantillon de la ſe-

conde Epître M. *de Silhouete* dit « Le « travail du Marchand, l'indifférence « du Philoſophe, l'humilité du Moine, « la fierté du Héros : tout trouve éga- « lement la raiſon de ſon côté; » ce que M. l'Abbé *du Reſnel* rend ainſi :

Qu'au fond de ſa retraite un Moine enſé-
veli,
Coule ſes jours en paix dans un modeſte
oubli;
Qu'un Héros affamé de périls & d'allarmes,
Mette tout ſon bonheur dans la gloire des
armes;
Que le Sage ſe plaiſe en ſon oiſiveté,
Et l'avide Marchand dans ſon activité :
Ils trouveront toujours la raiſon complai-
ſante,
Prête à favoriſer le goût qui les enchante.

Ecoutez la paraphraſe de M. *de Schleinitz* :

La valeur du Guerrier, le travail du Mar-
chand;
L'inconſtance qui flatte un trop volage
Amant;
L'uſure qui ſe rit de la haine publique;
Du Miniſtre d'Etat l'affreuſe politique;
La fanatique ardeur du nouveau Tonſuré;
Le triſte célibat du Prêtre, du Curé;
Du pâle Mendiant les jeûnes, l'abſtinence;
Du Philoſophe altier la ferme indifférence;
L'orgueil démeſuré du ſuperbe Prélat;
Les excès criminels du barbare Soldat;
Le Solitaire imbu d'un bonheur chimérique:

L'aveuglement fatal du perfide Hérétique ;
Le Traître à ſa Patrie, & le bon Citoyen ;
Le lâche Sectateur, le Turc & le Chrétien ;
La charité de l'un, de l'autre l'avarice ;
Du Juge l'équité, du Tyran l'injuſtice ;
Les noirs emportemens du Mari trop jaloux ;
La colère du Père ou du Maître en courroux ;
La pareſſe indolente & molle du Chanoine ;
La fierté du Héros ; l'humilité du Moine :
Tout trouve également un flatteur effronté ;
Et toujours la raiſon ſe met de ſon côté.

Malgré ſon énorme prolixité, il échape par-ci par-là à M. le Baron quelques bons vers ; il y a même des endroits de l'original qu'il rend plus heureuſement que ſon Prédéceſſeur. Pope, par exemple, finit le portrait de l'Homme par ces deux vers :

Sole Judge of Truth, in endleſſ error hurl'd ;
The glory, jeſt, and riddle of the World.

Ce qui ſignifie : *Seul Juge de la vérité, ſe précipitant ſans ceſſe dans l'erreur ; la gloire, la riſée & l'énigme du monde.* M. l'Abbé *du Reſnel* explique ces deux vers par ceux-ci :

Et toujours en diſcorde avec ſon propre cœur,
Il eſt de la Nature & la honte & l'honneur.

M. *de Schleinitz* les rend de cette manière :

Champ inculte, où le bien avec le mal abonde ;
La gloire, le jouet & l'énigme du monde.

Les deux Traducteurs, comme vous voyez, Monsieur, n'ont point rendu le sens du premier vers ; mais M. *de Schleinitz* a mieux réussi que son rival dans le dernier. Il étoit aisé à M. l'Abbé *du Resnel* d'avoir le même mérite ; il n'avoit qu'à traduire mot à mot ; le vers François se trouve tout fait ; il est plus beau que tout ce qu'on pourroit y suppléer ; ce qui doit servir de leçon à la plupart des Traducteurs qui donnent la torture à leur esprit, pour la donner au texte qu'ils ont devant les yeux. Qu'ils soient persuadés qu'en traduisant quelquefois littéralement, outre l'avantage de la fidélité, ils auront celui de l'élégance dans leur propre langue ; & que c'est souvent la seule façon de bien traduire. C'est à un interprète intelligent à distinguer les endroits de l'original qui ne peuvent être rendus que par des équivalens.

En voilà assez, Monsieur, sur le

Chapitre de MM. *du Reſnel* & *de Schleinitz*. Mais je ne puis finir ſans vous dire un mot du poëme qui a été l'objet de leurs travaux. Il eſt tout ſimple qu'ils ayent tous deux prodigué les éloges les plus pompeux à cet ouvrage. Curieux de le connoître autrement que par les traductions, je me le ſuis fait expliquer en dernier lieu, par un jeune Anglois de beaucoup d'eſprit, qui m'apprend ſa langue, je vous avoue que j'y ai trouvé peu d'ordre, & d'images. Les vers peuvent être fort beaux en Anglois; mais le ſujet eſt triſte & monotone. C'eſt un amas d'idées abſtraites, d'argumens Philoſophiques, de réfléxions ſéches, & de moralités didactiques. La poéſie, née pour peindre, eſt-elle donc faite pour métaphyſiquer? Eſt-ce là ſa nature & ſon objet? Que diriez-vous d'un Poëte François qui s'aviſeroit de mettre en vers quelques Chapitres de Locke ou de Mallebranche? Ce qu'il y a encore de déſagréable dans le Poëme Anglois, ce ſont les répétitions ſans nombre qui s'y trouvent. Combien de fois les mots d'*Homme* & d'*Univers* ne reviennent-ils pas? Je ſuis bien loin des idées

de feu M. *Cartaud de la Vilate*, Auteur d'un Ouvrage très-ſingulier intitulé : *Eſſai hiſtorique & philoſophique ſur le Goût.* Il prétend qu'on pourroit réduire l'*Eſſai ſur l'Homme* à vingt petites pages. Mais je penſe que des trois premières Epîtres, un Ecrivain François, jaloux de retrancher tout ce qui eſt ſuperflu, n'en auroit compoſé qu'une ſeule.

P. S. MM. *du Reſnel* & *de Schleinitz* ne ſont pas les ſeuls qui nous aient donné en vers François l'*Eſſai ſur l'Homme.* Nous en avons une autre Traduction, par M. *de Seré*, ancien Conſeiller au Parlement. Elle fut imprimée en 1739. Je ne l'ai point lue ; mais on m'a aſſuré qu'elle avoit l'avantage d'être aſſez littérale, pour une Traduction en vers, & d'offrir les idées du Poëte Anglois dans leur ordre ou plutôt dans leur deſordre naturel. Ainſi voilà quatre Traductions du même ouvrage d'un goût différent. Celle de M. *de Silhouete* en proſe, copie aſſez fideſle du texte, & ſouvent trop des tours de phraſe & du ſtile de l'original ; celle de M. l'Abbé *du Reſnel*, imitation libre & hardie, où l'air étranger ſe diſtingue rarement ; celle

de M. *de Seré*, image de l'original, autant que le génie de notre verſification peut le permettre ; enfin, celle de M. *Schleinitz*, longue paraphraſe d'un texte extrêmement ſerré. De toutes ces verſions, celle de M. l'Abbé *du Reſnel*, comme la plus élégante & la plus conforme au goût François, l'emportera toujours ſur ſes rivales.

EPITRE

A M. MORAND, CHIRURGIEN.

Par M. FRÉRON.

FAVORI du Dieu d'Epidaure,
MORAND, par vos doctes travaux
Vous faites rentrer tous les maux
Dans la Boëte de Pandore.
Mais ce qu'en vous mon cœur adore,
C'eſt l'eſprit de ſociété.
Du Riche heureux, que la Santé
De ſes rayons brillans colore,
Je vous vois auſſi ſouhaité
Que du Malade qui déplore
Les ſuites de la volupté :
Et tous les matins conſulté
Comme un Docteur grave & capable,
Le ſoir vous êtes invité
A ſouper, comme un homme aimable.

Alors, après avoir dicté
Un arrêt cruel qui condamne
Cent malheureux à la Tiſanne,

Votre gozier eſt humecté
D'un vin frais, qui dans la fougère
Soûrit avec malignité ;
Comme s'il avoit médité,
Par ſa mouſſe vive & légère,
D'étourdir votre gravité.

L'Art de Saint Côme & le beau monde
N'emportent pas tous vos momens ;
Et votre courſe vagabonde
Se termine de tems en tems
A cet élégant Hermitage,
A ce riant petit Jardin, *
De votre goût heureux ouvrage.
Ni Campagnard ni Citadin,
Vous fuyez dans ce Domicile,
Dans ce ſéjour des Agrémens,
Et le tumulte de la Ville,
Et la ſolitude des Champs.

Pour ce modèle des vrais Sages,
Soleil, ne luis point à demi :
Sur la tête de mon Ami
Leve-toi toujours ſans nuages.
Puiſſai-je, au gré de mes déſirs,
Charmer quelquefois ſes loiſirs
Dans ces paiſibles Promenades,
Où, conduit par la Volupté,
Il vient, libre de ſes Malades,
Goûter le prix de la ſanté.

Je ſuis, &c.

A Paris ce 3
May 1751.

* *Il eſt ſitué à la Barrière de la rue de Vaugirard.*

LETTRE XV.

Essai sur la peinture, &c.

CONSULTEZ les Artistes, Monsieur, ils vous diront qu'eux seuls sont en droit d'écrire sur leur profession. Je ne crois pas cependant avancer un paradoxe, en assurant que ce n'est point à eux qu'il appartient de juger ou d'instruire. S'ils examinent les ouvrages de leurs Confrères, la rivalité, & souvent la jalousie prononce l'arrêt; s'ils dictent des règles, l'amour propre leur en suggère de favorables, pour justifier leur manière. Ce que je dis ici est si vrai, que les meilleurs Livres sur les beaux Arts ont été composés par des Auteurs indifférens, qui n'avoient aucune pratique de ces Arts. Tous les jours encore ne voit-on pas des Amateurs des Muses, qui n'ont peut-être jamais fait un vers, & qui parlent de la Poësie avec beaucoup de justesse? On peut faire voir que telle Tragédie blesse le sens commun, la politique, la religion, la morale & l'humanité; que c'est un abominable tissu d'hor-

reurs gratuites ; que la vraiſemblance y eſt groſſièrement choquée depuis l'expoſition juſqu'au dénouement; que le principal perſonnage eſt d'une petiteſſe & d'une déraiſon qui révolte ; que le ſtile eſt auſſi découſu, auſſi inégal que les idées ; on peut, dis-je, démontrer tout cela, ſans avoir même le talent de faire la meilleure ſçêne de ce Drame monſtrueux.

M. de B***. n'eſt ni Peintre, ni Sculpteur, ni Architecte. Mais une inclination naturelle, cultivée par l'étude, perfectionnée par les réflexions, aidée par les conjonctures, l'a mis depuis long-tems en état de former des Connoiſſeurs, & d'éclairer les Artiſtes eux-mêmes. Le loiſir dont il jouit réunit les deux qualités qu'Horace exigeoit dans un ouvrage. Homme du monde & du cabinet, il fait les agrémens de l'un par ſes mœurs douces, par ſes connoiſſances aimables : dans l'autre il confie au papier des idées utiles, qui ſeront adoptées par les Lecteurs aſſez heureuſement nés pour en ſentir la vérité & la délicateſſe. C'eſt à ces heures de retraite délicieuſe, dérobées à la ſociété, que nous ſommes redevables de ſon

Eſſai ſur la Peinture, la Sculpture & l'Architecture. Ne vous attendez pas, Monſieur, à trouver ici des diſtinctions exactes, de longs raiſonnemens, des diſcuſſions profondes, en un mot, un prolixe Traité avec tous ſes attributs. Un ſeul précepte de goût porte bien plus de lumières dans l'eſprit qu'un vaſte cahos de remarques & de citations. Ce petit Ecrit n'eſt donc point fait pour les reſpectables Sçavantaſſes; ils n'y trouveroient pas leur compte: il eſt deſtiné à ceux qui peuvent avoir la louable ambition de ſe connoître un peu en Tableaux, en Statuës & en Edifices.

L'Auteur débute par une réflexion très-juſte. On entend dire à mille gens dans le monde qu'ils ne ſe connoiſſent point en peinture. « Les uns, « dit-il, affectent ce langage par je ne « ſçais quel orgueil ſecret, fort mal « entendu ſans doute, & comme pour « ſe vanter de leur ignorance, & voici « ce que cela ſignifie; ils n'oſent le « dire; mais c'eſt comme s'ils le di- « ſoient: *Je ſuis un homme d'eſprit, qui « ne me ſuis jamais amuſé de ces baga- « telles; je me ſuis occupé de choſes plus « importantes.* D'autres, encore plus

» ridicules, disent à peu près la même « chose ; mais voici ce qu'ils veulent « faire entendre : *Je suis un homme de « plaisir, un homme élégant, un voluptueux, un homme à bonnes fortunes, « trop aimable, trop recherché pour avoir « eu le loisir de penser à ce qu'on appelle* « beaux Arts, Sciences & *autres misères ennuyeuses à périr pour gens de « mon espèce.* D'autres plus estimables, « qui n'ont que du bon sens, & à qui « des circonstances & des occupations « forcées ont enlevé la meilleure partie de leur tems, avouent de bonne « foi, que ne s'étant jamais appliqués « aux choses de goût, ils n'en ont « aucune connoissance. » C'est à ces derniers que M. de B***. adresse ses conseils. Il n'exige d'eux qu'un peu de réflexion & d'application, pour les rendre ce qu'on appelle *Connoisseur*. La première chose qu'il leur demande, c'est de ne pas regarder un tableau à la légère, comme font la plûpart de ceux qui par desœuvrement ou par fatuité vont tous les ans au Sallon du Louvre embarasser de leurs tristes personnes le petit nombre de curieux qui s'y rendent. Quand c'est un tableau d'histoire, l'Auteur veut qu'on

examine ſi le Peintre a bien rendu l'action qu'il a voulu repréſenter. Par exemple, ſuppoſé que le ſujet du tableau ſoit un événement triſte : « ſi « l'attitude, ſi l'expreſſion répandue « ſur les viſages des figures qui entrent dans la compoſition, annonce « de la triſteſſe ; ſi vous en reſſentez « en le regardant, ſoiez sûr que ce « tableau a déja un des principaux « mérites que ces ſortes d'ouvrages « doivent avoir. Si c'eſt un ſujet gai, « & qu'il excite en vous un ſentiment « de gaieté, portez-en le même ju- « gement. Si c'eſt un païſage, vous « avez été à la Campagne ; vous vous « y êtes promené ; il n'eſt pas que « vous n'ayez rencontré quelquefois « des endroits qui vous aient paru « agréables, où vous vous ſoyez ar- « rêté quelques momens avec plaiſir, « & où même vous ayez déſiré d'a- « voir une habitation, que la ſoli- « tude, l'air champêtre, le coup d'œil « de la nature rendroient aimable. Si « le tableau vous rappelle ces idées, « prononcez hardiment : voilà un beau « tableau. Il en eſt de même de ceux « qui repréſentent les ſaiſons, les ma- « rines, les naufrages, les déſerts.

« En

« En un mot, tous ceux qui rendent « la Nature comme vous l'avez vûe, « & comme elle eſt, ſont de beaux « tableaux. » Cette règle infaillible, dont les autres ne ſont que des commentaires, eſt applicable à tous les Arts qui ont pour but l'imitation de la nature, & ſur-tout à la Poëſie : *ut Pictura Poëſis.* Cependant je crois qu'il faut excepter la Poëſie Dramatique, par une raiſon bien ſimple ; c'eſt que l'art des Acteurs peut émouvoir, arracher des larmes, même en jouant une mauvaiſe Tragédie. Pour que les choſes ſoient égales, & la comparaiſon juſte entre une Pièce de théâtre & un tableau ; il faut la lire de ſang froid. Si à la lecture, en faiſant abſtraction du jeu des Comédiens, elle vous attache, vous remue, vous intéreſſe, décidez alors qu'elle eſt bonne.

M. de B*** ſe hâte d'en venir aux exemples ; c'eſt ſans contredit la meilleure manière d'inſtruire. Il ſe trouve à Verſailles avec un ami, à qui il connoiſſoit beaucoup de fineſſe & de ſenſibilité, mais qui n'avoit jamais aprofondi les myſtères de l'art. L'Auteur voulut eſſayer s'il ne par-

viendroit pas à lui en donner quelque idée. Il s'arrête à dessein devant le magnifique tableau de la famille de Darius par M. *Le Brun*. Ce tableau représente, comme tout le monde sçait, le moment où Alexandre, après avoir mis en fuite Darius & son armée, entre dans la Tente où la famille de ce malheureux Prince s'étoit retirée. L'Auteur fait remarquer à son ami toutes les beautés de ce chef-d'œuvre. Les détails dans lesquels il entre rendent palpable, pour ainsi dire, le mérite de cet ouvrage, & il faudroit avoir reçu de la nature une ame bien engourdie, pour être insensible au plaisir que doit procurer la vue de ce tableau, après l'examen plein de finesse & de goût qu'en fait l'Auteur. Comme la comparaison nous aide à bien juger des ouvrages, M. de B*** se tourne du côté des Pelerins d'Emmaüs, tableau de *Paul Véronèse*, placé dans le même appartement vis-à-vis de celui de M. *le Brun*. Il représente Jesus-Christ à table avec les Pelerins. L'Auteur fait observer à son Disciple l'air de tête du Christ, la majesté, la douceur, la bonté, la noblesse, &, en quelque

ſorte, la divinité empreinte ſur le viſage du Sauveur. Les autres perſonnages ne ſont pas oubliés. Tout ce qui doit exciter l'admiration, tout ce qui peut bleſſer la critique, eſt expoſé avec une intelligence & une netteté ſupérieures.

M. de B***, parvenu à faire ſentir à ſon ami une partie des beautés qu'un tableau doit avoir pour plaire, eſpéra le même ſuccès par rapport aux ouvrages de Sculpture. Il le conduiſit dans le jardin de Verſailles, & parmi le grand nombre de Statues, peut-être trop multipliées dans ce jardin il trouva de quoi exercer ſa ſagacité. Le Ganymède de bout, qui s'appuye ſur l'Aigle de Jupiter, ou ſur Jupiter lui-même, métamorphoſé en Aigle, copie faite d'après une Antique, une autre copie du même Ganymède, mais d'une meilleure exécution, l'Andromède du *Puget*, les deux Vénus, celle de Medicis ſurnommée *la Pudique*, & celle qu'on appelle à la *Coquille*, parce qu'elle en tient une dans ſes mains, la figure de Milon le Crotoniate auſſi du *Puget*, celle du Gladiateur mourant, celle qui repréſente Apollon vainqueur du Serpent Py-

thon, le Boſquet appellé *les Bains d'Apollon* : tels ſont les objets qui arrêterent les regards attentifs de M. de B***. Il s'aperçut que ſon élève comparoit en lui-même les deux Ganymèdes & les deux Venus; il lui demanda ce qu'il en penſoit, & il eut la ſatisfaction de voir qu'il ne ſe trompoit pas ſur la préférence. Je ne puis me diſpenſer de copier ici ce que dit l'Auteur ſur Milon le Crotoniate, pour vous faire connoître de plus en plus ſa maniere d'inſtruire. Ce fameux Athlete Grec fut dévoré par un lion, tandis qu'une de ſes mains étoit engagée dans un tronc d'arbre qu'il avoit voulu ſéparer, & dont les deux parties s'étoient rapprochées, avant qu'il eût pû retirer ſa main. » Quelle ex» preſſion dans la tête de cet homme » prodigieux en force, dit M. de B***, » Voyez ſur ſon viſage la douleur » extrême que lui cauſe la morſure » du lion ; on s'imagine l'entendre » crier d'une voix effraiante, & plus » forte que celle des hommes ordi» naires. Tout ſon corps, qui eſt » d'une taille giganteſque (les Hiſto» riens diſent qu'il l'avoit ainſi) ex» prime merveilleuſement les prodi-

» gieux efforts qu'il fait pour ſe dé-
» gager. Toutes ſes parties ſont ex-
» trêmement tendues, & ſe roidiſ-
» ſent violemment ; tout y exprime
» ſes efforts : On les remarque dans
» ſes muſcles, dans ſes nerfs, juſ-
» ques dans les doigts de ſes pieds,
» ſur leſquels il s'appuye fortement. «
Convenez, Monſieur, que cette deſ-
cription eſt bien énergique ; & que
la plume de l'Ecrivain eſt preſque auſſi
forte, auſſi mâle que le ciſeau du
Sculpteur.

Le Château de Verſailles, ſi l'on excepte l'Orangerie, ne préſente rien qui puiſſe donner de belles idées en fait d'Architecture. On a dit de ce Château que c'étoit un *favori ſans mérite*. La comparaiſon eſt juſte; on a témoigné une grande prédilection pour cet endroit, & l'on n'en a fait qu'une belle, mais triſte ſolitude, qui doit tout à l'art. C'eſt donc à Paris que nos deux amis ſe donnent rendez-vous ! Ils vont viſiter enſemble la Fontaine des Innocens, le Portail de l'Egliſe de S. Gervais, le Palais du Luxembourg, les Tuilleries, le Louvre. L'Auteur examine tous ces édifices avec la même méthode qu'il

observée par rapport aux ouvrages de peinture & de sculpture. Le Louvre est le tendre objet de son admiration, de ses regrets & de ses vœux. Il avoit déja donné deux Mémoires ou deux projets pour achever ce magnifique Palais. Ces Mémoires ont été goûtés de tous les vrais connoisseurs & de tous les bons Patriotes. M. de B*** renouvelle ici ses justes plaintes sur le dépérissement de ce superbe édifice. » Espérons, dit-il, d'une longue paix que nous devons à un Monarque sage & modéré, quoique » vainqueur; espérons de son goût » noble & grand, des bonnes intentions & de la prudente administration du bon Citoyen à qui il a confié la direction générale de ses Bâtimens; de la façon de penser élevée du Ministre qui a le département de Paris, que le tems viendra » où les bons François & les habitans de cette Capitale, qui se sont » toujours distingués par un zèle ardent pour leurs Souverains, auront » le plaisir de voir achever un Palais, » digne d'être habité par ceux qui » seront toujours l'objet de leur respect & de leur amour. «

M. de B*** tient plus qu'il n'avoit promis. Il y a dans ſon article de l'Architecture une digreſſion ſur le bon goût dans les Jardins. Il parle de ceux de Verſailles & des Tuileries ; il en fait admirer la beauté, & rend hommage à l'habileté du fameux *le Nôtre*, créateur de ces beaux lieux. Il rappelle auſſi les vûes du grand *Colbert* pour la partie droite des Champs Eliſées ; ſon deſſein étoit de la faire planter de ſymétrie avec la partie gauche. On a eu la négligence de laiſſer acheter ces terrains à différens Particuliers qui y ont bâti des Hôtels magnifiques, avec de grands jardins ; ce qui rend aujourd'hui l'exécution de ce projet preſque impoſſible. L'Auteur y ſupplée en imaginant de fermer ces jardins par des terraſſes, par des foſſés revêtus, ou par des grilles de fer peintes en verd ; on en a uſé ainſi à Londres dans le Parc de S. James, où cela fait un très-bel effet. Par ce moyen la vue ne ſeroit point offuſquée, & l'on jouiroit du ſpectacle de ces jardins, dont la plupart méritent les regards du public.

L'Auteur eſt inépuiſable en belles

idées ; ſon génie inventif lui ſuggère des projets nobles pour ce qui eſt à faire, & des embelliſſemens pour ce qui eſt déja fait. La Statue Equeſtre du Roi, qu'on doit élever dans l'Eſplanade, qui eſt entre les Champs Elyſées & le Pont-Tournant des Tuilleries, attire ſon attention. Il donne à ceux qui préſideront à l'ouvrage, c'eſt-à-dire à la décoration de l'Eſplanade, des vûes dont il eſt à ſouhaiter qu'ils profitent. Il voudroit qu'on fît une Fontaine publique de la colonne de l'ancien Hôtel de Soiſſons. Vous connoiſſez, Monſieur, cette fameuſe Colonne, érigée par la Reine Catherine de Médicis, pour y faire des obſervations Aſtronomiques. Les Entrepreneurs qui firent l'acquiſition de l'Hôtel de Soiſſons, pour le démolir, étoient près d'abattre le ſeul monument de cette eſpèce que nous euſſions en France. M. de B*** l'Auteur même de l'ouvrage dont je viens de vous rendre compte, animé d'un zèle digne des beaux jours d'Athènes & de Rome, acheta la Colonne & empêcha qu'elle ne fût détruite. M. *de Bernage*, Prévôt des Marchands, jaloux du procédé généreux de ce vrai Citoyen, lui a

rembourſé ce qu'elle lui avoit couté. Ainſi la Colonne appartient aujourd'hui à la Ville de Paris ; ce qui raſſure les Amateurs des Arts & de l'antiquité qui s'intéreſſent à la conſervation de ce morceau précieux.

Vous rappellez-vous, Monſieur, que M. *Greſſet*, dans le tems qu'on parloit d'abattre cette Colonne, adreſſa une Epître à M. *de Tournehem*, Directeur & Ordonnateur général des Bâtimens, Jardins, Arts & Manufacture de SA MAJESTÉ. Les Libraires qui viennent de donner une nouvelle Edition des Œuvres de ce Poëte aimable, n'y ont point inſéré cette Epître. L'auroient-ils donc jugée indigne de paroître à côté des autres ouvrages de l'Auteur ? Quoiqu'il en ſoit, voici comment M. *Greſſet* exprimoit ſes plaintes :

Dans les ruines d'un Palais,
Dont l'Architecture groſſière
Ne pouvoit laiſſer de regrets,
En retombant dans la pouſſière,
Vaſte enceinte, informe carrière,
Qui n'offre plus que les débris
Des murs qu'éléva MEDICIS,
Il eſt un ouvrage durable,
Que deux Siècles ont reſpecté,
Et dont notre âge eſt redevable

Aux yeux de la poſtérité.
Cependant à ſon jour ſuprême
Ce monument ſemble arrivé ;
Et peut-être en cet inſtant même
Le fer deſtructeur eſt levé.
Aux yeux d'un Adjudicataire
Qui calcule & ne penſe pas,
Cet ouvrage, peu néceſſaire,
N'eſt que du fer & qu'un amas,
De pierres qu'il vend à l'enchère.
Souffriroit-on ce trait honteux
D'une gothique barbarie
Dans les jours les plus lumineux
Des talens & de l'induſtrie ?

Le Poëte apoſtrophoit ainſi M. *de Tournehem* :

Tandis qu'il en eſt tems encore,
Détournez d'odieuſes mains,
Vous que l'Architecture implore
Contre leurs efforts inhumains.
Qu'échappée aux premiers outrages
Qui menacent ſes fondemens,
Cette Colonne à tous les âges
Tranſmette d'illuſtres images
De la ſplendeur de notre tems,
Et pour de plus heureux uſages
Reçoive d'autres ornemens.

L'imagination du Poëte étoit qu'au lieu de la ſphere armillaire qui eſt au haut de la colonne on y mît la Statuë du Roi : C'eſt ainſi que le Sénat & le Peuple Romain avoient placé la Statuë de Trajan ſur la colonne conſacrée à cet Empereur ; & c'eſt en partie ſur le modèle de la colonne Trajanne

que celle de l'Hôtel de Soissons a été élevée. Ce dessein est trop poëtique pour être exécuté. Le François aime à voir de près ses Rois, & leurs images, au défaut de leur personne.

Pour revenir à *l'Essai sur la Peinture* &c, je conseille à tous ceux qui voudront s'initier dans les Arts de consulter ce petit Livre élégamment écrit, & plein de remarques de goût. Ils ne sçauroient mieux faire que de l'avoir en main, lorsque la curiosité les portera à aller voir les chefs-d'œuvres qui y sont indiqués dans les trois genres. Heureux l'ami à qui l'Auteur a dicté de vive voix ses préceptes délicats! Plus heureux les Philosophes qui comme M. de B*** , n'éprouvent d'inquiétude que sur le progrès du goût, des arts & des talens!

Lettres. Une noble émulation pour l'ornement & le bonheur de la Patrie semble s'être emparée de tous les cœurs. M. de *Montrif* vient de publier deux *Lettres sur une matière intéressante pour tout Citoyen*. Dans presque toutes les grandes Villes on exerce une sorte de bienfaisance aussi secourable que ruineuse pour le bas peuple, & qui deshonore la main

avare qui le ſoulage. C'eſt une uſure qui s'appelle *le prêt à la petite ſemaine*. Suivant l'intérêt de ce prêt, un écu de trois livres rapporte plus de cent ſols par an. Le nombre de ceux qui ſe permettent cette honteuſe reſſource eſt plus conſidérable qu'on ne penſe; & ce qui paroîtra ſingulier, c'eſt qu'on a vû des Gens de Lettres eux-mêmes, des Philoſophes, des Poëtes, ſe dédommager par ce métier infâme du peu de produit de leurs ouvrages.

Une perſonne qui avoit eu le malheur d'embraſſer cette odieuſe profeſſion dans un tems où elle manquoit d'une partie du néceſſaire, en a depuis peu expliqué les pratiques à M. *de Moncrif*. Une fortune honnête, qu'il a concouru à lui faire recouvrer, l'a rendu à la probité: » Je » vais, dit-il à M. *de Moncrif*, vous » faire un aveu qui vous ſera un ga» rant bien ſûr de ma reconnoiſſance; » ſuivez-moi, vous jouirez d'un ſpec» tacle intéreſſant pour une perſonne » qui aime à réfléchir ſur les erreurs » de l'humanité. « Il conduiſit ſon bienfaiteur dans une rue très étroite; après avoir ſuivi une allée longue & obſcure, ils montèrent à un quatrième étage dans une eſpèce de grenier,

tapiſſé de quelques pancartes, où on liſoit en gros caractères des imprécations contre ceux qui retiennent l'argent qu'on leur a prêté ; on voyoit ſur une eſpèce de pupître une grande Bible ouverte ; c'étoit-là tout l'ameublement. Le conducteur de M. *de Moncrif* lui fit voir un livre, où étoient écrits les noms d'un grand nombre de femmes du menu peuple, avec une date à côté de chaque nom, & des chiffres qui lui étoient inconnus. L'ex-uſurier lui expliqua ces caractères ; rien n'eſt plus ſimple & plus affreux. On prête au commencement de la ſemaine à un intérêt exorbitant un ou pluſieurs écus de trois livres à différentes femmes indigentes ; elles en achetent des denrées, qu'elles revendent avec profit, & ce profit ſuffit ſouvent pour les faire vivre pendant cette ſemaine. Elles ſont exactes à rapporter la ſomme prêtée avec le tribut exceſſif, impoſé par l'avarice. S'il arrive que quelqu'une d'entre elles manque à ſes engagemens & que l'Uſurier s'en plaigne, elles la banniſſent de leur ſociété, & des lieux où ſe fait leur commerce.

Pour mettre l'Auteur plus au fait de cet abominable trafic, l'homme

qui l'avoit conduit voulut bien lui en donner le ſpectacle. Il étoit l'heure à laquelle ces femmes devoient venir. Il quitta un moment M. *de Moncrif*, & le prévint qu'il n'étoit connu dans ce galetas que ſous le nom de M. *Mathurin*. Il paſſa dans un petit cabinet à côté. Pluſieurs de ces femmes entrèrent, étonnées de voir un inconnu. *Monſieur eſt donc de la profeſſion*, lui dirent elles. L'Auteur répondit à ce compliment que M. *Mathurin* ne tarderoit pas à paroître ; il arriva. M. *de Moncrif* fait un portrait extrêmement comique de l'affublement de M. *Mathurin*. « Une grande perruque d'un » roux brun & une vieille caſaque, » couleur d'olive, lui deſcendoit juſ» qu'aux talons. Ces femmes l'entou» rèrent, lui préſentant le petit écu » de la ſemaine avec l'intérêt uſuraire. » Il leur laiſſa l'un & l'autre, leur dit » qu'il alloit faire un voyage, & » qu'elles ne le reverroient plus. » Cette ſcène fit venir à l'Auteur l'idée qui fait la matière de cette Lettre. Il enviſagea tout le bien qu'on procureroit, ſi l'on prêtoit chaque ſemaine, *ſans nulle ſorte d'intérêt*, les diverſes ſommes dont l'avare impitoyable vend l'uſage à un prix qui bleſſe l'huma-

nité, l'honneur & les loix. La portion, retenue par l'Usurier sur le profit, seroit un avantage de plus pour l'indigence. Reste à sçavoir si la personne qui prêteroit gratuitement trouveroit dans ces femmes la même fidélité qu'elles gardent à l'usurier. Il seroit à craindre qu'elles n'abusassent de la bonté de leur bienfaiteur, qu'elles ne regardassent insensiblement le prêt qu'on leur feroit comme un don, & qu'elles ne fussent tentées de se l'approprier. Il faudroit donc trouver des moyens pour prévenir cet inconvénient. C'est à quoi M. *de Monclif* a songé; il indique ces moyens dans sa seconde Lettre.

L'expérience & la réflexion les lui ont fournis. Il faut d'abord se défaire d'une certaine facilité mal entendue qu'on honore du nom de pitié, & ne pas céder aux plaintes, aux pleurs, aux cris, sans examiner si c'est une comédie ou une réalité. Les vrais infortunés & ceux qui feignent de l'être se distinguent aisément: ces derniers ont un ton de confiance qui les décèle; ils sont irrités des refus; ils employent & confondent assez maladroitement les reproches, les prieres, les récits lamentables tout cheveux &

outré, tout porte l'empreinte de l'affectation. L'Auteur peint des couleurs les plus tendres & les plus vraies ceux qui ſont pénétrés de leur état. » Nulle amertume, nulle exagération » dans leurs plaintes; ils vous intéreſſent moins par le récit de leurs » malheurs, que parce qu'ils en ont » le ſentiment. Vous voyez qu'un » ſimple accueil eſt un adouciſſement » à leur peine. Les refus ſévères les » rendent interdits; ils s'affligent & » vous laiſſent. Oſent-ils inſiſter, du » moins leurs inſtances ne tiennent » jamais de la perſécution; s'ils ob» tiennent, ils s'attendriſſent; on ſent » que c'eſt leur cœur qui remercie. «

Ce n'eſt pas aſſez de connoître par ſoi-même ou par de fidèles perquiſitions ceux qu'on veut ſecourir, il faut encore démêler quelle ſorte de commerce ils peuvent embraſſer. Il n'eſt pas douteux que dans le petit peuple, ainſi que dans les autres conditions, il n'y en ait qui ſoient plus propres pour une choſe que pour une autre. Mais le point eſſentiel c'eſt d'être attentif & ſévère à retirer, au terme marqué, les ſommes qu'on aura prêtées, quelques motifs qu'allèguent pour les garder encore ceux qui les rap-

portent. S'il s'en trouvoit d'assez mauvaise foi pour retenir l'argent, ne les plus secourir ne seroit pas une punition suffisante par rapport à l'exemple. Les Ministres de la Justice pourroient prononcer quelques peines contre les coupables ; ce qui retiendroit le grand nombre dans le devoir.

M. *de Moncrif* finit par une réflexion digne d'un ami de l'humanité, & d'un sage qui sçait apprécier les objets qui occupent notre puérile ambition. La générosité qu'il s'efforce d'inspirer entraineroit sans doute une infinité de soins & de détails, peu propres à flatter la vanité. Mais quelles vues, quels desseins n'en exigent pas davantage ? » On s'expose, » dit-il, à tant de contradictions, on » se plie à tant de soupleſſes dans » le païs des honneurs. Les routes ne » sont pas moins pénibles dans celui » de l'esprit. Quel travail pour com» poser un ouvrage, dont le mérite » sera du moins contesté ! Que d'opi» niâtreté pour former ou s'appro» prier un syſtême décrié avant sa » naissance, oublié avant qu'il soit » achevé ; & tout cela dans l'espé» rance si souvent trompeuse d'acqué» rir de la considération ! Tandis que

» dans la route que je propoſe & qui » n'exclut aucune autre ambition rai- » ſonnable, on eſt ſûr de la plus fla- » teuſe de toutes les récompenſes, la » ſatisfaction de faire le bien, & d'ê- » tre aimé. « Que ce langage eſt cher aux cœurs ſenſibles & délicats ! Qu'il eſt rare de voir un bel-eſprit, un Poëte s'attendrir ainſi ſur le ſort des malheureux, abaiſſer ſes regards ſur la portion la plus vile du genre humain, ne pas ſe borner à débiter avec une ſéchereſſe emphatique, comme la plûpart de ſes confrères, de grandes maximes d'humanité, mais conſacrer lui-même ſes veilles à faire un ſyſtême de bienfaiſance, & ſes richeſſes à donner l'exemple ! Je ſuis, &c.

A Paris ce 4 Juin 1751.

TABLE
DES MATIERES

Contenues dans ce quatrième Volume.

REFLEXIONS SUR LE COMIQUE LARMOYANT, par M. *de Chaſſiron*, Tréſorier de France, & Conſeiller au Préſidial, de l'Académie

de la Rochelle, adreſſées à MM. Arcère & Thylorier, de la même Académie. *Page* 3.
EPÎTRE à M. *du Fouar*, Chirurgien de M. le Comte de Clermont, Prince, par M. le Chevalier *de Reſſeguier*. 22.
CONSIDERATIONS SUR L'ORIGINE ET LE PROGRÈS DES BELLES-LETTRES CHEZ LES ROMAINS ET LES CAUSES DE LEUR DÉCADENCE, par M. *le Moine d'Orgival*, Curé de Gouvieux, près de Chantilly, dans le Diocèſe de Senlis. 25.
ODE AU ROI DE PRUSSE, par Madame *Curé*, Limonadière. 41.
ODE SUR LE DÉPART DE M. DE VOLTAIRE, pour la Pruſſe, précédée d'une Lettre à M. *Helvetius*, ancien Fermier Général, par M. *Turpin* ancien Profeſſeur de Rhétorique au Collège de l'Univerſité de Caën. 44.
ŒUVRES DE L'ABBÉ DE CHAULIEU, nouvelle Edition, donnée au Public par un M. *de Saint-Marc*, 48.
VIE abregée de l'Abbé *de Chaulieu*, par l'Auteur de ces Feuilles. 50.
ŒUVRES DE MADAME ET DE MA-

DEMOISELLE DESHOULIÈRES ; nouvelle Edition un peu meilleure que celle de l'Abbé de *Chaulieu.* 53.

VIE abrégée de Madame *Deshoulières*, par l'Auteur de ces Feuilles. *ibid.*

NOUVEAUX ESSAIS DE PHYSIQUE, par M. *le Ratz de Lanthenée.* 56.

KANOR, Conte traduit du Sauvage, par Madame *Fagnan.* 63.

HISTOIRE NATURELLE, GÉNÉRALE ET PARTICULIERE, par MM. *de Buffon & d'Aubenton*, fin de l'Extrait du troisième Volume *in*-4°. 73.

CÉNIE, Pièce en cinq Actes, représentée pour la première fois par les Comédiens François ordinaires du Roi, le 25 Juin 1750, dédiée à M. le Comte de Clermont, Prince, par Madame *de Grafigny.* 99.

EPÎTRE à M. *Moreau*, Premier Chirurgien de l'Hôtel-Dieu de Paris, par M. *le Roy*, jeune Poëte. 112.

OBSERVATIONS POUR SERVIR A L'HISTOIRE DES GENS DE LETTRES QUI ONT VECU DANS CE SIÉCLE-CI. Par M. *de Moncrif*, Lecteur de la Reine, l'un des quarante de l'Académie Françoise, & Secretaire des Postes. 117.

ESSAIS SUR DIVERS SUJETS DE LITTERATURE ET DE MORALE, par M. l'Abbé *Trublet*, Tome ſecond. 123
L'INFORTUNÉ RECONNOISSANT, Poëme par M. *Guer*, Avocat en Parlement, dédié à M. *de Machault*, Controleur General des Finances, Miniſtre & Garde des Sceaux. 140.
DE L'ESPRIT DES LOIX par M. le Préſident de *Monteſquieu*, de l'Académie Françoiſe. 145.
OBSERVATIONS SUR L'ESPRIT DES LOIX, OU L'ART DE LIRE CE LIVRE, DE L'ENTENDRE ET D'EN JUGER, par M. l'Abbé *de la Porte*, Ex-Jeſuite, Auteur de l'Ouvrage Periodique intitulé : *Obſervations ſur la Littérature moderne.* 152.
APOLOGIE DE L'ESPRIT DES LOIX, par M. *Boulanger de Rivery*, jeune homme, de l'Académie d'Amiens, 153.
LETTRE de M. le Marquis d'*Argens*, Chambellan du Roi de Pruſſe, à l'Auteur de ces Feuilles. 157
HISTOIRE DE LA FÉLICITÉ, petit Roman ingénieux, par M. l'Abbé *de Voiſenon*. 162.

HISTOIRE CRITIQUE DE L'AME DES BETES, dédiée à M. *de Machault*, par M. *Guer*. 170.
LETTRE A UN GRAND, par M. l'Abbé *Coyer*. 189.
EPÎTRE AU ROI sur l'Edit pour la Nobleſſe Militaire, par M. *Marmontel*. 193.
L'ETABLISSEMENT DE L'ECOLE MILITAIRE, Poëme, par M. *Marmontel*. 195.
L'HOMME AIMABLE, petit Ouvrage moral, par M. *Marin*, Avocat en Parlement, Gouverneur du jeune Marquis de *Roſen*. 202.
VIE abrégée du Poëte *Lainez*, par l'Auteur de ces Feuilles. 211.
DEBUT de la Demoiſelle *Hus* à la Comédie Françoiſe. On a fait un anachroniſme dans la Lettre où il eſt queſtion de ce début; la Lettre eſt datée du 21 Décembre 1750, & le début s'eſt fait au mois de Juillet 1751. 215.
VERS à la louange de cette nouvelle Actrice, par M. *Bret*. 216.
LE PRINCE DE FRA-PAOLO, traduit de l'Italien, par M. l'Abbé *de Marſy*, Ex-Jéſuite. 217
LES FILLES FEMMES ET LES FEM-

MES FILLES, OU LE MONDE CHANGÉ, CONTE QUI N'EN EST PAS UN, par M. *de Boissy*. 233.
LES QUINZE MINUTES OU LE TEMS BIEN EMPLOYÉ, CONTE D'UN QUART D'HEURE, par le même Auteur. 241.
LE TRIOMPHE LITTERAIRE, Poëme Italien en l'honneur des beaux-Esprits François, par M. l'Abbé *Venuti*. Il s'est glissé une faute dans le compte qu'on a rendu de cet Ouvrage. On a dit que M. l'Abbé *de la Bletterie* n'étoit d'aucune Académie; il est de celle des Inscriptions & Belles-Lettres. 244.
DISCOURS prononcé par M. le Comte *de Bissy*, le jour de sa réception à l'Académie Françoise, avec la Réponse de M. le Maréchal *de Belle-Isle*. 263.
VERS à M. *Gresset* sur son mariage, par le P. *du Rivet* Jésuite. 266.
TRAGÉDIES-OPERA de l'Abbé *Metastasio*, Poëte de l'Empereur, traduites par M. *Richelet*, ancien Conseiller au Châtelet, & non Conseiller au Parlement, comme on l'a dit. 268.
LETTRE de M. *Roy*, Chevalier de

HISTOIRE CRIT
BETES, dédi
par M. *Guer.*

LETTRE A UN
l'Abbé *Coyer.*

EPÎTRE AU RO
Nobleſſe Mili
montel.

L'ETABLISSEME
MILITAIRE, P
montel.

L'HOMME AIMA
ge moral, par
en Parlement
jeune Marquis

VIE abrégée du
l'Auteur de c

DÉBUT de la De
médie Franço
anachroniſme
eſt queſtion d
ire eſt datée
1750, & le
mois de Juill

VERS à la louan
Actrice, par

LE PRINCE DE
duit de l'Ita
de Marſy, E

LES FILLES F

l'Ordre de Saint Michel, à M. *Rigoley de Juvigny*, Avocat en Parlement, au sujet des Œuvres de *Metaſtaſio.* 269.
ABREGÉ CHRONOLOGIQUE DE L'HISTOIRE D'ANGLETERRE, par M. *du Port du Tertre*, Ex-Jeſuite. 279.
CONSIDERATIONS SUR LE GÉNIE ET LES MŒURS DE CE SIÉCLE, par M. *Scaupon de Soubeyran.* 289.
ÉPÎTRE de M. *de Claris* Préſident à la Chambre des Comptes de Montpellier, à M. d'*Orbeſſant*, Préſident à la même Cour. 310.
ESSAI SUR L'HOMME DE POPE, nouvelle Traduction en vers François, par M. le Baron de *Schleinitz.* 312.
ÉPÎTRE A M. MORAND, CHIRURGIEN, par M. *Fréron.* 330.
ESSAI SUR LA PEINTURE, LA SCULPTURE ET L'ARCHITECTURE, par M. *de Bachaumont.* 332.
LETTRES SUR UNE MATIÉRE INTÉRESSANTE POUR TOUT CITOYEN, par M. *de Moncrif.* 347.

Fin du quatrième Tome.